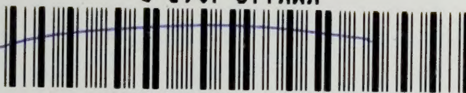
4e mille.

A. T'SERSTEVENS

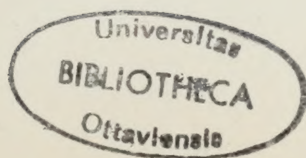
:: LE DIEU :: QUI DANSE





A UR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

12-9-69



LE DIEU QUI DANSE

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES EN PROSE

Poèmes en Prose (Albert Messein, 1911).

Petites Trilogies (Camille Bloch, 1921).

ROMANS

Les Sept parmi les Hommes, roman (Albin Michel).

Un Apostolat, roman (Albin Michel).

TRADUCTION

Le Prince, de Machiavel (Jou et Bosviel).

A PARAITRE PROCHAINEMENT

Un tendre sur la route, roman (Albin Michel).

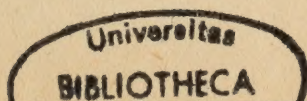
Le Carton aux Estampes, orné de bois gravés par Louis Jou (Mornay).

A. T'SERSTEVENS

:: LE DIEU :: QUI DANSE



ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

15 exemplaires sur papier du Japon
numérotés à la presse de 1 à 15.

30 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse de 1 à 30.

75 exemplaires sur papier vergé pur fil
des Papeteries Lafuma,
numérotés à la presse de 1 à 75.

A *MARCELLE SCHMITT.*

Je vous dédie ce livre, parce que c'est avec vous que j'ai rencontré, pour la première fois, le dieu qui danse.

Il se promène sur les rives grecques et latines, aux bords alcyoniens de la Mer Méditerranée dont il est l'âme, dont il est l'esprit. A l'aube, il danse sur les vagues, à midi, sur les collines, et le soir, dans les bois. La nuit, nul ne l'a jamais vu, mais son souvenir repose au creux des vallées, jusqu'à l'aurore.

Il a baigné de sa clarté les terres païennes, il leur a communiqué l'esprit de la vie, il a posé sa lyre sur les pierres et y a laissé de la musique.

Il vous a tenue dans ses bras, il vous a imprégnée de sa lumière, il a mis dans vos gestes sa divine harmonie, il vous a appris à rire et à danser.

Octobre 1920.

I

LES APRÈS-MIDI AU PALATIN

LES APRÈS-MIDI AU PALATIN

C'est avec vous, Marcelle, que j'ai connu Rome et sa majesté incomparable.

Il me semble parfois que je n'ai compris la beauté des choses qu'à l'instant où j'ai connu la vôtre. Et cependant vous n'êtes point la femme sibylline qu'ont imaginée les poètes : Diotime, Arria, Pasithée, Castianire. Vous ne maniez la plume, ni le pinceau, ni le maillet. Vous ne vous êtes jamais penchée sur les abîmes de la philosophie. Vous ne savez, des livres, que les vers et les rythmes qui vous enchantent. Mais vous avez mis dans ma vie une harmonie constante et délicieuse.

Vous êtes une enfant, et vous ne songez qu'à

vous-même, et à moi. Vous aimez le monde entier comme un jardin où notre amour se joue. Vous l'aimez encore avec l'égoïsme d'une enfant gâtée : chaque chose est là pour vous plaire et pour vous donner un bonheur nouveau. Il n'y a fleurs ni fruits que vous ne vouliez cueillir, mettre les fleurs à votre ceinture, mordre les fruits, de vos dents pures et égales. Vous ramenez à vos loisirs l'éblouissement terrestre. Vous assimilez la nature à vos caprices : vous retrouvez dans les variations du ciel, dans les reflets des eaux et des verdures, les nuances de vos toilettes. Vous vous prélassez dans la lumière, comme au sein d'un hommage multiple et bigarré.

Je cherche, pour vous décrire, des analogies sincères. Vous n'évoquez aucune des images consacrées. Malgré la gloire de vos charmes, votre enfance vous exclut du rang des Minerves; tout le classique, d'ailleurs, se perdrait à vouloir dépeindre votre brillante sérénité. Mais vous n'avez pas peur des images téméraires. Je ne pourrais vous comparer qu'à des choses grandes, claires et gracieuses : un temple hindou, un trois-mâts incliné dans sa course, ou un éléphant blanc, orné de plumes et de soies, dans un cortège nuptial, et

qui porte légèrement, comme votre tête blonde, le poids vermeil d'une pagode.



Il m'arrive quelquefois de penser à voix haute, lorsque vous êtes à mes côtés, de penser tout comme si j'étais seul, mais en cherchant, pour vous, à orner mes idées. C'est en ces rares instants que je suis peut-être un peu poète, parce que nulle critique ne paralyse mes jeux, et que vous êtes là, si doucement, tout juste assez pour embellir mes paroles.

Vous savez être silencieuse, et cependant je sais que vous êtes auprès de moi, et que vous m'entendez, et que ce que je dis, pour vous au moins sera de la beauté, parce que nous nous aimons.



Cet hiver tiède, nous allions chaque jour au Palatin.

Nous y venions par la ruelle San Teodoro. Il y a là une église du même nom, humble et trapue, avec un toit de tuiles sur une muraille circu-

laire. Elle semble un baptistère de campagne, ou une grange où s'entassent les javelles.

C'était un grenier dans le palais des Césars; et la crypte formait un cellier où l'on rangeait les amphores. On versait dans cet horrée le froment, à boisseaux; on y serrait, pendant la saison fertile, les provisions d'hiver, les vins d'Albe et de Naples.

L'église est pleine encore de bon blé, de vin céleste et de nourriture mystique, où les pauvres en esprit viennent faire provision de salut.



En décembre, le palais de Tibère, enseveli sous les jardins Farnèse, est plein d'oranges, de violettes, de roses et d'iris. Nous donnions libre cours à nos rapines. Nul Priape, custode des vergers et des parcs, ne nous menaçait de représailles. Il n'y avait que la bonne du Conservateur — royalement logé dans le « casino » d'allure florentine — qui nous poursuivît de ses invectives. En vérité, son patois campanien était savoureux à entendre. Nous nous éloignions, fustigés par ses clameurs pathétiques et chargés de butin. Avec vos jupes débordantes de fruits et votre bouquet dans la

main, vous étiez toute semblable à la Paix dont parle Tibulle :

At nobis Pax alma veni, spicamque teneto :
Perpluat et pomis candidus ante sinus.

Mais vous n'entendez pas le latin, et je m'en voudrais d'assombrir votre joie en vous l'expliquant.

Je préférais, alors, vous voir ranger les fleurs et les oranges sur la balustrade, devant le banc célèbre qui domine le Forum. Puis nous demeurions côte à côte, à regarder la nécropole historique, et surtout, par delà, les collines superbes où s'étage la Rome vivante.

Des gens fouillaient le sol, devant la Basilique de Constantin : ils étaient accroupis dans la poussière et tiraient des moellons qu'ils rejetaient derrière eux. Quelquefois, un nuage de plâtre les enveloppait; mais, s'étant secoués, ils reprenaient leur besogne de termiens, cherchant la première couche inférieure de civilisations oubliées.

— Ils ont ainsi, vous disais-je, vidé le Forum de tout le terreau fertile accumulé par les siècles. Ils ont mis au jour la base des édifices, et creusé sous leurs fondations pour retrouver les assises

antérieures. Ils font rebrousser chemin à la vie qui n'a ni ce respect ni cette curiosité. Ils ont fait de cette Place où se sont débattues les destinées du monde, un cimetière aride où il n'y a plus que des noms sur des pierres.

« Il y avait ici, voilà quelque cent ans à peine, communion entre les ruines et la vie. Les temples, qui n'avaient plus de raison d'être païenne, abritaient le Dieu nouveau. Une végétation drue et passionnée se mêlait aux vieux troncs des colonnes, faisait des chapiteaux corbeilles fleuries. La Basilique Julienne était couverte de jardins; l'arc de Titus s'appuyait à des auberges remplies du tapage des rouliers. On avait fait de ce temple constantinien, où les archéologues et leurs terrassiers cherchent de l'inconnu, le comptoir du marché aux bestiaux. C'était, sous des allées de beaux platanes, des fontaines et des abreuvoirs, des ateliers gonflés de rumeurs, des *osterie* où l'on buvait le vin sucré de Castel-Gandolfo, où l'on jouait à la *mora*, avec des chiffres bien scandés par les adversaires. Cette promenade était pleine d'ombre fraîche et de bruits assidus.

« Ainsi l'a gravée Piranesi que vous aimez tant. Ce n'était pas un musée d'archéologie où Bædeker de Leipzig peut se vautrer dans la

cendre immémoriale, mais le dernier aspect de la Rome éternelle. En fouillant dans le passé, on a retiré la vie de cette enceinte.

« Nous avons rencontré trop souvent, éparses dans la Cité, de ces exhumations de briques consulaires et de tufs impériaux. Ce que l'histoire avait enseveli était bien mort; le reste a suivi la forte loi de l'évolution. Le temple des sept dieux planétaires, le Panthéon, est devenu le temple de Marie et le cénotaphe des rois laïcs. Les arceaux massifs du Cirque de Marcellus abritent des forgerons, des bouchers, et l'échoppe de notre savetier. Nous avons entendu un orchestre français jouer *Petrouchka* dans le Mausolée d'Auguste. Les express internationaux débouchent en face des Thermes de Dioclétien. La Chambre des députés — ô plaisant détour du *jus populi*! — se dresse sur les décombres de l' « ustrinum » où se brûlait jadis le corps des Empereurs. La colonne de Marc-Aurèle, surmontée d'un saint Paul qui tourne le dos à la ville, s'érige dans un quartier de bourse, de tavernes et de grands magasins. Et le restaurateur de la Basilique Ulpienne cuisine des *ravioli* succulents sous une abside de briques trajanes.

« Ce qui fait la beauté de Rome, c'est l'accord

du modernisme avec l'antique, avec toutes les époques qui se côtoient, qui se superposent, et dont la dernière, la nôtre, n'est pas la moins splendide.

« C'est le tunnel du Monte Cavallo — l'antique Mons Quirinalis — qui éveille dans le profond sous-sol historique, sous un plein-cintre d'émail blanc, les bruits bariolés de la vie contemporaine, le vacarme musical des tramways, des trompes, des sirènes, et les voix innombrables de la multitude. A l'entrée, un cinéma coruscant de lumière empourpre, de ses tubes au mercure, la céramique. Les phares et les ampoules se multiplient dans la matière miroitante et répercutent, au long des quatre cents mètres de voûte, une immense vibration colorée. Et la Via Nazionale, avec ses banques, ses ministères, ses cafés et ses « palaces », n'est pas moins belle ni moins noble que le quartier Borghèse.

« On aurait pu faire mieux encore, mieux surtout que l'odieux monument Victor-Emmanuel, qui est de l'antique pauvrement truqué, mais on n'a pas eu l'audace qu'il fallait.

« Il me semble, en effet, que notre époque n'a pas assez de confiance en elle-même. Nous entourons les œuvres du passé d'un culte presque féti-

chiste; nous entretenons les moindres reliefs des civilisations qui ont précédé la nôtre; nous mettons plus de soins à consolider les ruines qu'à provoquer de la création nouvelle. En vérité, c'est un signe de notre faiblesse et de notre impuissance. Nous nous attachons à ces vestiges, parce que nous sentons vaguement que nous ne sommes pas capables de les remplacer.

« Les hommes dont nous perpétuons les œuvres n'étaient pas si prudents. Ils détruisaient, d'un cœur léger, pour faire de la place à de jeunes conceptions, ou parce qu'ils avaient besoin, tout simplement, de terrains ou de matériaux. Ils démolissaient les monuments antiques, avec une âme joyeuse de barbares, et construisaient, sur les fondations mises à nu, des édifices plus conformes à la vie sociale de leur temps. Presque toutes les églises de Rome sont bâties avec les marbres des anciens temples et ne sont pas moins belles que les temples abolis. Ces hommes se trompaient quelquefois, mais ils étaient féconds et généreux. Ils avaient en eux-mêmes une claire confiance. Ils se sentaient des muscles sûrs et des volontés indépendantes. Ils ne respectaient rien des œuvres du passé; ils les adaptaient au présent qu'ils aimaient comme on doit aimer la vie.

« Les Papes, ayant pris l'héritage des Césars, confirmaient l'autorité chrétienne par des œuvres chrétiennes. Ils firent de ce Forum une carrière : on transféra les colonnes dans la nef des églises, les corniches à Saint-Laurent, les mosaïques à la Majeure, les tuiles de bronze à Saint-Pierre, et l'on fit de la chaux avec le reste. Il y a, dans Sainte-Marie-l'Antique, une statue de marbre encastrée dans la muraille, la tête en bas, et qui sert de pierre angulaire.

« C'est ainsi qu'ils ont fait la Rome admirable de la Renaissance.

« Aujourd'hui, la chute d'un monument de jadis semble une catastrophe irréparable, et fait gémir les peuples comme une famine. Certes, c'est une famine de l'esprit et une catastrophe pour notre misère intellectuelle ; c'est un vide nouveau que personne n'ose remplir. Il arrive même qu'on relève une copie. Nous avons des cervelles d'antiquaires et nous réchauffons nos pensées anémiques au foyer des anciennes grandeurs. Mais tout créateur puissant devrait pavoiser son âme quand un monument du passé se renverse sur soi-même.

« Pour moi, vous le savez, très chère, j'aurais baisé les pieds allègres de celui qui traversa la Campagne latine, avec la pioche et la truelle, et

qui transporta les pierres vers de nouvelles destinées. Le poids des siècles nous accable, et nous croyons qu'il est meilleur de raffermir des ruines que d'édifier des monuments précaires. Nous avons peur d'affirmer notre existence. Nous savons trop de choses.

« Mais après nous viendra l'enfant qui ne saura plus rien. »

Je vous parlais ainsi, devant la Rome défunte. Cependant, le soleil s'était incliné derrière le Capitole. Une brise fraîche sortait des yeuses. L'ombre submergeait les ruines de l'antique vallée comitiale. Mais les rayons, sur le versant des collines, embrasaient les tours et les coupoles, et la crête des toits, et la cime des arbres. Et tout le ciel semblait jonché de palmes.



Un après-midi, en suivant la pente de la sentine qui mène au palais d'Auguste, j'évoquais, d'après Caïus Suetonius, les promenades des Césars.

Vous respiriez une touffe de citronnier que

j'avais arrachée dans le jardinet d'un gardien : et le parfum des fleurs était si dense que vous pâlissiez d'ivresse.

Je vous disais :

— Il est vrai que des allures royales hantent encore ces débris. On entendrait presque claquer des chaussures ou flotter la pourpre. On a tort de croire que les empereurs ne songeaient qu'à leurs intrigues et aux soucis de l'autocratie. Ils aimaient comme vous, Marcelle, les détours de leur jardin, et peut-être les fleurs de citronnier et les oranges. Suetonius nous dit que César-Auguste se promenait chaque jour dans ces avenues, à cette heure déclinante.

« Je pense qu'il doit franchir quelquefois encore ce portique de travertin. Quand il chemine par les allées, il a, vous le savez, la tête couverte, par crainte du soleil. Mais il s'alarme plus encore des vents froids : il porte autour des jambes des bandelettes croisées; sa toge est épaisse; il a quatre tuniques, et la dernière de laine. Comme il n'est pas grand, il semble, sous les étoffes multipliées, gras et obèse. Il marche à petits pas, sans se hâter; il boite un peu, car il a la hanche, la cuisse et la jambe gauches moins fortes. Des enfants maures et syriens, qu'il aime pour leur

gentillesse et leur babil, gambadent autour de lui. Il s'arrête à leur sourire et leur jette des noix. Puis, quand le soir fraîchit, enveloppé d'un manteau de poils, il se met à courir par sauts et par bonds, pour se faire suer. »

A cet instant, nous entendîmes un grand bruit de galop derrière la muraille, et vous vous êtes jetée dans mes bras en poussant un cri :

— Auguste!

C'était un âne, qui s'arrêta brusquement sous le portique et vous contempla de ses yeux doux. Il traînait son licol derrière lui, et semblait tout heureux de s'être rendu libre. Il vint flairer vos mains qui ne tenaient aucune friandise; puis il coucha les oreilles, sous la caresse de vos doigts.

Nous l'avons appelé : César-Auguste; et nous allions, presque chaque jour, lui rendre visite. Vous me disiez, en nouant votre voilette :

— Vous n'avez pas oublié le sucre de César-Auguste?

Quand il nous voyait déboucher dans l'Hippodrome, où il broutait l'herbe du stade, il tendait son licol, telle une corde de lyre, et vous saluait, chérie, de son humble chanson naturelle.

Cependant, la brise secouait les églantiers et semait des pétales autour de vos grâces.

Et moi, pauvre poète, j'en étais resté au deuxième livre des *Douze Césars*, et je n'osai jamais évoquer, même pour vous plaire, ni Tibère ni Caligula.



Il y a, dans la Maison de Livie, des peintures murales, plus simples et plus graves que celles de Pompéi, mais de la même dominante : garance ou cramoisi. Elles sont festonnées de guirlandes et d'attributs dionysiens. D'autres s'ouvrent, comme de larges baies, sur des paysages mythologiques dont les verdures sont trempées de rosée.

Vous les aimez, parce que les attitudes des personnages s'accordent à vos gestes, parce que les arbres ont la flexion de votre corps, et qu'il y a de votre clarté juvénile dans les ciels paresseux. Et je les aime, moi, parce que c'est un peu vous.

Mais ce jour-là j'étais nerveux, j'avais aux doigts la démangeaison d'écrire; et tournant le dos à la fresque :

— Je suis las, vous ai-je dit, d'admirer les œuvres des autres. Je ne veux plus admirer les œuvres des autres. L'admiration est une vertu

passive. L'émotion doit être créatrice; l'art doit être une activité constante. L'admiration, pour celui qui invente, cela ressemble à de l'abdication. Dans mes périodes de bon travail, je ne lis plus rien : ce que je fais suffit alors à mes besoins littéraires. Il en était ainsi des maîtres que nous aimons : s'ils avaient admiré toujours, nous n'admirerions pas leurs œuvres; à notre tour d'abandonner ce qu'ils ont fait, aux spectateurs, aux auditeurs et aux lecteurs, et de créer nous-mêmes! La contemplation de l'art est un plaisir de dilettante ou la curiosité d'un homme du métier.

« Il y a mieux à contempler de par le monde : c'est ce que les vieux maîtres ont contemplé eux-mêmes; je veux dire : la vie qui les entourait, l'animation des faits, des gestes et des pensées, la floraison naturelle, la terre riche en merveilles! Ces grands morts furent des vivants. Du temps qu'ils travaillaient, ils n'étaient pas les illustrations que nous vénérons d'habitude; ils n'étaient, dans le fond de leur cœur sincère, que des artisans pleins de zèle et d'émoi, cherchant la beauté à travers les formes existantes, et non dans les formules de leurs devanciers. Ils traduisaient la vie d'après elle-même, avec les matériaux qui leur étaient donnés : la pierre, la couleur, la sympathie

des sons et celle des vocables. Ils ne songeaient pas à s'incliner sur des traductions déjà faites; et s'ils les consultaient, c'était pour y trouver des secrets techniques.

« C'est ainsi, je pense, ma chérie, que ce peintre a pu réaliser cette œuvre géorgique dont vous aimez le caractère paisible.

« Il avait, croyez-moi, le respect de son métier, il en avait peut-être l'orgueil, mais il n'avait aucune vanité. Il ne valait, pour sa bonne conscience et pour sa paix intérieure, que par sa capacité de travail et par sa force de résistance aux sollicitations du plaisir. Or, admirer n'est qu'un plaisir. Il ne dépensait point en enthousiasmes de musée sa puissance émotive, la dynamique — pour s'exprimer à la Vadius — de sa sensibilité : il l'employait à créer lui-même de la beauté ou, plus humblement, à réaliser son désir de beauté. Il y est parvenu, sans présomption ni certitude, par un labeur patient et qui s'amende chaque jour. Et peut-être me conseillerait-il, s'il devait être accablé comme moi par l'esprit d'analyse : « — N'admire « point mon ouvrage. Consacre à chercher l'ex« pression de tes propres pensées le temps que tu « me donnes. Travaille comme j'ai travaillé ! »

Mais son labeur était une génération instinctive, et il besognait sans même y songer.

« Ce que je vous dis là, bien chère — ai-je besoin de m'expliquer avec vous? — n'est ni suffisance, ni amour-propre; c'est une sorte de défensive par laquelle je protège ma vitalité. En reniant le passé, je me confirme plus solidement dans ma propre existence. Je voudrais avoir l'ignorance d'un enfant. Si je pouvais n'avoir jamais rien lu, il me semble que je serais jeune comme l'était Homère. »

Tandis que je vous parlais ainsi, nous étions sortis de la Maison de Livie, et nous marchions sur le tertre ombragé où s'élevait jadis le temple de Cybèle. Les chênes qui le couvrent sont toujours verts; leurs branches sont musclées, leurs troncs vigoureux. Ils puisent dans le sol une sève abondante; ils enfoncent leurs racines au sein de la Magna Mater, de la Terre Mère.



Il s'agissait de compléter votre collection minérale.

Vous détestez les « souvenirs de voyage », les objets que l'on achète dans des boutiques, près des gares, ou dans les ruelles qui avoisinent les lieux de pèlerinages.

On vous a présenté, au Caire, des Osiris de plâtre et des colliers pharaoniques qui viennent de Wscherau, en Bohême; à Varèse, des bonshommes de mie de pain, avec un panache de plumes multicolores. A Renteria, un juif vendait des cierges miraculeux; et le même, à Tolède — ou son frère, ou quelqu'un des siens — des chapelets d'obsidienne. Il y avait des moulins en faïence à Delft et à Dordrecht, des petits sabots de bois à Nuremberg, les chalets suisses de Lucerne et les étoffes brodées de Zurich. A Pise, ce sont des « tours penchées » en albâtre; à Rome, des crèches de Noël en argile coloriée; à Nice, des courges travaillées au couteau ; à Vienne, des pintes de grès hautes comme un doigt, avec un couvercle en étain. Vous avez refusé les têtes de Pallas-Athéné dans les bazars de Lidoriki; les porte-plumes en mosaïque de Venise, avec une vue de la Piazzetta dans une lentille; les filigranes de Gênes; les béguines en céramique de Bruges; les coffrets en coquillages du Mont Saint-Michel; les moulins à café et les coussins lamés de Stamboul;

les crocodillons séchés de Port-Saïd; les canifs de Manchester, les poignards de Séville et les eustaches-vendetta que l'on forge à Corté.

Il y a encore de laides et vilaines babioles de ce genre, hélas! dans des pays où nous ne sommes jamais allés.

Mais de chaque région que nous avons parcourue, vous avez rapporté une pierre.

Et vous les reconnaissez toutes, à leur couleur, à leur toucher, à leur odeur, comme si la matière compacte avait absorbé la lumière, la chaleur et les parfums.

Il y a des éclats de roche : le granit rose de Sorrente et celui de Kurnah, le poudingue de Portofino, le tuf des catacombes de Saint-Calixte. Il y a les galets que vous avez ramassés sur toutes les plages : celui, veiné d'or, qui vient de Ramleh; l'onyx de la calangue de Nagia, en Laconie; et ce tout menu, transparent comme une calcédoine, que vous avez trouvé à Maxarone, près de Carthagène. Il y a même la stalactite que nous avons arrachée dans la Grotta Verde.

Cependant vos reliques élues sont des fragments de marbre ou de granit travaillés de la main de l'homme : vous en avez de tous les temples où

nous avons passé, de tous les théâtres où nous nous sommes assis sur les gradins en ruine, de Philæ à Pæstum et d'Orange à Taormina.

Cet après-midi, vous avez choisi un morceau de pilastre, grand comme la main, d'un marbre violet jaspé de rose, et qui gisait, parmi d'autres, dans le nymphæum d'Auguste.

C'était, jadis, une retraite vaste et silencieuse, décorée de statues et de colonnes, et où jaillissaient des fontaines.

La pierre a gardé la fraîcheur des ombres et des eaux.



Vous m'avez demandé bien souvent, au cours de nos promenades d'après-midi sur la colline primordiale — c'est ici que fut la *Roma quadrata* où commandait le chef de bandits, Romulus — par quel sortilège séduits, tous les peuples, jusqu'à nos temps, s'étaient retournés

To the glory that was Greece,
To the grandeur that was Rome.

Je vous ai résumé le peu que je savais de ce

qu'en ont écrit les hommes, à tous les moments de notre ère. Cela forme une gerbe si touffue qu'il est impossible d'en dénombrer les fleurs.

— Il est trop simple, vous disais-je, d'expliquer par un préjugé d'éducation la persistance de cet émerveillement. L'histoire, plus proche de nous et non moins riche en conflits, du Moyen âge et de la Renaissance, n'a pu ternir le rayonnement de l'épopée antique. Plutarque, après vingt siècles, évoque d'admirables tragédies, et la vie d'Alexandre le Grand peut enflammer encore la fougue dionysiaque. Il en est ainsi de tout ce qui, sous une affabulation transitoire, renferme les instincts de l'éternelle humanité.

« Je pense que si le monde ancien nous semble aussi jeune, c'est que ses artistes — c'est-à-dire les hommes qui transmettent leur temps à l'avenir — eurent l'esprit de synthèse ou d'abstraction, et plus encore, le don d'exalter la vie. Ils avaient une vertu que l'analyse étroite nous refuse : ils avaient l'*optimisme* de l'existence. Ils ne peignaient, pour la plupart, que la grandeur et la beauté de leur époque. Ils magnifiaient spontanément les êtres ; bien plus, ils les divinisaient. Ils donnèrent à leurs héros des qualités surhumaines ; ils en firent des figures immenses, conduisant une des-

tinée magnifique, prononçant des apophtegmes fulgurants; ils construisirent les fastes de leurs chefs comme la charpente solidement nouée d'une belle carène; nul naufrage n'est possible pour ces fortes nefs.

« Ce qu'ils firent pour les hommes, ils le firent aussi pour les choses. C'est ainsi qu'ils nous ont transmis le souvenir des sept Montagnes Romaines, dont ce Mons Palatinus, ondulation de terrain, comme les six autres, de cinquante mètres, à peine, d'altitude. Que n'évoque point le Capitole, ce monticule que nous apercevons là-bas? Il y a dans ces mots : l'Esquilin, l'Aventin, le Célius, un étincellement prodigieux qui nous aveugle encore. Cette gloire, ce prestige, ce sont les écrivains de ces temps qui les ont faits.

« Ils nous donnèrent de l'humanité une peinture si majestueuse, que nous avons cru à leur lyrisme. Nous avons pris pour de la vérité l'opportunisme de leurs écrits. L'image qu'ils ont léguée à l'avenir était si belle qu'elle éveille encore de l'extase et du regret. Flaubert, parmi tant d'autres, s'est laissé prendre à cet appât; il n'imaginait rien de plus beau que de porter le cothurne et la toge, d'avoir des licteurs, des esclaves libyens et de rouler dans un quadrige; il exhalait à tout propos

sa mélancolie de n'être point né sous Périclès ou sous Titus. Son œuvre suit un double rythme : l'apologie du monde antique et la satire amère des temps présents.

« Cependant, à sonder l'arrière-plan des livres grecs et romains, on voit apparaître tout un ensemble de détresses inconnues, de laideurs réprouvées, de bêtise monstrueuse, de basses jalousies et de délations ignobles. Rien n'autorise à croire que l'homme fût meilleur sous les Archontes ou les Césars, et qu'il n'eût pas, comme aujourd'hui, toutes les infirmités de la chair adamique, toutes les misères de la passion.

« Mais les écrivains de cet âge ne connaissaient point cette singulière satisfaction, cette maladie sournoise, qui nous font déprécier toutes les valeurs d'énergie, chercher dans le beau corps humain le chancre secret, dans l'esprit la tare héréditaire, et en faire l'origine des actes et des sentiments. Ils ignoraient nos goûts bizarres et notre souci d'abaisser toutes les choses à leur niveau mineur, sous prétexte de sincérité.

« Rien, au contraire, ne passait dans les mains des Antiques, qui ne prît de la noblesse et de l'éclat. L'art était l'expression de leur optimisme,

de leur enthousiasme envers la vie. Ils étaient *poètes*, au sens étymologique du mot.

« Tout autre, à l'observateur de l'avenir, se découvrira notre époque. On la verra traversée par les torrents de larmes du Romantisme, émaillée de ses tombeaux, gonflée de sa redondance. Et notre siècle, avec ses confessions et ses disgrâces, apparaîtra comme un hôpital où se rassemblent les choloroses, les défaillances originelles, toutes les inquiétudes, toutes les folies de l'originalité quand même, tous les délires du Mieux. On le verra se dessiner, à travers la plupart des romanciers et des dramaturges d'aujourd'hui, comme un labyrinthe sentimental, comme un vase de tristesse, comme un pressoir où saignent les infortunes. Mais on y trouvera, au tournant de toutes les pages, la banale rencontre sexuelle que les Anciens mettaient à sa place, du côté de la bonne humeur, et l'adultère enfin, comme s'il avait de l'importance en des temps où la famille n'existe plus. Et dans la Poésie, se dressera la seule idole, le Monstre Personnel, le Moi, penché sur son cœur et sur ses basses entrailles, pleurant ses petits chagrins, balbutiant ses menus désirs, comme s'il s'agissait d'une nouvelle cosmogonie !

« Je ne vous ébauche pas ici, ma chérie, une

peinture au noir; je tâche à vous faire l'analyse un peu brève des principes littéraires contemporains.

« Et pourtant... et pourtant — vous disais-je en prenant votre main dans la mienne, comme celle d'un enfant qui se fatigue — si les anciens ont divinisé la vie sous la forme concrète et corporelle (le geste humain représentant pour eux tous les aspects de la nature), il ne tient qu'à nous de la magnifier sous la forme abstraite et collective, en supprimant le Moi haïssable, et de chanter les grandeurs d'aujourd'hui : les purs idéaux qui exaltent les foules et les portent, d'un seul élan, vers la défensive ou la conquête; le Travail, destinée de chacun dans nos états égalitaires; l'Esprit, noblesse dernière sous un régime prolétarien; l'Energie mécanique, avec tous ses organes : électricité, vapeur, prétrole, fluides inconnus, qui animent le grand corps du monde; l'Unité humaine, la probable fusion internationale, que font prévoir les rapports toujours plus serrés du cosmopolitisme; enfin, puisqu'il faut être opportuniste, notre volonté de Jouissance immédiate, de possession de la terre, qui peu à peu remplace les visions éclatantes que Dante a célébrées.

« Car notre vie, parce qu'elle est la Vie, est

aussi belle que l'antique. Elle n'est pas belle dans sa prétendue détresse, mais belle dans sa force. C'est cela, voyez-vous, qu'il faut chanter. C'est en cela que nous serons à notre tour des *optimistes*, et que nous laisserons à l'avenir l'image d'une grande époque. »



Ce dernier jour, ce jour où nous devions quitter Rome, nous étions venus dire adieu au Palatin, et nous regardions, des terrasses de Septime-Sévère, la Campagne Romaine. Les arches des aqueducs, qui la jalonnent de toutes parts comme les portiques d'un triomphe multiplié, vous faisaient penser à l'abondance des eaux qui, du cœur de la montagne Albaine, se précipitent vers la Cité.

Et vous évoquiez, par d'antiques vocables dans votre jeune bouche, les artères puissantes qui portaient le fluide primitif jusqu'aux soifs populaires : l'Aqua Marcia, l'Aqua Appia, Virgo, Tepula, Alsietina, Trajana, Felice, et l'Aqua Claudia qui épanchait sur notre Palatin le bruissement des ondes.

Ainsi Rome, isolée dans un désert de plaines et de fièvres, sentait la joie bondissante des eaux venir à elle, et la peupler de fontaines.

II

L'ÉLÉGIE SUR LA COLLINE
(1917)

L'ÉLÉGIE SUR LA COLLINE
(1917)

Refermant le livre sur la phrase fervente, celle où le poète blâme les hommes qui veulent bannir l'amitié de la vie, comme le soleil du monde, j'ai songé que ces trois êtres miens, que la guerre m'a pris, étaient peut-être auprès de moi; j'ai songé à ce soir exorable où je sentis leur présence à mes côtés, voici plus d'un an déjà, lorsque l'hiver engourdissait la campagne étrusque, où l'amitié m'avait porté.

Tommasso Vani était en garnison à San-Gimignano, la ville aux vingt tours fuligineuses, qui

entendit la voix de Dante et vit fleurir Santa Fina, l'épouse-enfant de Jésus.

Il m'avait écrit :

« Si tu peux quitter Rome, viens me voir aux premiers jours de février, car je partirai pour le front vers cette époque. »

Et le 2 de ce mois, un matin de soleil pâle et de tramontane, je débarquais à Poggibonsi.

Devant la gare, il y avait un homme des champs qui embrassait les siens avant de s'en aller. La femme sanglotait; les filles pleuraient en jetant des cris; toutes s'accrochaient aux bras du père qui tâchait de sourire et de sauver de leur détresse un grand fiasco de vin rouge qu'il portait. A quelques pas, un petit garçon pleurait tout seul, sans trop savoir pourquoi, parce que tous les autres pleuraient aussi. Et par-dessus l'appui d'une terrasse, une vieille laissait tomber des phrases prophétiques, dans un toscan sonore et théâtral, avec le débit de Cassandre se lamentant sur la ruine troyenne. Quand l'homme fut parti, ils se mirent à manger, sur un banc, dans le soleil : et ils dévoraient d'une haleine, en reniflant leurs larmes. La vie les enveloppait de sa puissante animalité, comme il est juste et bon pour les simples. Etant repus, ils recommencèrent à pleurer

et s'acheminèrent par la route boueuse, en long cortège à l'abandon, vers la case vide où le père, sans doute, ne reviendrait plus.

Entre les vignobles et leurs sarments dépouillés, je suivis l'autre route, qui s'élève, en contournant les collines, jusqu'à la cité dont les tours noirâtres apparaissent géminées dans le ciel clair. A mesure que j'approchais, elle était semblable à une couronne murale, ensuite à un faisceau de lances planté sur une acropole, à un groupe, enfin, de veilleurs en armure, condottières ou larrons.

Ayant franchi la voûte du rempart, je ne perçus rien des bruits accoutumés : ni le tumulte cadencé des métiers, ni le ronron des tours à poterie, ni le chant des vanniers qui tressent de la lumière blonde, en fils ténus, devant leur porte. La guerre vide les petites villes, épuise les villages. J'ai vu, dans un bourg normand, des maisons dont le toit s'était écroulé sur les meubles intacts et les objets bien rangés, parce que le maître était mort, et que personne n'avait osé toucher à ses reliques...

Ici, l'emprise de la guerre était profonde. Des femmes et des enfants sortaient des boutiques, avec des visages mornes, et regardaient passer cet homme de trente ans qui n'était plus soldat. Sur le seuil de l'*Albergo Centrale*, trois officiers

guindés discutaient en poncifs militaires; et près de la collégiale, un bossu déchiffrait un placard officiel annonçant la révision des ajournés.

La caserne de Vani était à l'autre bout de la ville, au bas de la via San-Matteo. Il n'y avait personne dans les cabarets. Par une porte ouverte, je vis une chambre vide où une paralytique se confondait dans l'ombre avec les meubles sédentaires : et une guitare, en face de l'impotente, était suspendue à la muraille. Le pharmacien Branda, qui m'avait souvent battu aux échecs, n'était pas dans son officine, penché, comme toujours, sur un trébuchet et des fioles de verre roux; ni le boucher Casato qui était jovial et bruyant; ni Pietro Franchi, le marchand de photographies; ni l'antiquaire de la Torre degli Ardinghelli, dont je n'ai jamais su le nom, mais qui m'appelait pour me montrer, avec des gestes caressants, des statuettes étrusques. Ils avaient tous abandonné leurs humbles travaux pour prendre l'arme qui tue et accomplir le devoir, sans ivresse : dans ce pays où deux cyprès sur un mur blanc semblent un portique céleste, il est plus triste de mourir...

Je connaissais bien la petite place de la caserne, parce que l'église qui la touche renferme les peintures aux couleurs éloquentes qui narrent la vie

de saint Augustin. Sur les marches du portail, quelques soldats étaient assis, sans se parler : leurs longues habitudes n'avaient plus rien à se dire. Entre l'éveil et le sommeil, ils attendaient la soupe, par deux fois, ou l'appel qui les mettrait en rangs par chiffres, ou l'exercice que chacun s'efforce de bien faire, puisqu'on y est. L'absence de tracas, la ration comptée mais certaine, le tabac gratuit, et les quelques sous que l'on gagne sans avoir travaillé, valaient un peu de servitude. En attendant le départ en musique, quelque matin, vers le champ de bataille, ils fumaient et crachaient, sans mot dire.

J'interrogeai l'un d'entre eux :

— Tu connais Vani?

Il ne me répondit point, mais il se tourna vers un camarade :

— Tu connais Vani?

— Tommasso Vani, précisai-je.

— Tommasso Vani?

Le nom passait de bouche en bouche : personne ne le connaissait. J'allais à chacun de ces hommes. Je lui disais :

— Tu connais Vani? Tommasso Vani?

— Non.

Je dis à un vingtième :

— Tu connais Vani?

— Un sculpteur?

— Oui! un sculpteur! où est-il?

— Il est mort.

Le vent chassait vers un angle quelques papiers salis et les faisait tournoyer dans la poussière. Puis toutes les choses redevinrent immobiles. Je murmurais :

— Il est mort...

Les hommes m'entouraient; l'un d'eux me tendit sa gourde : elle contenait du rhum, ce qui était contraire, pensai-je, à la discipline. Un officier s'approcha; je dissimulai la gourde.

— N'est-ce pas, lieutenant, que Vani est mort? fit une voix.

— Oui! il a été tué par un obus, il y a dix jours, la nuit de son arrivée en ligne. On n'en a rien retrouvé.

Il m'avait écrit :

« Si je dois mourir, que ce soit en beauté, un jour de grand soleil, et d'une balle au cœur. »

Je pensais :

— Cela fait le troisième; je n'ai plus qu'un ami. Cela fait trois : Pascal, Georges et maintenant Tommasso. Cela fait trois. Il ne me reste que Battiscombe, et il est en Angleterre. Trois

en deux ans, deux, coup sur coup, et maintenant celui-là. Et je n'en avais que quatre...

J'entrai dans un café, je m'assis à une table :

— Je vais rester tout seul.

Alors je me mis à pleurer. Une fillette accourut, et elle me regardait pleurer, en berçant entre ses bras un singe en peluche. Je la pris sur mes genoux, et je fis danser et chanter le singe, jusqu'à ce que ma douleur fût endormie.

Puis j'abandonnai cette ville cruelle que je ne reverrai jamais plus.

On remarque — la tragédie de l'artiste est dans la conscience professionnelle — que le pas s'affermit dans le chagrin. Je n'ai jamais goûté la joie plénière, parce que mon double contrôle chacun de mes actes, chacune de mes sensations : et sans doute vaut-il mieux s'ignorer soi-même. Je constate que la marche se roidit quand l'affliction m'oppresse. J'irais au bout du monde, d'une allure volontaire, lorsque je souffre : j'ai des liens à dénouer, un libre arbitre à reconquérir. Je suis une pauvre chose en révolte contre ma chair. Et jamais je n'ai senti cela comme ce midi funèbre, en descendant la colline, parmi les olivaies et les vignobles.

J'ai rencontré un bataillon qui revenait d'une manœuvre. Chaque homme semblait porter sa peine; et peut-être leur tristesse était-elle semblable à la mienne. Nous nous sommes croisés sans un bonjour. Leur cortège s'est perdu derrière moi; je ne me suis pas retourné. J'ai marché longtemps au milieu de la solitude. Au détour du chemin, un vent brusque m'a arraché mon manteau : il est tombé dans la boue, étendu sans un pli. Nous avions dormi tous les deux, enveloppés dans ce manteau, sur la route de Sakkâra, où la nuit nous avait surpris à mi-chemin du Caire : la douceur des étoiles remplissait le silence...

Je l'ai ramassé comme un linceul.

Ce n'est pas Tommasso, c'est Pascal qui dormit près de moi, dans ce vieux manteau. Ils se confondent, mes trois morts, dans ma seule détresse, le peintre, le sculpteur, et l'autre, Pascal, qui était un homme comme tous les autres hommes, avec l'âme plus zélée.

Il aimait la vie pour ses joies les plus simples, celles que l'on reçoit et non celles que l'on se crée; il éprouvait à la contempler le bonheur d'un enfant qui regarde un livre d'images; il la feuilletait en tous sens, et ne perdait aucune de ses nuances les plus fines. Tout lui était délice : il

ne recherchait rien mais il recueillait tout. Je l'avais égaré dans un long voyage. Il aimait les pays nouveaux parce qu'il les admirait à mes côtés; mais l'émotion du plus humble paysage le ravissait à l'égal du plus rare; et son existence passait de seconde en seconde et d'extase en extase. Il aurait pu dédaigner les poètes et ceux qui pensent à haute voix, il aurait pu souffrir de sa faiblesse ou se reprocher son inaction : il ne faisait ni l'un ni l'autre; il aimait les poètes et la manière dont ils magnifient les choses, il se trouvait assez heureux d'être un instrument sensible et résonnant.

Je me rappelais mille faits où son esprit flâneur rencontrait l'inattendu, où sa fantaisie se donnait toute liberté de bien ou de mal faire et m'entraînait à sa suite.

A Tusculum, il avait découvert, en musant, la baraque de tuf qui porte aux angles, engagées dans la muraille, des statues mutilées de marbre antique : et il couvrait de baisers les seins d'une déesse. Près de Kufur-Rahim, il disait la bonne aventure aux Bédouins, pour une petite piastre, car ils n'eussent point admis la science d'un homme désintéressé. Nous nous étions battus avec des marins dans un musico d'Amsterdam, pour l'amour d'une serveuse qu'il ne connaissait pas. A Trieste,

on nous avait arrêtés comme suspects, et nous marchions dans les rues, entre deux gendarmes autrichiens qui nous tenaient par le bras. A Pise, il avait sauvé un chat qui se noyait dans l'Arno.

Et j'éclatai de rire sur la route : car toute mémoire n'est pas uniquement douloureuse; pour honorer les mânes d'Achille, Alexandre dansait sur sa tombe. Ainsi la mort de mon Pascal, si conforme à sa vie aventureuse, m'apparaît comme un dernier jeu de son enfance.

On l'avait envoyé aux Dardanelles. Les journées étaient longues et l'ennui déprimant. Il organisa les pêcheries à la main. Une équipe de bons nageurs qu'il dirigeait, se baignait entre les récifs. Les Turcs, les ayant découverts, s'amusaient à tirer le canon sur leur groupe. L'obus, en éclatant sur l'eau, amenait à la surface des poissons étourdis par le choc : on n'avait qu'à les prendre, et la compagnie se régalait. Ce n'était pas de l'héroïsme comme on l'entend : il ne faisait cela ni pour la patrie, comme on dit, ni pour de vaines récompenses. Il fut touché par un éclat, et l'on trouva le lendemain son cadavre nu entre les roches.

Il devait être ainsi plus beau que Léandre, qui périt non loin de là, plus beau que Léandre, parce

que son corps n'était pas accablé de lassitude amoureuse. Il mourut en se jouant, ce méditerranéen, sur les rives lumineuses de la Chersonèse, sous le ciel mauve et passionné de la Mer Intérieure; il mourut dépouillé, comme les guerriers antiques, dont il aimait la geste grandiloquente et les nobles propos. Cette fin, à la fois classique, sincère et romanesque, lui aurait plu : et je songe parfois qu'elle ressemble à un suicide.

Repose dans ta volonté, mon ami; mais je demeure, et je ne te vois pas à mes côtés, marcher sur cette route, comme jadis, ô mon ami, comme jadis, lorsque tu étais mien et que je ne te pleurais pas.

Le paysage se développait avec nonchalance, et la lumière s'épanchait sur l'harmonieuse inclinaison des coteaux. Je m'assis près de la haie d'un clos, pour suivre le déclin de l'heure sur les champs, et distraire ainsi mon affliction. Quelque chose de très doux vient du cœur de la terre, et le murmure des feuilles est plein de paroles galiléennes.

Georges, qui n'aimait point la ville, m'avait souvent parlé de ces après-midi rustiques, et de la lente disposition de la clarté, et du balance-

ment majestueux que forment les bruits unifiés dans l'étendue. Son esprit se mouvait selon un rythme semblable. Il parlait peu, et méditait longuement sa phrase avant de la donner : elle ressemblait à ses figures, aux contours bien inscrits, de couleurs sobres et restreintes.

Il pensait que l'idée relève la peinture et qu'un symbole enfermé dans les lignes rehausse encore la perfection des formes. Il ne comprenait pas la vertu propre des choses ni leur beauté primitive; il se refusait à admettre qu'une nature altière pût s'exprimer dans un poème familier : un plat de fruits, une femme au repos, un livre près d'une lampe. Chrétien cependant, il ne croyait pas que les dons premiers du Seigneur fussent assez grands à peindre et qu'un paysage pût refléter l'élévation contemplative d'une face biblique ou l'épanouissement d'un miracle.

Il s'inspirait de la Genèse et de l'Evangile, qu'il traduisait en éléments synthétiques, d'après sa vision intérieure. C'était Jésus guérissant l'aveugle — où il marquait sa conversion tardive; Jésus près du puits de Samarie; et le mystère eucharistique de Cana; et le Calvaire, lorsque le Fils de l'Homme rend l'esprit et que les ténèbres accourent du sein du soleil. Je me remémorais ce

Déluge qu'il avait peint dans l'immobilité de sa nature : les hommes acceptant sans effroi l'exhaussement des eaux, sentant monter sur leur torse impassible, avec un visage serein et la négation de tout geste, le flot expiatoire.

Il eût opposé à la mort cette calme attitude s'il l'avait vue s'approchant de lui. J'ai su comme il avait péri : un personnage officiel est venu m'avertir, un après-midi que je lisais quelque vieux solitaire. Je me souviens de la phrase à jamais empreinte dans ma mémoire, dont la lecture par cette visite fut suspendue :

« Les Anciens croyaient qu'en goûtant et mâchant du laurier, on était incontinent épris de poésie. »

On a sonné... Devant la porte, un monsieur correct, le chapeau à la main, s'essuyait les pieds au paillasson. Il a posé contre la rampe son parapluie trempé. Il a dit mon nom. Je l'ai fait entrer sans politesse, parce qu'il avait l'air d'un huissier. Il est resté debout; il a prononcé d'une voix molle:

— M. Georges C..., n'ayant pas de famille en France, vous a désigné comme la personne...

— Il est mort, n'est-ce pas?

Son menton s'est appuyé sur sa poitrine. Il avait ce talent spécial et la distinction qu'il faut pour

jouer au Français. Sa mimique était si conventionnelle qu'il n'avait pas besoin de parler. Honorable vraiment, d'une grisaille de caractère seyant à sa mission. Le messager funèbre, le type légendaire, aujourd'hui cravaté!... Ah! le petit page de Malbrough, *tout de noir habillé*, tout comme ce policier à mufle d'assassin!...

Je rouvris la porte en disant :

— Je vous remercie, Monsieur.

Il reprit son parapluie et descendit à pas lents. Quand il eut disparu, je me penchai sur la rampe : j'apercevais une main gantée glisser au long du bois verni, et j'écoutais les pas s'appesantir de marche en marche. Puis tout se tut. Je me répétais à satiété les mots que n'animait aucune pensée...

« Les Anciens croyaient qu'en goûtant et mâchant du laurier... Les Anciens croyaient qu'en goûtant et mâchant du laurier... »

Quelques temps après, j'ai reçu une lettre du capitaine et un paquet ficelé. Georges était mort d'une balle en ricochet qui l'avait frappé au ventre tandis qu'il déjeunait dans la tranchée. On l'avait cousu dans un sac, avec entre les mains une bouteille cachetée qui contenait son état civil; on l'avait enseveli derrière un mamelon. Et les louanges banales de son héroïsme à tout faire...

Dans le paquet, il y avait un caleçon troué sous la ceinture et soigneusement lavé de tout le sang qui l'avait imprégné; il enveloppait les quatre petits volumes des Evangiles et un Rabelais, la méditation chrétienne et l'aliment de l'esprit; il n'était pas de ceux qu'attirent les obscénités naïves d'Alcofribas, mais de ceux qu'émerveille le beau voyage qu'il nous fait faire au royaume de la Fantaisie.

Depuis lors, j'ai toujours sur moi, comme un scapulaire, le volume de Mathieu, qui renferme de si tièdes paroles humaines qu'on s'y sent pénétré d'une voix divine. Et l'ouvrant sur le bord de la route, je trouvais, soulignée de la main de Georges, la septième Béatitude.

« *Heureux les pacifiques...*

Ces mots semblèrent s'illuminer, s'étendre sur la page, déborder le livre et rayonner sur la campagne. Une musique abondante et mystérieuse remplissait l'espace. Des chants allègres sonnèrent auprès de moi. En relevant la tête, j'aperçus des paysans dans le clos, des vieillards et de jeunes garçons : et ceux-ci chantaient. Ils taillaient les sarments et les nouaient en guirlandes qui passaient d'arbre en arbre, mariant la vigne à l'olivier. Tandis que les hommes étaient piétés contre

l'ennemi, les jeunes et les vieux préparaient la terre, pour qu'elle fût belle à leur retour et qu'opulentes fussent les vendanges. Ils travaillaient diligemment, et leur plus humble geste contenait une allégorie. Et je crus voir dans les vergers, non loin, sur le versant des collines, la Paix, qui s'en venait d'une allure généreuse, portant des fruits d'automne — des olives et des grappes — dans sa jupe retroussée.

Telle, pastorale et agreste, l'eût taillée dans la pierre Tommasso. C'était un ouvrier probe et assidu, cherchant la bonne conscience dans le labeur quotidien. Il se mettait chaque jour à la besogne, aux mêmes heures silencieuses d'après-midi, se promettant, comme une récompense à soi-même offerte, sa pipe bourrée d'avance et qu'il fumait religieusement lorsque le soir condensait les ombres sur l'œuvre accompli : manière ingénue de combattre la paresse originelle.

Attentif à découvrir les formes constructives, celles que possédèrent les Egyptiens et les archaïques de Delphes, il s'inspirait du bloc et de l'économie de ses lignes. La pierre, sa couleur et son grain, la fermeté de son assiette et le contour qu'elle présente, lui suggéraient la figure à en tirer.

En art, pensait-il, comme dans la nature, une chose est assez belle quand elle répond exactement à son usage : le marteau dont le manche s'adapte bien à la paume, l'amphore primitive dont le flanc s'incurve d'après le mouvement de la porteuse, le galbe logique et défini d'un instrument de musique, tout objet conforme à son emploi lui semblait un élément de perfection, un signe de beauté.

Il étendait ce principe à la statuaire : n'ignorant pas que le profil de la pierre brute implique une seule attitude, il recherchait cette existence enclose, et d'un maillet décidé, il en faisait tomber la gangue. Il ne consentait pas à imposer un *sujet* à la matière : il lui obéissait. De cet ordre silencieux naissaient les maintiens éternels : une femme assise, un homme qui marche. Dédaignant la pensée, il inscrivait dans ses œuvres une pensée large et humaine.

Il avait sculpté le *Couple*, dans une pierre onctueuse et colorée comme une chair orientale. L'homme s'avançait, le front levé, regardant bien en face le destin qu'il s'était fait; et la femme, les mains abandonnées, renversait la tête sur l'épaule virile. Le front de l'homme s'élargissait comme un entablement, selon la volonté de la matière; et

l'œuvre, encore engagée dans la masse, était simple et solide comme une belle architecture...

Le froid m'envahissait; la mort m'avait poigné trop rudement. Je me repris à marcher pour m'en défaire, mais elle s'attachait à mes souvenirs et je la retrouvais à tous les détours de ma pensée. Je me rappelai tout à coup les funérailles de mon premier ami, celui de mes vingt ans : le convoi qui divaguait par les rues du village, et l'averse ruisselant sur le drap du cercueil, et le prêtre en surplis dont le parapluie oscillait dans le vent, et la fanfare du bourg, qui psalmodiait sur une cadence de polka le banal chef-d'œuvre de Chopin.

De ces trois autres, je n'accompagnerais jamais la dépouille, mais leurs cimetières labourés par la mitraille seraient un jour des champs d'épis, onduleux, drus et blonds, sur les pauvres morts oubliés.

Un grand désir de songerie abattue, de torpeur, un peu, où ma mémoire s'anéantirait, me fit renoncer à gagner Florence ce soir-là; et dans ce mélancolique Poggibonsi, où l'existence se ravive et s'endort au rythme des trains qui passent, je découvris près de la gare un *albergo* désert, au vestibule voûté en ogive, plein d'une odeur de meubles

vieux et d'anciennes tapisseries. L'hôte me conduisit dans ma chambre : elle était glaciale et obscure; elle était celle des voyageurs transis qui se réveillent au petit jour et s'habillent à la hâte, sans regarder autour d'eux. Elle s'ouvrait sur le salon, vaste et cérémonieux, pavé d'une mosaïque à arabesques; au centre s'allongeait un grand piano viennois, dont l'ivoire était jaune, et qui, sous la pression machinale de mes doigts, rendit un son lointain, fêlé, tendre et chevrotant, comme celui d'une épinette. A l'évocation d'une *canzone* de Sperendio qui reposait au milieu du lutrin, une jeune femme entra dans la pièce; elle me fit signe de reprendre la mélodie interrompue; et penchant vers la musique son visage studieux, elle suivait l'enchaînement des notes sur la portée. Quand le dernier accord vibra sur les cordes, elle en épia la lente dispersion, comme nous accompagnons du regard un être cher qui s'en va.

— Ma fille, Sidonia Manetti, présenta l'hôte.

Elle se tenait toute droite à mes côtés. Elle était grande, avec une majestueuse simplicité dans la pose, presque sans hanches, conventuelle, le torse pudique et les épaules virginales sous la serge noire. Le cou très blanc, d'un jeu souple et sûr, portait la tête bien construite, sommairement

musclée, et d'une ossature délicate. L'œil mince et long, sous la paupière grasse, s'éclairait d'un feu doux, caressé par l'ombre d'un front passionné qu'enserrait la double chaîne de ses tresses nocturnes. Il y avait sur ces lèvres blêmes un étrange ravissement, et sur cette face méditative le reflet d'une illumination intérieure. C'était une figure de foi contrite, ou d'esclavage orgueilleux et volontaire. Elle devait connaître chaque jour, et s'en nourrir comme la Magdeleine, les communions spirituelles au sein de la musique.

Nous ne disions rien, nous restions debout, en face l'un de l'autre; et ma tristesse allait vers son rayonnement avec une effusion silencieuse.

Elle posa la main sur le clavier et dit :

— J'aime beaucoup Sperendio... Je chante souvent ses *canzone*. Je voudrais que vous m'accompagniez...

— Si je le puis.

— Mais si, vous le pouvez. Est-ce que vous restez longtemps à Poggibonsi?

— Je suis allé voir un ami à la caserne de San-Gimignano... Il n'y était plus.

— Oui, fit la jeune femme — et ses doigts tremblaient sur l'ivoire des touches — nous en

voyons souvent partir pour le front. Votre ami doit être parti...

— Il n'y était plus, répétai-je; on m'a dit qu'il était mort.

Elle me considéra bien en face, les yeux grands ouverts. Puis ses paupières battirent, et ses joues devinrent extraordinairement pâles. Elle prononça:

— Nous ne savons rien...

— J'en suis sûr, lui répondis-je.

— Vous avez beaucoup souffert, fit-elle d'une voix morne.

— J'ai beaucoup souffert... C'est le troisième de ceux que j'aimais. Deux autres sont morts, voici des mois... J'ai retrouvé ma force en chemin, parce que je ne suis même pas bon pour la souffrance. J'ai trop besoin de vivre... J'ai peur d'être seul.

Elle laissa tomber ses mains, comme flétries, parmi les plis en deuil de sa robe :

— Nous ne sommes jamais seuls.

— Vous êtes seule aussi? murmurai-je.

Elle inclina la tête.

— Il est mort aussi?

Elle ne répondit pas. Le crépuscule s'amoncelait aux angles de la chambre, et l'ombre s'épanchait autour de nous. Le clavier nous séparait : et je ne voyais plus que sa blanche étendue et le visage

de la femme où la sereine clarté interne se ranimait.

— J'ai trouvé, dit-elle enfin, dans ma tristesse un bonheur nouveau... »

Si j'ai lu tous les réconforts des philosophes, tous leurs Livres de la Consolation, toute la vacuité de leur verbiage, celui qui s'entretient sur la mort de sa fille, celui qui raisonne sur l'égalité devant le trépas, celui qui exploite, au sujet de la mort de son frère, des gisements de stoïcisme faux, et tous les casuistes du regret, ah! qu'on me pardonne de ne pas croire à l'intelligence littéraire et de sentir mon instinct du bonheur revivre aux paroles de Sidonia Manetti.

— Il aimait la musique, disait-elle : il me semble que je ne sais plus rien d'autre de lui. Quand je joue les morceaux qu'il préférait, je me souviens de sa bonté, de sa beauté, de sa tendresse, de sa gaîté même, et je ris à ses lointains propos qui me reviennent. Je comprends mieux ce qu'il voulait et quels étaient ses rêves, et ce qu'il pouvait faire pour y atteindre. Sa voix, que j'entends à travers la mélodie, n'a plus le son qu'elle avait jadis : c'est, maintenant, comme une musique plus délicieuse que toutes les autres, et qui se mêle à toutes les autres en un suave concert.

« Notre amour aussi, ajouta-t-elle avec un

accent chaleureux, me semble s'accomplir dans l'union des voix; il me possède plus étroitement que dans nos étreintes, et sa caresse se perpétue en moi. Lorsque j'ai chanté les poèmes qu'il aimait, je sens peser sur ma chair un bienheureux accablement, comme s'il m'avait brisée de son désir.

« Ecoutez, fit-elle en touchant quelques notes, cet accord final que vous frappiez tout à l'heure, c'est comme son adieu qui s'éloigne de moi. »

Grave, l'ivresse d'un instant qu'éveillaient en moi ces phrases exaltées. Ainsi quelque chose de l'immortelle beauté pourrait me rapprocher de vous, ô mes amis! Et je crus t'entendre, Georges, me lire encore la parabole des vierges et des lampes, jusqu'à ce que l'Epoux vînt et emmenât les prévoyantes; et toi, Tommasso, tailler de ton ciseau la pierre émue sous ton effort puissant... Et toi, Pascal, je crus sentir ta main supporter ma tête, comme ce jour de fièvre où tu inclinais vers mes lèvres arides une tasse d'eau fraîche.

III

LA VOIX SUR LA MER

LA VOIX SUR LA MER

Paxès...

L'île se lève au ras de l'eau, puis y replonge, selon que se cabre ou fonce le navire. Elle n'est qu'une ombre sur la route scintillante que le soleil, en déclinant, allonge sur les flots. Et il n'y a rien, dans l'horizon nettement circulaire, que cette île qui vient d'apparaître, vers quoi la nef se hâte.

L'Auster, qui a volé sur l'Afrique et couru sur la mer, vent joyeux, salin, qui met un goût rêche aux lèvres, gonfle les hautes voiles, et comme une syrinx tour à tour mélancolique ou passionnée, gémit et siffle dans les cordages.

Ceux venus de Césarée, en Palestine, et qui

voguaient vers Tarente, las des îles qui se découvrent et qu'on salue sans les connaître, demeuraient assis à la proue, se laissant bercer au roulis de la carène, au clapotement des vagues sur l'étrave : décurions et marchands, contrôleurs du fisc, athlètes, sacerdotes, rhéteurs, philosophes, et parmi eux Thamos qu'on nommait le Pilote mais qui n'était point conducteur de galères.

Ils avaient épuisé les lieux communs de la conversation : les vertus de Tibère, dont nul parmi ces hommes n'ignorait les forfaits mais dont personne n'osait critiquer la conduite; le renchérissement des vivres; la fortune du voyage qu'une belle brise favorisait; les curiosités des villes lointaines; les aventures de femmes...

Thamos ne disait rien; il regardait Paxès s'étendre à l'horizon : elle semblait se balancer, d'après les mouvements de la nef; et le soleil, en descendant vers elle, allumait les cimes de ses montagnes. Puis l'astre la toucha, et elle se confondit dans sa lumière.

Quelqu'un, cependant, au milieu du groupe des voyageurs, contait une étrange histoire. La veille de son départ, un homme de Jérusalem, venu à Césarée pour embarquer de l'huile de palme, lui avait parlé d'un certain Iéhosuah, que les quirites

nommaient Iésus, esclave artisan, natif de Galilée, et qu'un délit public avait mené sur la croix. Cet Iésus avait longtemps erré dans la province, soulevant par ses discours séditieux la racaille des campagnes, et traînant à sa suite une bande d'hallucinés. Ils adoraient le pain et le vin...

— Ces Juifs, interrompit un Cypriote, sont portés aux cultes étranges : ils idolâtrent le porc, au point de n'en vouloir manger, parce qu'il leur apprit, en fendant la terre avec son groin, le labour et les semailles...

— Blasphème à la Divine Cérès! dit un homme qui portait la tonsure; on dit qu'ils vénèrent aussi l'âne, cet animal leur ayant montré, dans une période de sécheresse, une fontaine qu'ils n'avaient point vue.

Mais un personnage que l'on appelait Boëtus le Sophiste demanda la parole :

— Les Juifs, dit-il avec un geste ennuyé, n'adorent qu'un seul dieu, et c'est Bacchus Lysius. Je te le démontrerais sans peine, ô Métrius, mais les preuves que je détiens ne se peuvent dire qu'aux initiés de la confrérie Triétérique, à laquelle, étant prêtre de Cérès, tu ne peux appartenir. Sache seulement qu'à la manière des Dionysiens, les Juifs, à la fête qu'ils nomment, du

Pavillon, usent de trompettes, de sistres et de luths. Ils appellent aussi leurs prêtres, des Lévites, ce qui vient évidemment de Lysius et d'Evius; et de même que les fidèles de Bacchus se nomment Sabbès, la principale fête des Juifs a nom Sabbat.

Tous admirèrent sa science, et Métrius fit un petit signe de tête qui ne voulait rien dire.

— Certes, reprit le conteur, c'est une race pleine de superstition. Leur Iésus le savait bien. Il se déclarait un envoyé de Jupiter. Il confirmait son prétendu message par des tours de magicien : il avait guéri des malades, affirmait l'homme de Jérusalem, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et même, ressuscité la fille d'un certain Iaïrah, Juif comme lui...

— J'ai vu à Pétra, dit un marchand, un Indien qui rappelait à la vie des grenouilles mortes depuis un mois.

— Comment peux-tu, n'étant pas philosophe, juger de la mort et de la vie? prononça le philosophe.

— Il a fait plus fort, Herculès à moi! continua l'orateur; un jour, il les nourrit tous avec un seul poisson.

— C'était un squale! ricana quelqu'un.

— Dis que c'était du monde habitué à se nour-

rir de rien! Car ce devin — c'est du moins ce que disait l'homme de Jérusalem — ne fréquentait que la plus ignoble populace. Pour arriver aux Champs Elyséens, il fallait, selon cet Iésus, être pauvre comme Hécale, puer des pieds et porter les braies des esclaves!

L'auditoire pouffa. Thamos ne riait point : il écoutait l'orateur gonflé de son succès renchérir en détails plaisants, narrer la commisération du sorcier pour les prostituées, les besogneux, les larrons, le public pouilleux des lupanars et des tavernes. Ensuite, il peignit avec des mots crus et salaces l'escorte du voyant de Galilée, son cortège de claquefaims, de lépreux, d'épileptiques et de salopes. A ce conglomérat de misérables, le susdit Iésus s'était, avec le temps, proclamé fils d'un dieu.

— Il n'y a de Dieu que César! cria un publicain.

— On a bien fait! s'exclama Métrius; cet impie méritait la mort!

Les autres riaient en secouant la tête.

— Ne riez pas, reprit le conteur; l'homme de Jérusalem me soutint en obsécrant ses mânes que le culte du Juif avait fait des disciples...

— Dans quelle classe? interrogea quelqu'un.

— Parmi les esclaves d'abord, les femmes ensuite.

— Evidemment, ricana le Sophiste.

— Il paraîtrait que la secte s'étend dans la Syrie et dans la Cilicie.

— Un dieu mis en croix! protesta le prêtre de Cérès.

— Bien digne de notre époque...

C'était Thamos qui venait de se lever. Tous se tournèrent vers lui avec déférence, car il ne parlait jamais que pour dire quelque chose, et de plus, ce surnom de Pilote, sans laisser de les surprendre, leur donnait le pressentiment d'une énergie obscure et dominatrice.

Il se tenait debout contre la balustrade, et Paxès empourprée, au roulis de la nef, passait et repassait derrière lui.

— Cet Iéhosuah, reprit-il, trouve la place libre dans nos cœurs. Nous ne croyons plus en nos Dieux, peut-être bien parce que nous ne croyons plus à nous-mêmes. Les hommes d'autrefois exaltaient leurs passions jusqu'à les diviniser : la force, la ruse, le désir et l'ivresse prenaient une figure immortelle, et leurs allégories vivaient parmi nous, armées d'un glaive, brandissant le caducée ou le thyrse, ornées à la ceinture d'une écharpe aux

couleurs maritimes. Les Dieux étaient partout, et leur multitude ennoblissait la vie : ils étaient l'herbe et l'arbre, le narcisse, le cyprès, le fleuve impétueux et cornu, le vent porteur de germes; leur présence animait la pierre, remplissait les bois, peuplait la cime des montagnes et les nuées qui s'y reposent; la terre attendait leur caresse, et leur venue éclatante délivrait la source captive.

« Ils étaient Dieux de l'athlète, du guerrier, de l'amoureux, et non celui du vil artisan qui besogne sous le fouet. Ils étaient nobles et puissants, comme les instincts qui les avaient formés, venus au monde avec de la lumière sur les tempes, évoqués non par l'humble prière mais par la dilatation héroïque des poitrines nues. »

Thamos, au milieu du cercle silencieux, les décrivait proportionnés aux âmes altières qui les conçurent, beaux et libres, cruels, paillards, voleurs et tueurs, se riant de la détresse humaine, répandant sur la terre des largesses indifférentes, peuplant le monde de bâtards orgueilleux, et semant d'astres, dans le ciel, la route des adultères.

L'île, maintenant, se déployait derrière lui, avec des cimes roses et des coteaux violacés. Nul feu ne brillait dans ses campagnes désertes. On la

disait peuplée de centaures dont le galop, parfois, retentissait dans les vallées.

Le Pilote disait l'antique foi joyeuse — et sa parole sonnait comme un rappel d'allégresse — lorsqu'une bouffée chaude, tout à coup, passa sur le navire : les voiles s'affaissèrent, les vagues, autour de la carène, s'aplanirent avec des lents remous. On entendit le navarque crier des ordres. La nef sillait au milieu d'un grand silence : puis elle s'arrêta ; et toute droite sur la mer unie, elle se reflétait dans la transparence.

— Les Dieux t'entendent! plaisanta le philosophe. Voici qu'ils nous enlèvent le vent propice.

— Les Dieux sont tristes, reprit Thamos, car ils se sentent mourir. Ils ne trouvent plus, dans les poitrines étroites des hommes d'aujourd'hui, le temple qu'il leur faut. L'orgueil est tombé des fronts comme une couronne fanée. L'impuissance a mis de la pudeur dans les étreintes. On parle de pitié, on parle même d'égalité : c'est la voix d'un esclave qui a proféré ce mensonge. La secte de Zénon le Sémite insulte à la vie, prêche le renoncement, la soumission à une destinée médiocre, blâme la rhétorique et l'élégance des nombres littéraires. L'obscure Asie nous envoie

des Barbares ignorants qui proposent leurs dieux sans grandeur à la majesté romaine.

« Le monde est las de dominer le hasard par le rire : il abdique l'ancienne noblesse, il veut subir et se résigner, il veut obéir. Aux affamés de servitude convient un dieu pauvre, morose et pitoyable, guérisseur de plaies et de bosses, incliné sur la détresse des lâches avec des larmes dans les yeux. Il faut aux âmes esclaves un dieu frappé d'un supplice d'esclave.

« A l'aurore du Juif mort sur la croix, salut! Il vient à son heure! »

Un murmure passa de bouche en bouche, et le publicain secoua la tête d'un air plein de menaces. Mais personne n'osa parler, car l'ombre et le silence pesaient d'un poids énorme sur le navire, sur la mer, et sur l'île dont les reliefs un à un s'effaçaient.

Il y eut ainsi quelques minutes immobiles. Ensuite, de l'horizon marin, à l'opposé de la terre en vue, un appel s'éleva, rebondit sur les eaux, tonna sur les collines :

— Thamos!

Le Pilote traversa le groupe terrassé par l'épouvante, et s'avança vers la poupe. Dans l'atmo-

sphère alourdie, l'écho tremblait encore. Et Thamos cria :

— Qui m'appelle?

Alors on entendit bruire des sistres, sonner des tambourins et des flûtes, comme d'une grande foule harmonieuse dont les chants et les musiques, s'éloignant peu à peu, s'éteignirent dans un sanglot. Puis ce fut, immensément, solennelle, impérieuse, comme un adieu jeté sur l'infini de la mer et du temps, la Voix :

— Le grand Pan est mort!

V

LE PAUVRE PÊCHEUR

LE PAUVRE PÊCHEUR

J'ai connu Stefano Veracini, le pêcheur, dans cette maison de Sturla, via Flavio, où j'avais une belle chambre avec un pavement de mosaïque et un plafond historié d'allégories. Mais la sienne était plus belle encore, parce qu'elle avait trois fenêtres que le soleil possédait l'une après l'autre. Celle du milieu était pleine de ciel et de flots; celle de droite montrait les roches avancées du cap de Sainte-Claire et le campanile de Bocadasso, vert, mauve et rose; de la troisième, on découvrait toute la côte génoise, ses jardins, ses villas multicolores et le dépliement des vagues sur la grève. La chambre, comme une conque, était remplie sans cesse d'une rumeur maritime.

Il y avait dans chaque coin une rame, la pale en haut, peinte d'outre-mer, le manche poli par l'usage. Des filets aux mailles d'azur étaient suspendus aux murailles et formaient avec les grelins et les lignes une ample décoration navale.

Sur une tablette accrochée à la cimaise, s'étendait le musée disparate des souvenirs de lointains voyages : des coquilles, des poignards, un hippocampe desséché, des buprestes à l'iris éclatant, une urne antique incrustée de madrépores, des écrans et des tasses, un trois-mâts dans une bouteille et une idole de Bornéo avec une perruque d'étoupe.

On voyait encore, de chaque côté de la fenêtre centrale, un chromo dans un cadre d'or, l'un montrant Christophe Colomb aux rives de Guanahani, l'autre, Isabelle de Castille recevant les prémices du nouveau monde; et dans le panneau d'en face, s'élargissaient en éventail les photographies multipliées de Stefano, de la signora Veracini et de leurs enfants.

C'étaient deux gosses braillards et toujours affamés, remplissant l'escalier d'un orage de galoches et traînant de porte en porte leur appétit lamentable. Ils saisissaient avec une égale voracité les croûtes de pain, les gâteaux, les pommes de terre et les oranges. Ils ne remerciaient personne

et s'en allaient dévorer leurs reliefs dans un coin sombre, au fond de la cour, où leurs repas continuels avaient formé un petit tas d'épluchures. Souvent la voix stridente de la mère les enveloppait de représailles. Ils abandonnaient leur butin et regagnaient le logement où leur double prière débitait sans répit une litanie de nourriture. Tout à coup, un bruit de calottes annonçait une embellie.

On entendait la mer et le vent chuchoter.

Puis les plaintes recommençaient, célébrant l'ardeur des moutards vers la soupe familiale.

En vérité, Stefano les nourrissait maigrement. Les rares poissons qu'il tirait de cette mer génoise que Dante a déclarée *senza pesce*, mer avare et stérile, allaient aux gargotes du faubourg et les enfants n'en suçaient jamais une arête. On leur servait un bouillon de citrouille et de basilic où nageaient une tranche de pain et des lasagnes incolores. Quelquefois, le père achetait de la viande : mais ni lui-même, ni son épouse, ni sa lignée ne touchaient à cette friandise : elle était réservée aux poissons. Tout le ménage famélique, autour des nasses et des filets, accrochait aux hameçons les morceaux délectables. Et, la nuit, ce festin merveilleux s'en allait avec la barque, à

l'aventure, plongeait au fond des eaux et ne revenait plus.

Cependant, le pêcheur s'embarquait au crépuscule et ne rentrait qu'à l'aube. S'il ne rapportait presque rien de ces navigations nocturnes, du moins ne s'en plaignait-il pas. Il appareillait chaque soir avec une semblable espérance; il accostait chaque matin sans plus d'amertume. Il ne maudissait pas la destinée, ni les flots infertiles; il avait, au contraire, une face joyeuse, illuminée, une allégresse de jeune amant au matin d'après l'amour.

Il y avait dans cette persévérance, dans cet enchantement quotidien, un mystère que je cherchais à rompre. Je ne l'eusse même pas soupçonné de conduire sa barque vers l'antre des sirènes, car je le connaissais parfaitement. Je vivais à ses côtés : nous n'avions rien à nous dire, mais nous étions heureux d'être ensemble. Je n'osais troubler ce beau silence fraternel par des questions sans objet. Je m'en tins à chercher dans ses rares propos des associations qui pussent m'éclairer, à épier ses regards, à surveiller ses gestes. Mais comme tous les gens de mer, il en était économe. Pendant son absence, j'interrogeai sa femme qui, semblable à toutes les épouses de ces terres bénies, ne con-

naissait de son homme que ce qu'il voulait bien lui dire.

L'après-midi, quand il avait préparé les amorces, nous fumions du « trinciato » dans la grande chambre aux trois fenêtres. Je m'installais près de celle du sud, en face de la mer. Stefano était assis au milieu de la pièce et, tirant de sa pipe d'épaisses bouffées, il regardait devant lui. C'est ainsi que je m'aperçus à la longue qu'il ne regardait ni la mer, ni le ciel, ni les voiles, ni rien de ce qu'on apercevait au delà des fenêtres, mais que ses yeux allaient de l'un à l'autre des chromos qui ornaient la muraille.

Je portai ma chaise auprès de lui et, comme s'il s'agissait d'une conversation qui vînt d'être interrompue, nous parlâmes des images.

Elles lui venaient, dit-il, des parents de sa femme qu'il avait épousée sur le tard, alors qu'il revenait des antipodes et qu'il avait déjà des cheveux gris. Pendant cinq ans, il ne les avait même pas regardées, comme toutes les choses qu'on a chez soi. Un jour qu'il n'avait rien à faire, leurs couleurs l'avaient arrêté. Ce qu'il connaissait du navigateur dont cent « osterie » génoises portent le nom comme enseigne, lui avait fait comprendre ce que représentaient les gravures.

— Celle-là, signor dottore (car tout ce qui tient la plume est docteur, en Italie), c'est Christophe Colomb qui débarque en Amérique...

Il commentait l'image où l'on voyait sur une rive plantée de palmes, le découvreur en pourpoint de velours et chausses de soie, accompagné de cavaliers bien vêtus, bien peignés et qui portent un air de cour sur le visage. L'amiral parlemente avec un chef indien appuyé sur un arc. Des valets tirent d'un coffre des grelots, des colliers, des pièces de damas qui se déroulent sur le sable. Une jeune fille sauvage, les reins voilés de plumes et les seins nus, se regarde avec un geste d'étonnement dans un miroir doré.

— Ils avaient, continuait le pêcheur, navigué pendant dix semaines. Quand on sait où l'on va, c'est long, dix semaines sans voir la terre; et ceux-là, signor, ne savaient même pas où ils allaient. Ça doit être comme quand on file dans le brouillard. Il paraît qu'ils voulaient revenir au pays, mais le Génois qui était un dur voulut continuer. Il savait ce qu'il voulait et les autres étaient des mules. Moi, je l'aurais suivi jusqu'au bout du monde. Il trouvait des îles qu'on n'avait jamais vues, où il y avait de l'or, du coton, du poivre et du tabac. Avec lui, on avait des surprises, on ne

faisait pas toujours la même petite promenade sur la mer. On s'amusait, quoi!

« Maintenant, signor, il n'y a plus rien à découvrir. J'ai vu beaucoup de pays, à droite et à gauche, et de belles cartes des agences maritimes. Tous les rochers ont des noms et appartiennent à quelqu'un. Il y a toujours un Anglais, avec un drapeau, qui attend sur le bord et qui vous dit: « C'est à moi », en vous réclamant de l'argent. Dans ces îles, tous les terrains sont à vendre ou à louer. On ne peut cueillir une banane sans voir arriver quelqu'un ou entendre un coup de feu. Les femmes qu'on trouve sur la rive sont vêtues comme les dames du Carlo Felice. Pour ramasser l'or qui est dans la terrre, il faut des papiers de concession qui coûtent gros, ce qui fait que les riches seulement peuvent en trouver. »

Il n'en avait jamais tant dit et je m'émerveillais de son bon sens et peut-être aussi de son instinct poétique. Il s'interrompit pour rallumer sa pipe, puis continua :

— Moi, signor dottore, j'aurais bien voulu découvrir des pays, comme ce Christophe Colomb, des pays où il pousse des arbres qu'on n'a jamais vus, où l'on mange des choses qu'on n'a jamais mangées. C'est pour cela que je suis devenu

marin et que j'ai couru sur la mer pendant trente ans. Je croyais voir des sauvages et des forêts vierges. Mais partout où je suis descendu, il y avait des Européens et des fabriques de conserves. Parfois, c'est vrai, je voyais passer dans le lointain une terre que je ne connaissais pas ; mais il se trouvait toujours sur le cargo quelqu'un qui la connaissait : cela s'appelait Santa-Maria, San-Paolo, San-Pietro ou un saint quelconque. Et du reste, quand bien même on ne l'aurait pas connue, le navire avait sa route, il devait aller par ici ou par là, il passait au large et laissait l'île derrière lui. Qu'est-ce que j'y aurais fait, d'ailleurs ? J'y aurais trouvé un comptoir, un juif portugais et un pasteur.

Il tira quelques bouffées en ajoutant :

— On dit qu'il y a près de Ouaïtataté, en Océanie, un archipel qui n'appartient à personne.

Il secoua sa pipe et conclut :

— Je suis bien sûr qu'il est plein de volcans !

Je ne pus m'empêcher de rire aux éclats. Stefano me laissa rire tout mon saoul, en contemplant à travers la fumée le second chromo.

Les caravelles sont à l'ancre dans un port entouré de colonnades. Il y a un trône sur des marches : la reine y est assise, en robe de satin

blanc. Christophe Colomb s'agenouille devant elle et lui baise la main. On voit des foules aux balcons, sur les terrasses, dans les mâtures; toutes les fenêtres sont pavoisées. Des Indiens couronnés de plumages, apportent des joyaux, des singes, des perroquets, des corbeilles de fruits ; d'autres se prosternent sur le tapis du trône. Les conquérants enlacent des filles brunes qui se pâment amoureusement sur leur épaule. Et du flanc des nefs triomphales, un peuple de marins tire des coffres les ballots, les végétations inconnues, les animaux étranges, que la multitude salue en agitant des mouchoirs.

A contempler l'image, la figure du pêcheur se remplissait de mélancolie.

— Je ne reviendrai jamais comme ça, murmura-t-il, je ne suis jamais revenu avec des choses étonnantes. Je n'ai rapporté que des rien du tout. Ce qu'on rapporte maintenant, signor, c'est des affaires qu'on achète dans les ports et qui viennent d'Allemagne et du Japon : ce sont les marchands de camelote du monde entier. On trouve le même couteau, le même cache-nez, à Colombo de Ceylan, à Zanzibar et à Santiago : il n'y a que le nom de la ville qui soit changé sur le manche ou sur l'étoffe. Il n'y a plus rien d'extraordinaire

dans aucun pays. Tout ce qui s'y trouvait est raflé depuis longtemps par les antiquaires. Sur la côte de Loanda, j'ai connu des nègres qui fabriquaient des fétiches et des instruments de musique pour les vendre aux marchands parisiens. Au moins, signor dottore, les objets que voilà, je sais d'où ils viennent...

Il me montrait son petit musée, les coquilles, les poignards, l'hippocampe, l'urne et l'idole de Bornéo. J'eus quelques mots d'admiration. Le pêcheur secoua la tête et continua de monologuer :

— Ah! signor, quand le grand Christophe, avec ses trois bateaux, est apparu dans le port, vous voyez ça, la surprise! les gens qui courent et puis qui voient sortir des hommes tout rouges, des animaux qu'on n'a jamais rencontrés, des femmes habillées avec des plumes, et puis Christophe et ses marins qu'on n'attendait plus, que tout le monde croyait morts, et qui sont là !

« C'était encore un peu comme ça, il y a vingt ans. Maintenant, avec la Marconi, on affiche dans le port, quand vous êtes encore en pleine mer, le jour et l'heure de votre arrivée, la cargaison et le nom du capitaine. Il n'y a que la douane pour vous recevoir et l'agent de la Lloyd avec son registre. C'est compréhensible, n'est-ce pas, signor:

on n'a rien découvert et on rapporte les marchandises que tout le monde attendait. Ça n'est pas comme ça que j'aurais voulu voyager. J'aime encore mieux ma barque et ma pêche... »

Je l'écoutais avec une émotion toujours plus grande. Je comprenais maintenant cette humble destinée. Ce qu'il voulait dire avec ses pauvres mots, c'était toute la nostalgie des grandes aventures. Sans doute, s'en allait-il ensorcelé quand il partait, le soir, dans son canot, jeter ses nasses et tendre ses filets, avec l'espoir d'une pêche miraculeuse. Lorsqu'il était seul au milieu de la nuit marine, il oubliait sa femme criarde, ses gosses faméliques. Plein de son rêve, il ne songeait plus à relever les pièges au moment nécessaire. Assis dans sa petite barque, il se voyait debout à la proue d'une caravelle, interrogeant l'horizon liquide, saluant des îles qui émergent des flots, chargées de fruits, d'oiseaux et de métaux précieux, ou revenant, conquistador, vers la rive natale palpitante de gloire.

V

LA TRAGÉDIE DES MIROIRS

LA TRAGÉDIE DES MIROIRS

Connais-toi toi-même.
(Préjugé philosophique).

— Ces hommes, disait Erasme, ces hommes dont nous vénérons les œuvres, ne sont-ils pas des microcosmes ? Ils résorbent en eux l'univers physique et mental. Ils ont connu tous les paysages, ils ont parcouru toutes les mers, ils ont composé de leur seul vouloir des sites qui n'existaient pas, et peut-être les ont-ils réalisés par leur intuition.

« C'est ainsi que s'exprime l'évangile indien : « Dans ce corps en mouvement, mince et menu, le monde entier réside, avec la genèse du

monde, l'anéantissement du monde et la route qui mène à cet anéantissement. »

« Ils ont résumé dans le livre l'univers moral; ils ont éprouvé, pour l'y mettre, toutes les passions de l'humanité. Prodigues, ils ont connu les transes de l'avare; pauvres, ils ont dissipé des richesses imaginaires. Trop puissants pour aimer, ils ont créé des phrases d'amour plus belles et plus ferventes que toutes celles balbutiées des lèvres aux lèvres. Et n'ont-ils pas vécu l'amour ? n'en ont-ils pas souffert la désespérance d'autant plus atroce qu'aucune femme n'en était l'objet ? Les sentiments humains s'éveillaient à leur évocation héroïque : ils les attiraient sur eux-mêmes, ils en subissaient le poids. Le monde, tour à tour, des détresses et des joies s'abîmait dans leur cœur.

Il ajouta :

— Je ne veux plus être un spectateur de la vie. Ce rôle me semble insuffisant. Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux pour voir ce qui m'entoure. Les pays que j'ai parcourus étaient tels que je les avais songés. Je recèle en moi-même de grands fleuves, des océans inconnus, des îles et des cimes, des soleils qui se couchent sur des plaines lunaires. Je sens le cœur de l'homme battre unanimement dans ma poitrine. J'ai pleuré mes enfants morts,

bien que jamais un être ne soit sorti de ma cuisse. J'ai goûté des ivresses sanglantes, et je n'ai tué personne. Je me sens une abstraction de tous les êtres et de toutes les choses ; en me regardant vivre, je connaîtrai le monde, la vie, Dieu peut-être... »

Ayant ainsi parlé, il abandonna ses amis et la compagne de son passé. Il ne serra point leurs mains offertes, car il les quittait sans tristesse; il ne se retourna même pas en franchissant le seuil de sa nouvelle demeure.

Elle n'avait aucune fenêtre, et la porte en était de bronze, noire, unie, sans serrure ni poignée : en se renfermant derrière lui, elle le sépara pour toujours du reste des hommes. Les dalles des vestibules sonnèrent sous ses pas. Sa voix, en interrogeant le silence souterrain, lui revint élargie.

Il parcourut successivement les chambres hautes et profondes. Une multitude de lampes les éclairaient, tombant de la voûte à des chaînes, suspendues à des girandoles, posant sur les tables des fleurs de lumière. Nulle œuvre humaine ne décorait les murs; rien de ce qui pouvait être un souvenir de ces dehors qu'Erasme avait fuis n'ornait cette maison sépulcrale. Mais dans toutes les pièces, des

miroirs vastes et limpides se renvoyaient leur vacuité.

Certains, en un chambranle, bâillaient comme une porte sur un infini de vide où les mouvements se répercutaient ; d'autres, derrière un rang de balustres et coupés de croisillons, figuraient une fenêtre close : aucun paysage ne se développait au-delà de leurs châssis. D'autres encore, au fond d'un bassin de pierre, sources muettes et immobiles, reflétaient le visage penché sur l'eau rigide. Dans toutes les voûtes enfin, des miroirs circulaires trouaient la perspective et révélaient, comme des constellations, les lampes renversées.

Erasme regardait son image se multiplier à l'infini, et chacun de ses gestes lui revenir de toutes parts, non point sous une forme unique, mais avec tous les développements de la coupe et du raccourci. D'un seul coup d'œil, il se voyait de face, de profil, de dos et en plafond. Il était le centre des milliers d'attitudes qu'il engendrait par la moindre pantomine. Le déclic d'une seule passion remplissait la salle d'une cohue tumultueuse et disparate. Elle était lui-même, Erasme, et dépendait de lui seul, un, désormais, et ubiquitaire.

Il vivrait ainsi, au milieu d'un monde peuplé de simulacres. Synthèse, à lui seul, de l'existence

oubliée, il verrait autour de lui la figure exacte, sous toutes leurs faces, des ivresses, des douleurs et des peines qu'il éveillerait par sa pensée. Les sentiments qu'il évoquerait, les passions qu'il vivrait plus absolument que les autres hommes, s'offriraient à lui marqués de leur expression définitive, de leur variété symbolique. Ils découvrirait, dans ses regards réfléchis par le verre, l'aspect des contrées que visiterait son rêve, le caractère riant ou désolé des régions qu'il imaginerait. Sa vie immobile et solitaire serait comme un éternel voyage et comme une foule dans une ville.

Il voulut consacrer par une pause solennelle son entrée dans l'existence qu'il s'était choisie. Il se coucha, et sous l'empire d'un breuvage s'endormit d'un lourd sommeil.

Nulle horloge ne marquait la fuite du temps.

Quand il ouvrit les yeux, un miroir, à la voûte, lui montra son corps déjeté, sa figure abrutie. Il ferma les paupières et se suggéra le réveil d'un amant dans une chevelure blonde et chaude. Puis il regarda, sans cesser de sourire et de balbutier des paroles amoureuses, caressant de ses mains le fantôme qu'il évoquait, le berçant dans ses bras, le respirant de ses lèvres nonchalantes.

Mais un corps, au-dessus de lui, imitait les extases de la volupté, serrait le vide dans son étreinte, balançait la tête avec une jouissance factice...

Il sauta de sa couche, et se tint debout, en titubant comme un homme ivre. Autour de lui, une foule se dressa, d'êtres livides dont il ne connaissait pas le visage épouvanté. Il en eut pitié; un flot de tendresse souleva sa poitrine; il rêva d'exalter ces hommes selon sa foi nouvelle, et s'avança au-devant d'eux, la main tendue, les yeux pleins d'animation. Tous reculèrent, sauf le plus proche, qui venait à lui avec le sourire et l'accueil d'un intime. En touchant le miroir, Erasme comprit son illusion. Il se souvint, malgré lui, de ses amis de naguère; une grande tristesse l'envahit : et il vit l'autre qui pleurait.

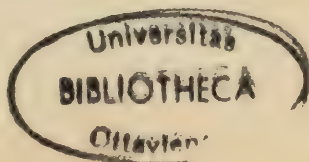
Il s'en éloigna lentement, exténué sous le poids de réminiscences trop lourdes. Partout, l'image de son ennui l'accompagnait, apparaissant au fond des vestibules, s'arrêtant derrière le châssis des fenêtres, comme un passant curieux et affligé. Elle s'élevait, avec une mine soucieuse, du profond des vasques; elle occupait toutes les chambres, d'une multitude écrasée, morne et symétrique.

Pour ne plus la voir, Erasme s'assit devant une

table et se mit à écrire. Il raconta ce voyage qu'il voulait avoir fait avec Vasco de Gama et ses quinze frégates, de Lisbonne aux Indes lointaines, le long des rives d'Afrique, pleines de palmiers, d'ivoire et d'oiseaux parleurs. Car de tous les pays qu'il avait traversés, aucun ne l'enchantait comme ces contrées qu'il n'avait jamais vues. Et il les décrivait imprégnées de mélancolie, avec des lueurs de fruits, de femmes, de ciels...

Brusquement, une assonance l'arrêta. En modifiant l'épithète qui la provoquait, il brisa le rythme. Il renversa, pour en harmoniser les chutes, les membres de la période : elle s'affaisa comme une étoffe mouillée. Il imagina des cadences nouvelles: nulle ne répondait au mouvement de sa pensée. En mordillant sa plume, il leva la tête.

Un homme, en face de lui, cherchait, d'un regard fixe, la solution d'un problème. Sur une table, des feuillets crevassés de ratures, maculés de signes et de surcharges, dénonçaient un labeur pénible et obstiné. L'homme semblait voué à quelque fastidieuse besogne de maniaque. Il y avait dans son travail la minutie de l'algébriste, la lésine du boutiquier, la froideur du comptable,



et sur son visage, cet air complexe et lâche de l'acteur habitué à reproduire les grimaces de la vie.

Erasme jeta un cri. Lui seul écrivait dans cette chambre : un miroir lui renvoyait son double, fidèlement, son spectre d'histrion littéraire, d'analyste insensible et monstrueux. Il éprouvait, pour la première fois, l'horreur de se connaître.

Il se dressa, brandissant sa chaise, et d'un coup violent creva le miroir. D'autres, de tous côtés, contrefirent son geste de rage : il les émietta furieusement. Puis il se rua dans les chambres, abattant les portes, défonçant les fenêtres, trouant l'eau roide des sources truquées. Autour de lui, sa colère hideuse et ridicule se multipliait, agitant au milieu de ahans frénétiques, la chaise comme un pilon.

Quand il eut abattu tous les miroirs qui l'entouraient, il se découvrit, en levant les yeux, halluciné, délirant, la tête en bas, dans une glace des hautes voussures. Le raccourci lui ramassait les membres en un petit tas de lignes circulaires et faisait de sa personne un nain tordu et grimaçant. Il lança vers son double cagneux tous les débris à sa portée: mais ses forces le trahis-

saient, aucun n'atteignait la voûte. Le nabot ricanant lui renvoyait ses projectiles.

Alors, d'une mince lame de verre où son agonie se réfléchissait, Erasme coupa la gorge à son image et tomba sur la jonchée des miroirs où par milliers s'éclaboussaient les rayons des lampes.

VI

L'ÉVANGILE SELON SAINT BARNABÉ

L'ÉVANGILE SELON SAINT BARNABÉ

Je n'ai jamais connu dans les pays méditerranéens que des heures opulentes et colorées, des paresses animées de visions chaudes, des jeux d'adolescence, un bonheur profond d'après-midi. Il semble que l'esprit s'ennoblisse au milieu des fastes béatifiés de la Mer Intérieure, et qu'une joie subtile allège les organes : la danse, non point celle qui mesure les pas mais celle qui délie les membres, serait l'expression de cette félicité surabondante. Un peu de la jeunesse antique règne encore dans ces contrées: l'âme en respire les suaves émanations. Et chaque geste s'embellit de lumière.

Némi!... Peut-être ce beau lac est-il peuplé

de vivantes mythologies. Il y a sur ses bords un jardin fleuri de quarantaines et de narcisses, des oliviers soyeux et un ormeau qui se penche au-dessus de l'onde : la belle Sidonie, aux joues couleur de mangue, s'accrochait aux branches et laissait flotter son corps frissonnant. L'air était plein d'effluves printaniers; une mélodie naïve s'accordait parmi les feuilles; un blanc nuage reposait au fond de l'eau, comme la barque de fête coulée par Caracalla. Sidonie abandonnait l'extrême rameau. Je suivais les molles déformations de ses membres entre les nappes transparentes. Sa chevelure traînait au ras de l'eau comme une guirlande de fleurs rousses. Il y avait dans sa nage quelque chose d'aérien ; et ses repos étaient semblables à des pamoisons voluptueuses.

Ce soir encore, où nous marchions, au crépuscule d'une vigile de Noël, avec celui de mes amis qui n'est plus, entre la citadelle tusculane et le bourg montagneux de Rocca-di-Papa. Le paysage, avec ses grandes ombres tombant du haut des collines, avait une douceur si géorgique que des vers de Virgile montaient spontanément à nos lèvres : nous les scandions à voix haute, et

nous nous renvoyions les somptueux hexamètres qu'avait créés, sur les mêmes sentiers, le poète divin. Et tout à coup, le village nous apparut au tournant de la route. Toutes les fenêtres étaient illuminées : elles s'étageaient sur les pentes abruptes, jusqu'à la pointe de la colline. Le bourg, ainsi dressé dans la nuit, avec ses lampes graduées, était pareil à un immense arbre de Noël. Une épiphanie populeuse encombrait ses raidillons: des muletiers sur leurs montures, assis entre deux paniers circulaires, comme des joueurs de tymbales, menaient, jurant et chantant, leurs mules pavoisées de laines multicolores. La cavalcade semblait suivre les Rois légendaires, et s'acheminer par les rampes obliques, avec les présents de l'Asie, comme on voit sur les vieilles gravures. Et des jeunes filles, portant sur la tête des vases de cuivre, revenaient du puits de Bethléem...

Te souvient-il du jardin des palmes, à Ramleh, et du bassin octogonal où poussaient des lotus ? La fantaisie du maître avait posé dans les acanthes des urnes funéraires, d'argile, sans ornements, et des sarcophages de marbre blond où s'enlaçaient des figures amoureuses. Tu posais tes pieds bruns, Mirra, l'un devant l'autre, avec une

lenteur comme attentive. Ainsi tu t'avançais, lisse entre les troncs lisses des palmes : et mon bonheur était d'attendre ton passage de l'ombre à la lumière et de la lumière à l'ombre. Quand tu entrais dans le soleil, il s'emparait de ta personne et te ployait sous ses caresses; puis il t'abandonnait, avec des restes de langueur chatoyante sur tes pieds nus et sur tes seins d'enfant.

Ainsi, dans ces régions, la vie splendide se développe avec harmonie et se résout pour moi sans aventures. Chaque minute est comme un fruit dans sa maturité, qui s'offre à la main nonchalante.

Mais pour les villes du Nord, je ne communie avec elles qu'à travers la solitude et la tristesse : un voyage en ces lieux brumeux n'a pour moi son véritable sens que lorsqu'il s'accomplit dans l'abandon, le regret et les larmes. J'y ai toujours conduit une âme désemparée. J'y cherche l'imprévu comme un sursaut dans la désolation. Tous les souvenirs que j'y ai ramassés ont une saveur étrange et amère.

Je fus jeté par la cohue sur des parvis de gares, dans la nuit et la pluie, le cœur usé comme mon vieux manteau. J'ai erré par des villes charbon-

neuses, par des ghettos et des quartiers infâmes. J'ai pleuré d'être seul en sortant, avant la foule, d'un cinéma banal où je m'étais enfoncé pour ne plus être seul. Je suis resté, des heures, sur le trottoir,devant la porte de mon hôtel, parce que je n'osais pas retrouver ma chambre creuse et mon lit désert. Je me suis accroché à des passants de minuit, je les ai suivis dans des salles de bal et des tripots, pour ne pas entendre ma plainte intérieure et l'appel d'une tendresse dont je ne voulais plus souffrir.

C'est ainsi que j'ai connu, dans leurs soucis ou leur mélancolie, les villes noires du Nord, les cités mortes des Flandres, les bourgs luthériens de Hollande et les quartiers juifs d'Allemagne et de Pologne : l'activité y est mordante et entêtée, la misère frappée de résignation, la joie convulsive.

Manchester est la ville la plus triste du monde, toujours noyée dans la suie et les averses. J'y vivais seul, quand j'appris que ma fillette avait la scarlatine, là-bas, très loin de moi, et que peut-être elle s'en allait mourir. Je me suis traîné huit jours avec un mendiant qui avait un chapeau haut-de-forme et une redingote ; nous nous sommes saoulés toutes les nuits, lui par plaisir, moi par

désespoir. Le jour où ma fillette fut sauvée, j'attendais le télégramme devant le bureau des postes, à 4 heures du matin. Les silhouettes arides de ceux qui vont à la peine quotidienne défilaient dans le brouillard : il était sur mes yeux, sur mon âme et sur la rue. Et ma joie fut trempée de pleurs, parce que cette ville ne connaît pas d'ivresse sans amertume.

J'ai vu Dordrecht quand mon premier livre a paru. Les tours sont au bord du fleuve comme des veuves de noyés. La poésie, jusqu'à cette heure-là, n'avait été pour moi qu'un jeu dionysien, une dilatation plénière de ma force, un ébat d'enfant libre par le jardin merveilleux du verbe... On me lançait dans la populace, avec mes pudeurs et mes terreurs; je respirais tout à coup cette abominable odeur humaine qui s'alourdit dans les salles de spectacle; j'étais un voyageur ballotté dans un wagon de troisième classe, au retour d'une fête publique. J'ai fui jusqu'à Dordrecht, avec mes chimères galvaudées!... Ce n'était même pas cela, ce n'était rien!... Cette ville a la nostalgie des grandes expéditions qui appareillent et ne lèvent jamais l'ancre. Les tours sont comme des vigies sur un marais : et rien ne se dresse à l'horizon.

Je me faisais pousser sur les canaux par un batelier sourd qui ne connaissait pas un mot de français. Il n'avait pas d'imagination, il me ramenait toujours au Grœnengracht. Il y avait un hospice au long du Grœnengracht, et des malades en camisole crachaient leurs poumons dans le canal. Jamais un navire ne prend le large: ils sont engravés dans la boue. Je me sentais courbé sous l'affliction : j'étais comme un adolescent qui, pour la première fois, sort des bras d'une fille. J'ai dansé toute la nuit avec des matelots norvégiens qui ne riaient jamais. Et ma rancœur augmentant toujours, je me suis mis à casser les verres à coups de canne. Je ne sais pas ce qui est arrivé : je me suis réveillé dans le dépôt d'un commissariat de police; puis, au petit jour, on m'a fait payer 17 florins 35, et on m'a jeté sur la voie publique. C'était devant le port : aucun navire ne démarrait; jamais un navire ne cingle vers la mer. Tous mes espoirs étaient engravés dans la boue, avec leurs voiles affalées.

Quand l'inquiétude me tenaille, quand une douleur m'oppresse, je vais, d'instinct, vers les cités inquiètes et douloureuses où le soleil n'épanche point sa force tranquille. Errant par des rues mornes, parlant à ceux qui passent, à

ceux-là surtout dont la physionomie porte une terrible empreinte, cherchant à mes peines une vague fraternité — comme si ma souffrance pouvait intéresser les hommes qui souffrent! — j'ai fait parfois d'étranges rencontres : tel cet opticien de Francfort qui recopiait en figures géométriques les maximes de Nietzsche; et cet autre qui dans Londres nocturne cherchait à convertir par son exemple d'abstinence les filles de l'Embankment; et le dresseur de rats, dans les docks du Hâvre, qui prétendait comprendre leur langage et se confinait dans leur société. Mais nul n'a jeté le trouble et l'anxiété dans mon esprit comme cet individu que je n'ai plus voulu revoir, hérésiarque ? traditeur ? ou peut-être simple bibliomane hanté par ses lectures ? que j'ai rencontré à Akendoven.

C'est un lieu de piété, dans d'immenses plaines tristes, près de Tirlemont, dans le pays flamand. Le lundi de Pâques, des milliers de pèlerins s'y réunissent, qui viennent baiser les blessures de Jésus : ce sont des paysans du Limbourg, du Brabant et des deux Flandres, des polders et de la Campine anversoise. Tous ceux de la famille qui peuvent marcher les accompagnent. Les trains

noirs en déposent des grappes qui s'en vont tout droit de la gare à l'église. D'autres arrivent dans des guimbardes, des chars à bancs, dans des voiturettes traînées par des chiens. Les plus nombreux sont venus à pied, par les routes kilométriques, battant de leurs semelles les pavés bleus, et récitant des chapelets interminables.

Ils tournent autour du sanctuaire, par les sentiers boueux et les labours; ils se bousculent au milieu des oraisons, parmi les marchands de comestibles, d'ex-votos et de cierges, dans l'énorme confusion du charroi et des bêtes. Ils sont taciturnes et transis; ils n'échangent aucune parole, et les bagarres même sont muettes ; ils récitent leurs prières obstinées, d'une voix bourdonnante qui s'écoule comme de vieux pleurs. Ils vont, portant des peines tant immémoriales qu'ils ne les connaissent plus, mais s'en plaignent toujours. Ainsi, traînant leurs litanies sous le ciel nueux d'où pendent des crêpes d'averses, ils attendent leur tour de pénétrer dans l'église.

Je suis venu par une chaussée jalonnée de mendiants qui portaient des médailles sur leurs scrofules et leurs ulcères. J'ai pris un gros cierge, avec des « Cœurs de Jésus » piqués dans la stéarine. J'ai suivi le tourbillon monotone des dévots,

en attendant mon tour aussi d'aller baiser les pieds du Christ. A cette époque, je croyais à la rédemption par la souffrance ; je sentais une force m'humilier devant la Croix : crise mystique où il y avait bien un peu de littérature et l'influence des néo-catholiques qui mêlent la vanité d'auteur à l'humilité chrétienne. Sans doute; mais à ce moment j'étais sincère, et nos erreurs sont peut-être des vérités inconscientes que nous ne gardons pas. Et puis j'étais si riche de détresse et j'éprouvais une amère jouissance à mêler le mien à tous ces désespoirs inconnus. Cette campagne mélancolique, piétinée par des milliers de gens inconsolés, absorbait mon tourment solitaire.

Quand je pénétrai dans la nef, elle était chargée d'un effroyable relent corporel; la flamme des cierges semblait écrasée dans cet atmosphère pâteuse et ne rendait qu'un jour de cave où tous les fronts étaient blêmes.

Les pèlerins se poussent, dans un gros bruit de semelles et de sabots, vers le Christ de bois peint, couché sur un tapis de velours, avec ses plaies de vermillon et un linge naturel lui ceignant les reins. De chaque côté, une vasque de métal sonore comme une cloche recueille les pièces

d'argent et les gros sous. Deux prêtres en surplis, les mains croisées sur la ceinture, observent d'un œil placide la chute des offrandes. Chaque dévot, l'ayant versée, s'agenouille sur les dalles et touche de ses lèvres les pieds et les mains du Crucifié; quelques-uns les étreignent ou les caressent.

En m'approchant de la statue, derrière les fidèles inclinés dans l'adoration, je pus la contempler à loisir, car ceux qui la couvraient de leurs baisers s'attardaient avec des gestes câlins, l'enveloppaient de longs regards humbles et trempés, jusqu'à ce que l'un des prêtres, du bout de son soulier, les repoussât doucement.

Le corps est figuré dans le roidissement funèbre, après la Déposition, quand on a forcé les épaules pour ramener les bras au long des hanches. Il est peint, du haut en bas, d'une couche de blanc plâtreux qui s'écaille comme une lèpre, et semé des écorchures et des balafres qu'y traça la flagellation. La poitrine saillit comme un coffre, au-dessus du ventre creusé où se noue un énorme nombril; sous le tétin gauche, s'ouvre le coup de lance enduit d'un rouge barbare qui découle sur les côtes. Les membres sont desséchés, les coudes sont pointus, les genoux ont les rotules cagneuses; un muscle tors, irrité par le clou qui

le transperça, gonfle le cou-de-pied et crispe les orteils. Autour des paumes trouées de vermillon, cernées d'un large abcès bleuâtre, les doigts s'écartent, déformés par un spasme; et des filets de sang, figés comme des ronces, descendent jusqu'aux aisselles basanées.

La tête, lourde et trop grosse, repose du menton sur la poitrine. La barbe est de bois peint en noir et verni, mais la perruque naturelle pend en mèches décolorées sur le front terreux et les joues caves. Un rictus s'étend sur toute la face: il agrandit les yeux béants et vitreux, ride les pommettes, tire la lèvre supérieure en découvrant une denture jaunâtre et inégale. Et la couronne est faite d'épines enchevêtrées, plus longues qu'un index, qui se hérissent autour du chef sacré, et semblent, de leur seul poids monstrueux, pénétrer dans la chair : toutes les pointes, même celles qui ne touchent point le crâne, sont barbouillées d'écarlate, comme si la canaille du corps-de-garde avait tourné et retourné sur la tête divine l'auréole de torture.

Telle je l'apercevais, la dépouille vénérée, par-dessus les dos ronds de ceux qui me précédaient. A mesure que j'approchais, j'en reconnaissais la hideur surnaturelle. Chaque détail

devait éveiller dans l'âme du pèlerin la pitié, la douleur, le remords et la pénitence; mais chacune de ces difformités agissait à rebours sur mon esprit — qui ne connaît plus, hélas! la naïveté des primitifs — et j'éprouvais, à les considérer, une insurmontable répugnance.

En prononçant des prières machinales, j'essayai de m'opposer à ce courant qui m'entraînait; mais chaque fois que mon regard s'attachait à cette idole macabre et violente, je me sentais frémir tout au long de mes nerfs; et lorsque vint mon tour de me prosterner devant elle, je lançai mon offrande dans le plateau, je déposai mon cierge, avec une génuflexion impatiente, et je me retirai hâtivement vers l'un des bas-côtés.

L'odeur de la foule y était moins suffocante; il y flottait une lumière très douce : l'apaisement qu'elle versait en moi me rendit un peu de ma piété. Je me retournai vers la statue avec un geste d'imploration.

Sa lividité s'accusait dans le plein jour qui la heurtait de ce côté; les chairs semblaient décomposées, les orbites plus creuses; et la grimace qui lui tordait la bouche découvrait toute la mâchoire édentée.

La répulsion qui me saisit à nouveau dut se

marquer sur ma face, car un homme s'approcha vivement.

— Vous souffrez, Monsieur? me dit-il.

Et il m'entraînait vers la sortie dont les battants retombèrent derrière nous avec un bruit lugubre.

— Ce n'est rien, lui répondis-je; j'avais besoin d'un peu d'air : l'atmosphère de l'église est étouffante.

L'homme sembla continuer ma pensée :

— Cette statue est horrible! murmura-t-il.

Je levai la tête et je le considérai longuement, sans répondre. Il avait un visage quelconque, que n'animait aucune passion. C'était un bourgeois de province marqué par une vie sédentaire. Je ne crus pas devoir lui expliquer mes émotions, persuadé qu'il n'en comprendrait point l'origine. Mais il reprit :

— Il n'est pas possible qu'une âme chrétienne s'adresse à une pareille image.

Cependant, Monsieur — lui repartis-je, un peu surpris d'une telle lucidité — la religion chrétienne est une religion de souffrance et d'expiation. Ce Christ...

— Ce n'est pas le Christ, Monsieur, c'est Judas!

J'examinai celui qui proférait ces paroles, cher-

chant dans ses traits ou ses gestes quelque signe de folie. Son visage demeurait tranquille et reflétait une certitude bien pensée. Je me sentis remué au delà de moi-même, jusqu'aux tréfonds d'un lointain atavisme.

— Que voulez-vous dire? repris-je après un long silence.

— Je veux dire, répondit-il avec fermeté, que cette image n'est pas celle de Jésus, parce que Jésus, comme j'ai des raisons de le croire, n'est pas mort sur la croix; c'est le corps décloué de Judas Iscariote qui périt misérablement sur le Golgotha.

J'eus envie de rire, puis je regardai l'inconnu bien en face.

— Ce n'est pas, je pense, une idée personnelle qui vous fait proférer un pareil blasphème. Vous devez connaître nos Evangiles et ce qu'ils disent de la Passion...

— Les synoptiques et Jean, c'est vrai; mais Barnabé n'est pas d'accord avec les autres, et son récit me semble plus conforme à la réalité.

Je ne connaissais pas d'Evangile selon Barnabé : j'en fis part, avec un peu d'ironie, à mon interlocuteur.

— Ne riez pas, me dit-il, car j'aurai peut-être

l'occasion de vous confondre. Me ferez-vous l'honneur de m'accompagner chez moi? J'habite non loin d'ici, aux confins de Tirlemont.

J'étais stupéfait d'une telle assurance. En vérité, j'avais affaire à un monomane ou je touchais à la plus étrange découverte. L'aventure et son péril même me tentaient. J'accompagnai cet homme qui s'en allait d'une marche posée, au milieu de la cohue délirante des pèlerins. Nous avons suivi la route semée d'infirmes et d'estropiés qui nous tendaient leurs moignons ou leurs sébiles. Il ne semblait les voir ni les entendre : il me contait une histoire amusante et commune, telle qu'en ont tous les amateurs de livres, telle que j'en pourrais dire moi-même, non sans fierté, au moins puérile.

A Malines, dans une vente après décès, il avait acheté un lot de livres anciens — pour un prix dérisoire, cela va sans dire. — En le triant, il avait trouvé un in-folio qui portait au dos de la reliure :

EVANG
DE
BARNA

mais qui renfermait un coutumier d'Audenarde,

sans intérêt, imprimé dans l'officine plantinienne, au plus fort de l'Inquisition. Un ex-libris représentait une croix faite de deux troncs de sapins liés par le milieu, et qui portait à son faîte une banderole à moitié déroulée où se lisaient quatre lettres, non pas I. N. R. I., mais I. V. D. A. On y devinait encore un nom illisible, évidemment dissimulé dans les jambages d'une écriture frénétique. Toutes ces singularités, l'opposition du titre et du contenu, ainsi que la date d'impression, l'avaient induit à des recherches patientes ; il avait lu tout l'ouvrage pour en découvrir la clé, vérifié la pagination, soumis quelques feuillets à des réactions chimiques. A force de manier le volume, il finit par constater une différence légère d'épaisseur entre le plat de face et le plat de revers. En découpant la garde collée, sous l'ex-libris de fort hollande...

— Du reste, vous allez voir, dit-il en poussant la porte de sa maison.

Le vestibule était rempli de cette odeur exquise et surannée qui émane des vieux livres ; des tapisseries le décoraient, personnages de haute lice tenant des phylactères. Il y avait encore deux *Tentations* d'Hiéronymus Bosch, émeraude et feu : une ville brûlant au bord d'un lac ; une

caverne d'un vert limpide, sur un couchant fantasque. A droite, s'ouvrait la bibliothèque, parfaitement rangée, de la gamme chaude, exclusivement, des anciennes reliures, avec des estampes de Marc-Antoine suspendues aux rayons.

— Voici le bouquin, me dit mon hôte en m'apportant avec des précautions caressantes un vaste in-folio.

Il était conforme à la description qui m'en avait été faite, éreinté par un minutieux examen, maculé dans les marges de notes et de signes qui révélaient un labeur tenace. Le plat de tête était creusé à l'intérieur et formait une cachette de trois ou quatre millimètres de profondeur, sur presque toute l'étendue.

— Voici maintenant ce que j'y ai trouvé.

Il me présentait une dizaine de feuillets à la cuve, ornés, du haut en bas, d'une belle et noble écriture italienne de la fin du XVe siècle. Je traduisis à voix haute le titre qui se présentait géométriquement :

EVANGILE SELON SAINT BARNABÉ, *d'après le manuscrit du Saint Apôtre, découvert à Chypre par le très-haut Seigneur Valentiniano da Fossombrone et rapporté par ses mains très-pieuses dans*

sa maison familiale de Sienne; translaté du syrien en langue toscane par G. L. B.

— Vous lisez parfaitement le vieil italien, interrompit mon hôte. Je n'ai donc pas besoin de vous donner ma traduction. Installez-vous dans ce fauteuil, et parcourez, je vous prie, ces quelques feuillets. — Je vous laisse à votre surprise, ajouta-t-il en prenant un livre dans un rayon.

Il s'assit près de la fenêtre et se mit à lire. Une quiétude embaumée régnait dans cette librairie : elle venait d'un ordre amoureux et parfait, de la stabilité des meubles séculaires, d'un grand bouquet de tulipes symétriquement rangées dans un vase de Delft, et surtout du battement solennel dont une horloge, dans sa caisse de chêne, mesurait le silence.

En tournant les feuillets dans mes mains, avec une hésitation dont je ne me rendais peut-être pas compte à cet instant, j'évoquais au fond de ma pauvre ignorance cette figure de « Joseph, surnommé Barnabé, ce qui veut dire *fils de consolation*, lévite et Cypriote d'origine, qui vendit un champ qu'il avait, en retira le prix et le mit aux pieds des Apôtres ». C'est ainsi que s'expriment, à peu près, les *Actes*, au sujet de ce maître et

compagnon de Paul, nature altière et indépendante; et certes, ce n'était pas le hasard qui lui avait attribué cet apocryphe.

Il ne comprenait pas de divisions en chapitres ni en versets. La ponctuation en était obscure, le texte sans majuscules, même aux noms de Jésus et des personnages sacrés. Le mot *Dio* était toujours inscrit en rouge, sauf une ou deux fois, par oubli du copiste.

Je n'ai rien oublié de ce livre étrange. Je garde au bout des doigts la résistance de son papier, de coton lissé, plein de corps; j'en sais par cœur les fragments les plus détestables, parce qu'ils ont empoisonné longtemps ma conscience. Et ce que j'en écris doit être aussi formel qu'une transcription.

Il s'ouvrait, comme celui de Luc, par l'histoire de Zacharie et de Baptiste; il côtoyait ensuite la version de Marc, dont il avait le caractère anecdotique, mais si accentué que la plupart des paraboles manquaient au récit. Celui-ci, brusquement, au milieu du repas de Béthanie, quand la pécheresse, ayant rompu le vase, répand les baumes sur la tête de Jésus, prenait un cours nouveau. Judas sortait de table en blasphémant; et Jésus murmurait : « Voici que les choses vont s'accomplir. » La Cène ressemblait à celle de Jean : c'était un

long testament doctrinal, comme d'un maître qui établit sa volonté dans l'âme de ses disciples, avant de les quitter. Puis Jésus se retirait dans l'olivette, au delà du Cédron. Et le livre disait :

« Ils arrivèrent dans le jardin de Gethsémani, et il dit à ses disciples : — Asseyez-vous ici pendant que je prierai —. Il prit avec lui Pierre et Jean, puis s'étant avancé un peu, il se jeta contre terre, et il priait. Il vint vers ses disciples, les trouva endormis et dit à Pierre : — Simon, tu dors, tu n'as pu veiller une heure —. Il s'éloigna de nouveau et pria encore. Et Pierre et Jean s'étant endormis de nouveau, il descendit du Ciel deux anges qui se tinrent aux côtés de Jésus. Et les anges lui dirent : — Maître, c'est assez, l'heure est venue —. Et le soutenant de leurs bras, ils l'emportèrent. Et aussitôt arriva Jules Iscariote qui précédait une troupe armée de glaives et de bâtons. Et le traître leur avait dit : — Je lui parlerai quelques instants, ensuite vous vous jetterez sur lui —. Dès qu'il fut arrivé, il chercha Jésus et ne le trouva point. Puis il entendit une voix qui disait : — Les traîtres auront leur récompense —. Et aussitôt, il prit la ressemblance et les traits de Jésus. Or les soldats entrant dans le jardin, éveillèrent Pierre et Jean, et ils leur dirent :

— Où est Judas Iscariote? — Ils leur répondirent qu'ils ne le savaient point. Alors les soldats : — Est-ce là Jésus de Nazareth? — Pierre et Jean répondirent : — Que lui voulez-vous? — Alors les soldats se jetèrent sur Judas. Et Pierre, tirant l'épée, frappa l'un d'eux et lui enleva l'oreille... »

Je relevai la tête. Mon hôte, par-dessus son livre qu'il ne lisait point, étudiait mon visage. Mais je me plais à contenir mes émotions; je n'en laissai rien paraître. Je dis :

— C'est vraiment curieux.

— C'est plus que cela, prononça-t-il; vous le comprendrez quand vous pourrez saisir toutes les conséquences morales de la doctrine.

Sans répondre, peut-être fasciné, peut-être anxieux, je repris ma lecture.

Judas, frappé de mutisme, subissait les tortures de la Passion. Devant le Sanhédrin, au tribunal de Pilate, il demeurait silencieux, et une épouvante, peu à peu, se répandait sur son être. Gardant son âme de lâche sous l'apparence de Jésus, il ne souffrait pas avec résignation, mais gémissait et blêmissait sous les coups. C'est lui qui était bafoué, flagellé, couronné d'épines, couvert de crachats, traîné sur la voie douloureuse et crucifié au Golgotha. Et tandis que Marie, mère de Jésus, pleu-

rait au pied de la croix, un ange descendait vers elle, invisible à toute autre personne, et lui disait la vérité. Judas expirait avec des hurlements de détresse. Les disciples, ignorant tout, déliaient son cadavre : et ils étaient frappés de l'indicible horreur qui déformait ses traits. Contrits, en larmes, ils ensevelissaient dans le sépulcre de Joseph d'Arimathie le corps du supplicié.

« Or, le troisième jour, continuait cet Evangile, la terre trembla, le sépulcre s'ouvrit, et le corps de Judas fut précipité en enfer. Le même jour, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums et s'en vinrent au sépulcre pour embaumer Jésus. Elles se disaient entre elles : — Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau? — En regardant, elles virent que la pierre avait été roulée. Et en entrant dans le tombeau, elles virent, assis du côté droit, un ange qui leur dit : — Vous cherchez Jésus de Nazareth? il n'est pas ici, car le fils de Dieu est vivant. Dites à ses disciples et à Pierre qu'il les attend en Galilée où son Père l'a conduit. »

Cependant, comme dans Marc, Jésus apparaissait à Marie-Madeleine, au milieu du jardin trempé de rosée pascale,... Marc, le cousin de Barnabé, son émule et son ami, plus proche

qu'aucun autre de cet évangile étrange dont le dernier feuillet, maintenant, tremblait entre mes doigts.

Mon hôte s'en aperçut; il se leva et vint s'asseoir à mes côtés.

— Que pensez-vous? interrogea-t-il d'une voix contenue.

Je crus devoir lui cacher mon inquiétude; je répondis d'un air détaché :

— C'est une agréable fantaisie orientale.

Un feu bref anima ce regard monotone.

— Je le penserais comme vous, et je ne tiendrais même pas compte des caractères d'authenticité que présentent l'attribution, la langue originale, le style, le lieu de la découverte, si cette version ne me semblait plus conforme que les autres à l'essence divine de Notre-Seigneur.

— Mais elle contredit...

— Que ce récit contredise les saints Evangiles, cela ne constitue pas en soi-même une imposture, les quatre évangélistes se démentant eux-mêmes en beaucoup d'endroits. Songez que Marie seule aurait connu la vérité : c'est par la Mère, peut-être, que Barnabé en fut instruit. Barnabé, vous le savez, représenta toujours l'esprit libéral dans l'église chrétienne primitive. Lorsqu'il se sépara de

Paul, après la dispute d'Antioche, il aurait consigné dans un écrit la véritable histoire de la Passion. Mais le christianisme s'était déjà développé; Barnabé lui-même avait confirmé le témoignage de Saint Paul, lorsqu'ils prêchaient ensemble les Juifs et les Gentils; il comprit enfin que la vérité n'est pas bonne pour tout le monde. Son œuvre demeura secrète. Rappelez-vous cependant que les premiers chrétiens (ce n'est peut-être qu'un hasard) n'adoraient pas spécialement le Crucifix mais plutôt le symbole galiléen du Bon Pasteur et l'allégorie de l'Ichthus.

— C'est, interrompis-je, recommencer les débats trop spécieux qu'affectionnait M. Renan.

— Ne vous méprenez pas sur mes paroles. Je crois en Jésus-Christ, fils unique de Dieu, comme nous l'enseigne le Credo des Apôtres. Cependant, je ne me sens pas la force, ou la simplesse, de vénérer la dépouille sanglante pendue sur un gibet, qu'on offre à l'adoration des chrétiens, ni ce pauvre cadavre décharné, couvert de plaies et de balafres, et qui dans la mort même grimace un affreux désespoir. Tout à l'heure, à l'église, devant l'image de ce trépassé, j'ai cru saisir sur votre face une involontaire répulsion...

— Vous n'aviez peut-être pas tort, avouai-je enfin.

— Ce n'est pas la première fois, reprit-il, que j'assiste à ce conflit de sentiments, car à vrai dire, le Christ d'Akendoven est particulièrement hideux. Tel, cependant, il me semble conforme au récit des quatre Evangélistes qui décrivent des souffrances terribles tombant sur une chair épuisée ; et je n'ai jamais compris le supplicié paisible et blanc qu'on nous montre d'habitude. Mais ce n'est pas chargé d'une laideur surnaturelle que m'apparaît Jésus lorsque je prie. L'Evangile de Barnabé laisse intacte l'image suave que je m'en fais : il nous épargne toutes les horreurs de la Passion ; le corps sacré de Jésus ne descend pas aux maux et aux besoins de la plus triste humanité : il ne saigne, ni ne transpire, ni ne souffre de la soif et de la fièvre ; il reste pur et immaculé, vraiment eucharistique, d'une blancheur et d'une douceur de pain azyme. C'est ainsi, pour toujours, dans nos mémoires éblouies, le bel homme jeune, drapé dans sa tunique de lin, qui prêche sur la montagne les béatitudes et développe ses bienheureuses paraboles. Entre la Cène et la Résurrection, il plane dans un séjour mystérieux. Et c'est Judas, le traître, qui subit toutes les avanies, porte au Cal-

vaire la dépouille saignante et geignante du fils de Joseph, crie le mal qui lui fend les os et expire au milieu des ténèbres...

J'épiais maintenant les paroles de mon hôte, et je suivais avec ravissement la claire figure qu'il évoquait : idéale, vraiment céleste, comme un songe incarné dans une matière lucide. J'oubliais toute l'affabulation complexe et les métamorphoses bien orientales de ce nouvel évangile, pour ne plus voir que ce Christ rayonnant, intangible, sans souillures, tel, en vérité, que l'avait toujours conçu ma dévotion. Car en lisant les livres saints, je m'arrêtais au seuil de Gethsémani, je reculais devant ce drame de la Passion, plein de huées, de sang et d'ombre; et mon extase était d'errer par les prairies nazaréennes, aux bords bleutés du lac de Tibériade, et de m'asseoir avec Marie, sœur de Marthe, dans la maison fraîche et silencieuse de Béthanie. Et voici, ce Testament dernier m'offrait un Dieu semblable à mon rêve, un Dieu qui ne sait rien de la triste chair humaine et s'essore, avant qu'il ne souffre, vers des cieux doux.

Mais en même temps, tout le passé du christianisme s'agitait et se révoltait en moi : les siècles d'adoration, les multitudes inclinées devant le traître en croix? les longues luttes aux lieux saints,

les croisades au Sépulcre que jamais le corps divin n'eût effleuré? et le signe de Judas au faîte de tous les temples? sur toutes les tombes? aux carrefours des routes chrétiennes?

Vraiment, cet homme, avec son évangile supposé, cherchait à semer l'inquiétude dans les derniers cœurs fidèles. Ce « mystère » nouveau qu'il m'avait enseigné ne s'animerait-t-il pas désormais au milieu de ma prière? et chaque fois que je m'inclinerais devant le crucifix, ne verrais-je point grimacer la face de l'Iscariote?

J'ai perdu la sainte ignorance, je ne connais plus la paix des humbles. C'est peut-être la faute de cet homme. Ce n'est peut-être la faute de personne...

— Je vous sais gré, lui dis-je en me levant, de cette communication intéressante.

Je murmurai quelques autres phrases de banale politesse. Il m'observait d'un air ambigu, sans dire mot.

— Celui, repris-je brusquement, celui qui a caché ces pages savait ce qu'il faisait.

Et saluant mon hôte avec froideur, je quittai cette maison funeste que je n'ai plus voulu revoir.

Dans la rue, un long cortège déambulait.

C'était la foule des pèlerins qui regagnait la gare. Ils se pressaient avec des faces stupéfiées, traînant toujours des litanies et le retour monotone des Ave Maria. Ils avaient des colliers de petits pains qui leur tombaient jusque sur le ventre; des chapelets aux poings, faits de noisettes, de noix et de châtaignes; des scapulaires bariolés, sur la poitrine et dans le dos. Quelques-uns marchaient pieds nus; d'autres allaient à reculons; d'autres s'avançaient en se dandinant, les bras en croix, la tête renversée. Ils avaient laissé dans l'église leurs espoirs sans force et revenaient, implorant des grâces qu'ils ne savaient pas.

Toujours hanté par ma lecture, l'âme transie, je regardais cette cohue triste de gens du Nord, ployée sous le ciel bas, foule recrue qui s'en venait d'avoir baisé les plaies du grand Christ laid de la Passion.

VII

LA CHUTE D'ICARE

LA CHUTE D'ICARE

Les ailes étaient souples, largement arrondies, faites de nervures d'acier et de plumes d'aigle.

Il en avait forgé les pièces avec un soin minutieux; il avait choisi le duvet le plus fin et les pennes les plus flexibles : les rectrices s'appuyaient sur le vent, d'une prise assurée, les rémiges gauchissaient dans une fuite coupante et précise. Déployées sur l'établi, dans la cour du Labyrinthe, elles palpitaient au passage des brises : les plumes frissonnaient, le métal en retombant faisait un bruit mat.

Le Dédalide se félicita de son stratagème. Etouffé par les murailles de sa prison, il aspirait vers l'air libre et l'infini des altitudes. Il enviait

l'orgueil, bandé vers le soleil, des oiseaux souverains, et les héros légendaires, escaladeurs de nues. Piétiner des vapeurs navigantes! se rouler dans la lumière fluide et pourprée! cueillir des astres dans les prés verts du ciel! S'en parer la poitrine et les cheveux!

L'impatience le soulevait, il croyait avoir les talonnières de Mercure. Avec une joie puérile, battant des mains, poussant des cris, il dansait autour des ailes.

Elles s'attachaient aux omoplates à l'aide de cire longuement pétrie et mêlée de résine. Des courroies nouées au poignet les incurvaient selon les caprices du vent.

Icare, s'en étant revêtu, tendit son envergure et rama dans le vide. Une bouffée tiède le caressa, le sol se déroba sous ses pieds; il franchit le faîte des murailles et s'éleva dans l'ardeur vermeille du plein midi. L'air oppressé d'un mouvement régulier s'éboulait sous lui; il bondissait sur les gradins du vent. Les pennes se hérissaient à chaque tension; le bout des ailes vibrait en sifflant.

Le paysage, d'un élan symétrique, s'écoulait vers un centre. De l'horizon, des étendues montaient, comme l'afflux d'une eau souterraine.

C'étaient les champs rectangulaires, les labours ondulés de sillons, les villes blanches et roses jalonnant la campagne nivelée, des rivières capricieuses, un temple sur un promontoire, puis la mer moirée de reflets que les navires déchiraient de leur proue.

Le Dédalide s'élevait d'un essor calme et puissant. Un grand murmure venait de la terre. Il crut y discerner des clameurs de triomphe. L'orgueil élargit son envol. Il s'étira vers les nuées, masses nonchalantes au ventre d'or affalées dans du bleu.

Tous les hommes, songeait-il, devaient suivre le jeu de son audace. Les fronts, trop longtemps inclinés vers la glèbe, se relevaient. Des gestes fiers dressaient sur le cercle du monde une floraison nouvelle.

Il résumait l'éternel désir vers les cimes et les empyrées inaccessibles. Il se sentait tout à coup le centre des énergies; et, semblable au soleil, tous les yeux de la vie se tournaient vers lui.

Des sanglots d'enthousiasme l'étouffaient. Il aspira l'air vaincu et fonça dans un nuage. Le brouillard l'enveloppa. Une rosée odorante perla sur sa chair. Puis il surgit à nouveau dans la clarté. Sous ses pieds, des ondes laiteuses glis-

saient, moutonnaient, roulant et dénouant leurs volutes, au milieu d'un silence ouaté. La terre avait disparu. Au-dessus de la houle neigeuse, le ciel s'étendait.

L'exploit! Envahir le séjour des dieux caducs, se ruer dans l'appartement des déesses, détrôner Jupiter et siéger, avec le tonnerre en main, les talons sur les seins nus d'une immortelle.

Il déploya ses ailes, éperdument : emporté par son délire, il jaillit vers le zénith. Au loin, les portes de l'Olympe rayonnèrent, sur des collines flottantes de vapeurs. Icare se roidit, d'un effort exaspéré : mais les ailes craquèrent, l'une d'elles se déjoignit. Il vacilla, battit l'air un instant, et chavira parmi les plumes éparpillées.

Mais en s'écroulant, il entrevit, comme une fulguration, l'éternelle gloire de son acte.

Puis il tomba.

Il s'enfonça dans la mer, à quelques brasses d'une île fortunée.

Un laboureur, sur la falaise, creusait de sa charrue des sillons parallèles : la terre grasse se renversait sous la saillie du soc; à la limite du labour, le cheval tournait d'un mouvement mécanique, et revenait en écrasant les mottes sous ses

pieds. Des bergers jouaient au bouchon. Un couple, derrière un taillis, s'étreignait avec frénésie. Au large, les bateaux cinglaient, emportés au gonflement des voiles claquantes : ils étaient pleins de chants et de rumeurs.

Or, à la place où tomba le Dédalide, un pêcheur à la ligne, assis sur le rivage, surveillait ses flotteurs. Une outre de vin et des quignons de pain bis étaient posés auprès de lui, sur des feuilles fraîches. Il épluchait une gousse d'ail et sifflotait gaîment. Dans une nasselle, à ses côtés, des poissons frétillaient.

Au bruit du Héros s'abîmant dans la mer, le bonhomme crut que les bergers lançaient des galets pour troubler sa pêche. Il leva la tête, les vit l'air absorbé dans leur jeu, et reprenant son labeur, il bougonna :

— Tas de fainéants, va!

Le reste du monde souriait dans l'inconscience.

VIII

UN HOMME, DEUX CHIENS
et
UNE FEMME

UN HOMME, DEUX CHIENS ET UNE FEMME

On disait de Marco, syndic de Montèse, qu'il était taciturne.

Sa figure était grave. Il approfondissait la vie et goûtait secrètement l'extase de chaque minute. Il n'était pas de ceux qui pourchassent le plaisir et recueillent les parcelles dorées qui se détachent de lui : il se laissait envelopper par la beauté des choses, il en dégustait la saveur primitive. Ses désirs n'appelaient point le rare ni l'imprévu; il trouvait, dans les faits les plus simples, d'éternelles délices. Il pensait que l'homme, dans le rire, secoue l'angoisse qui l'étreint; la joie parfaite était plus immobile; elle s'accordait au bonheur intime

des plantes et des pierres et des animaux tranquilles. Il lui suffisait d'être au sein de la vie, de recevoir le bienfait de la lumière ou de l'ombre, de respirer l'air diversement agité, de sentir le rebondissement de sa force dans sa poitrine, d'accompagner de sa méditation tel lent geste de marche ou de travail.. Penché sur le miracle du monde, il en suivait, avec ravissement, l'épiphanie.

Cependant il aima deux chiens et, plus tard, une femme.

Les chiens se nommaient Gab et Jog. C'étaient deux lévriers-coureurs, au poil fauve et soyeux. Ils vivaient près de leur maître, étendus sous la table, quand il lisait, attentifs au froissement des pages, à ses moindres mouvements; l'accompagnant d'une démarche souple et précise, en allongeant le pas sans se hâter, lorsqu'il sortait à cheval. La nuit, ils demeuraient devant la porte de sa chambre, le nez à ras du sol, l'œil entre-clos.

Leur existence, liée à celle de Marco, participait à son bonheur paisible. Ils connaissaient les instants d'abandon, lorsque le maître dépliait les mains sur ses genoux et entr'ouvrait la bouche pour sourire : ils posaient dans ses paumes leurs

museaux frais et regardaient ses yeux dont la douceur les effleurait comme une caresse. Ils savaient aussi qu'il aimait le silence des allées forestières, qui sillonnent le flanc de l'Apennin, et qui sont hautes et sonores comme des nefs d'église; le gibier qui fuyait entre les troncs ne les faisait pas aboyer; ils le suivaient un moment à la piste, et revenaient sous les pas du cheval, en couchant les oreilles.

Marco les avait fait portraire à ses côtés par un maître-peintre qui passait.

La femme était jeune et très belle, avec des cheveux fins couleur de seigle, et une bouche rieuse.

Il l'était allé chercher dans l'Ombrie, avec son cheval et ses deux chiens. L'usage était alors de transporter en croupe son épousée. Elle l'avait suivi sans trop de regrets, parce que les deux bons chiens lui faisaient fête et que c'était plaisant de s'en aller ainsi par les routes, les mains sur les épaules d'un homme. Tout le long du chemin, elle chantait et elle riait; elle appelait Gab et Jog, les excitait contre les vagabonds et les mendiants, les gavait de viande aux auberges, leur apprenait cent tours mignards qu'ils cherchaient gauchement à réussir.

Marco la laissait faire. Il était à cet âge où l'on ne chérit plus que l'enfant dans la femme. Elle avait deux perles aux oreilles, longues et minces, et dont l'ombre mauve tremblait dans son cou. Cette petite ombre mouvante semblait frémir sur son cœur de vieil homme. Il s'étonnait qu'une chose si frêle pût émouvoir son bonheur ancien. Toutes les joies qu'il avait ressenties venaient du monde à lui par une pente naturelle et se retiraient avec une lente sérénité. Il n'avait pas cherché à s'en rendre maître : elles étaient abondantes et fidèles, épanchant leurs biens qu'il ne convoitait pas.

Celle-ci, de respirer l'arome d'une chair naïve, d'enfoncer parmi ces cheveux chauds sa bouche enivrée, de posséder ce corps nerveux et fin, celle-ci lui appartenait tout entière, s'établissait en lui comme une puissance rayonnante; elle absorbait les simples délices d'être et de sentir. Et ce n'était pourtant que l'écouter parler de riens qui sont inoubliables parce que sa voix charmeuse les gazouille; la contempler qui tourne en plis gracieux les étoffes qui la vêtent, ou leur chute autour de son corps dont la nudité peu à peu s'allonge; la regarder venir ou s'éloigner, de son pas qui danse; l'attendre; parler à son silence distrait et ne pas croire même qu'elle écoute; épier son regard qui

voltige çà et là et ne se pose sur rien; voir ses petits doigts n'obéir qu'à des instincts d'enfant; et toujours, sentir palpiter en soi la petite ombre bleue qui se joue dans son cou.

Quand il chevauchait, suivi de Gab et Jog qui aboyaient maintenant et gambadaient autour de sa monture, il ne songeait plus aux variations de la lumière sur les collines et les plaines, aux senteurs éparses des herbes et du terreau, à l'équilibre parfait de l'allée ombreuse; mais il attendait le rire et les appels de sa femme, l'instant où ses jeunes seins s'appuyaient à lui, ou leur tiédeur le pénétrait doucement; et quelquefois, par jeu, il retenait avec les dents une mèche de ses cheveux dont le vent lui caressait la joue. Il ne se hâtait pas de regagner sa maison où reposaient tant d'humbles félicités : il portait avec lui son bonheur nouveau. Et il allait par courtes étapes, comme s'il voulait imprégner de son ivresse les paysages qu'il traversait.

A mi-chemin, ils rencontrèrent un cavalier romain qui allait à Bologne porter un bref du Saint-Père.

Il avait vingt ans. Il portait l'habit de velours

avec élégance, et son cheval avait des harnais de cuir qui embaumaient.

Il décrivait complaisamment la cour papale et le palais des princes qu'il fréquentait; il savait des anecdotes curieuses ou folâtres sur les acteurs et les poètes; il récitait leurs vers d'une voix chaleureuse, avec des chutes molles sur la rime et un balancement de tout son corps pour marquer la cadence. Il s'enthousiasmait devant les beaux horizons et n'exprimait ses transports qu'en termes exquis.

Les garçons et les filles d'auberge se félicitaient de sa générosité : sa bourse semblait inépuisable, toujours chargée de pièces d'or. Un valet traînait son bagage : les coffres, historiés de peintures, étaient pleins d'étoffes précieuses, de lingerie fine et parfumée, de bibelots rares ou étranges qu'il expliquait à Marco et offrait à son épouse, avec des compliments respectueux et bien tournés. Elle accepta deux mouchoirs de dentelle qui venaient de Chioggia, une miniature rehaussée de sardoines, et une boîte à pastilles qui portait, enchâssé dans son couvercle, un morceau de la vraie Croix.

Elle connaissait presque toutes les danses à la mode et avait lu Pétrarque et le Tasse. Les

jeunes gens s'entretenaient ensemble sur la route, elle toujours en croupe, tenant son mari par les épaules, lui, freinant sa monture qui hennissait de colère. Ils parlaient de poésie, d'amour et de carnaval.

Marco semblait à l'écart de leurs causeries : il répondait civilement aux politesses du Romain, mais, le plus souvent, il semblait s'intéresser aux travaux des cultures, à l'animation des villages, ou surveiller ses chiens qui se poursuivaient autour de leur groupe. C'est qu'il ne sentait plus le corps de sa femme s'appesantir contre le sien, ni la caresse des cheveux envolés, ni les baisers dont elle lui mordillait la nuque, quand ils s'en allaient seuls, cet hier. Plus de chansons ni de menu bavardage : la voix chérie était plus grave et comme pensive. Aux relais, il quittait à peine son épouse, pour contrôler l'exacte pitance de ses bêtes; et dès le soir tombant, il l'entraînait dans sa chambre. Il pressait les étapes et semblait impatient de regagner sa demeure.

Mais à mesure qu'ils s'avançaient, le cavalier romain se montrait ombrageux; il s'enfiévrait à propos d'un ruisseau, d'un vers ou d'un nuage; il discourait sans tarir sur la constance en général

et sur sa fidélité particulière; et quelquefois, il restait silencieux pendant des heures.

Au carrefour de Prato, il s'arrêta tout à coup, bondit sur le sol et tira son épée.

— Homme des montagnes, s'écria-t-il, j'aime ta femme à en mourir. Veux-tu que nous combattions à qui l'aura?

— Je le veux, prononça Marco avec une figure immobile.

Et il descendit de cheval, l'épée au poing. La femme gémissait : il ne parut pas l'entendre. Les chiens montraient les dents et grognaient : il les fit reculer jusqu'au bord du chemin et se coucher dans la poussière. Puis il marcha sur le Romain, engagea le fer avec violence, et d'une rude estocade, désarma son adversaire. Le jeune homme attendit la mort en fermant les yeux; mais, sautant de sa monture, la femme s'élança sur lui, le couvrit de son corps fragile; et ils s'accrochaient l'un à l'autre, défaillants de crainte et d'amour; puis il la prit entre ses bras, d'un doux geste nuptial, et lentement, il lui baisait les paupières.

Marco leva son arme pour les clouer dans leur étreinte; mais il sourit amèrement, et de son poing qui ne tremblait pas, il abaissa la pointe vers le

sable. Ayant foui le sol d'un mouvement sans pensée, il murmura :

— Elle est libre de choisir...

Elle mit ses bras au cou du cavalier et posa la tête sur sa poitrine.

Marco remonta sur son cheval, siffla ses chiens et s'en fut, sans détourner la tête. Trois cyprès dominaient le coteau, là-bas, au bord de la route. Le soleil déclinait au-dessus d'eux et allumait leur cime d'un reflet cuivre; quelques rayons obliques glissaient sur leur masse pétrifiée : Marco s'efforça de les fixer; ils brûlaient ses prunelles, et des larmes, une à une, coulèrent sur ses joues.

Quand il eut dépassé les arbres, il entendit venir derrière lui le galop d'un cheval. Son cœur se mit à battre lourdement; mais il demeurait droit sur la selle, les jambes tendues à l'étrier, regardant la route qui se déployait devant lui. Il ne cessa point d'avancer quand la voix de sa femme, très lointaine encore, appela plusieurs fois :

— Marco! Marco!

Il serrait les rênes autour de son poignet, en sorte que la chair devenait bleuâtre. Puis une grande douceur descendit en lui; et il lui sembla que la lumière plus dense s'épanchait à larges ondes sur la plaine. L'air était rempli de parfums

et de mélodies où la voix chère mêlait un nom :

— Marco! Marco!

Elle se rapprochait toujours, avec le galop rapide dont il épiait la cadence. Il l'entendit s'arrêter près de lui. Et ce furent des paroles enfantines, presque zézayantes, telles qu'il les adorait, jadis, et les recueillait sous des baisers :

— Dis? Marco? je m'ennuie de mes deux chiens que j'aimais tant. Laisse-les-moi, dis?

Il tira les rênes et répondit sans se retourner :

— Ils sont libres de choisir...

Et donnant de l'éperon, il n'ajouta rien, il ne fit signe quelconque. Il entendait la femme héler les bêtes :

— Gab! ici! Jog! viens, Jog!

Un instant, la voix se fit plus pressante. Puis tout se tut, et le galop à nouveau s'éloigna. Dans la grande plaine, il n'entendait plus que le souffle court de son cheval, et le bruit des sabots étouffé dans la poussière. Ses chiens le suivaient-ils? ou l'avaient-ils abandonné, comme l'autre? Le crépuscule tombait rapidement, et tout son être s'éteignait avec la clarté. Il cherchait à percevoir un halètement, le bruit des ongles sur des pierres. Rien ne bougeait autour de lui; le pas de son cheval, remplissant le silence, semblait retentir

dans sa poitrine. Alors, une infinie détresse l'envahit. Il perdit toute volonté et toute joie de se vaincre, et regarda de droite et de gauche, aux pieds de son cheval.

Gab et Jog le suivaient, de leur pas souple et docile, les oreilles couchées.

IX

LE PAYS INCONNU

LE PAYS INCONNU

Il avait vu dans son enfance un beau pays.

Dans quelle région? dans quelle vallée d'au delà de la mer? il ne savait; mais il en connaissait l'image pour l'avoir revue souvent dans ses rêves.

D'une forte prise, les grands arbres qui l'ombrageaient enfonçaient leurs racines dans le ventre du sol. Ils déployaient sous la lumière, égale et s'épanchant avec l'abondance de l'averse, des frondaisons lourdes et charnues : des fruits merveilleux pendaient à leurs branches. Et les pieds allègres du vent couraient sur des campagnes fertiles. L'humanité qui l'habitait, puissante et pacifique, connaissait la force chaude de la bonté;

son repos était paisible, comme il convient aux hommes qui ont bien travaillé.

Quand il eut vingt ans, il se mit à sa recherche. Il allait, tête nue, les mains vides, parlant avec des gestes de commandement à son âme jeune et ardente. Il roulait par jeu, entre ses doigts volontaires, des épis gonflés et des pommes de cyprès. Il buvait l'eau des sources, mordait les grappes à même la vigne, ou s'arrêtant au portail des métairies, il affirmait :

— J'ai faim.

Et son visage était si clair qu'on le faisait asseoir à la table.

La nuit, il dormait dans les granges, au pied des meules, sous les ramures vivantes des bois, ou se couchait contre le ventre des vaches. L'hiver, il se louait dans les auberges, donnant par son travail mieux qu'il n'avait reçu; puis il reprenait sa route, lançant contre les troncs des pelotes de neige qui s'écrasaient avec un bruit mat. Quand la pluie tombait, il secouait la tête et coupait d'un revers de main les hachures de l'ondée. Il se tailla un bâton, s'ennuya bientôt de le porter et le jeta dans un ruisseau.

Il abandonnait les routes tracées et les chemins fréquentés par les foules; il traversait les taillis,

écartant les branches et levant haut les jambes, avec la joie d'entendre les ronces craquer sous ses pieds. Il ne demandait son chemin à personne; lorsque ses hôtes d'un jour lui expliquaient une route à prendre, il hochait la tête en souriant, et, pour ne point leur faire offense, suivait un instant la direction indiquée. Il allait droit devant lui, certain de rencontrer le but.

Il examinait l'aspect des contrées et les mœurs des habitants. Rien n'égalait la noblesse et la grandeur de ses souvenirs. Dans les pays qu'il traversait, les maisons étaient trop basses et les chambres obscures; chaque homme cultivait son petit jardin et surveillait jalousement le jardin des autres. Les voix habituées aux conciliabules, aux colloques secrets des marchandages, ignoraient la joie d'accorder les syllabes pour une cadence éphémère.

Là-bas! tout était juste et beau...

Un jour qu'il gravissait la pente d'un coteau boisé, il déboucha soudain en face d'une libre étendue où, dans un val très large, vibraient les couleurs d'une ville enchantée.

Des oliviers l'enveloppaient de leurs moires frissonnantes. Les édifices absorbaient la lumière,

avec une paresse sensuelle, et s'engourdissaient lentement au sein de cette béatitude ensoleillée. Un fleuve vert et nonchalant traînait dans la vallée son cours étale : et des barques empanachées se dandinaient sous la brise.

Toute pareille à une Amazone légendaire, nue, blanche et rose, appuyée au versant des collines, avec la chair des maisons claires et l'écharpe des vergers, la cité s'allongeait sur la rive, élevant dans la clarté le jeune sein d'un dôme.

Il dit :

— Voici...

Et il étendit la main dans l'air mobile, et le laissant couler entre ses doigts, il se réjouit de sa nature palpable. Penché sur la ville endormie, il écoutait sa respiration tranquille.

Puis il ferma les paupières, et se confinant parmi ses souvenirs, il en évoqua les images successives.

L'horizon plus vaste reculait les bornes de la pensée; l'esprit volait librement par des espaces infinis. Les arbres se ramifiaient avec vigueur, inclinant la richesse de leur feuillage vers le sol fécondé. Les demeures étaient pleines de bruits assidus. Et le Bonheur y passait, comme un homme qui rentre la moisson.

Il reprenait sa marche plus hâtive, scandée au rythme sûr de ses pensées. Aux vieilles gens tapies sur les seuils, aux errants recrus assis au bord des routes, il jetait des rameaux qu'il arrachait aux branches.

Le ciel devint plus bleu, les étoiles plus larges; il lui semblait aussi qu'il se rapprochait du soleil. Dans la chaleur des lourds midis, des aromes l'accablaient. Les herbes des champs le frôlaient avec des langueurs de chevelure. Et les fleurs qu'il mâchait avaient un goût de baiser qu'il ne connaissait point.

Il traversa des régions lumineuses où les femmes, sur son passage, ouvraient de grands yeux profonds et attirants comme les puits où l'on se désaltère. Elles avaient les cheveux nattés en tresses impériales, et l'orgueil de l'amour éclatait sur leurs lèvres. Leurs flancs s'arrondissaient sous leur robe; leurs bras avaient des gestes d'appel. Et leurs beaux pieds aux orteils égaux soutenaient d'une ferme assise le portique de leurs cuisses.

Ah! la nuit chaude et embaumée de leurs nuques! et leurs reins souples et vibrants, et l'été mûr de leur chair blonde comme le seigle!

Mais les femmes de la terre promise considéraient la vie avec des yeux ingénus. Sur les désirs

vaincus et les ferveurs à l'agonie, elles penchaient leurs fronts, leurs gestes apitoyés. La peau de leurs épaules était douce et tiède comme un châle de laine. Au lutteur las de combattre et chu, mâchoires tendues vers le fruit du triomphe, elles donnaient à mordre leurs jeunes mamelles de bêtes heureuses.

Les printemps s'éveillèrent, et les automnes, un à un, s'assoupirent. Il supporta sans fléchir la charge croissante des années. L'effort sculptait ses muscles et ses artères. Il aimait la jeunesse à mesure qu'elle s'éloignait de lui.

Il rencontra dans les bourgs les images séduisantes du bonheur humain : le philosophe qui analyse la pensée, l'artisan qui se repose, l'amour fécond d'une compagne et le rire des petits enfants. Le vigneron foulait des grappes; sur le seuil de sa porte, le charron admirait l'orbe exact d'une jante de métal. Et dans les sentiers, au crépuscule, il entendait gémir, très doucement, des femmes.

Il passait.

Son pas formel réveillait dans la nuit les dormeurs. Rien ne valait l'ivresse de cette marche allègre vers l'inconnu, vers le pays que l'on cherche et que tout le monde ignore. Joyeux,

dans l'étreinte de la solitude, il poussait de grands cris de volupté.

Il marcha ainsi jusqu'au jour où sa force se brisa dans sa poitrine. Il regarda ses mains noueuses, pour la première fois, ses bras où les veines s'enchevêtraient comme les sarments d'un lierre au tronc d'un arbre; et dans l'eau d'une flaque, il aperçut sa barbe blanche et ses tempes crevassées.

Comme un homme qui, debout sur un tertre, regarde de tous côtés l'horizon qu'il domine, il admira le monde.

Il vit alors la terre entière se fondre en une commune destinée : les arbres se répandre en automnes dorés et superbes, les animaux de l'air, des bois, des eaux, se presser vers une semblable fin, se vouer à la magnanime et féconde mère, s'abandonner à la dissolution. Et telle, à ses yeux qui ne craignaient aucune pensée, lui apparut la Mort : assise au centre de l'univers, et belle d'éternelle jeunesse, rassemblant dans ses mains les éléments vétustes des mondes expirants, et recréant ainsi de la vie nouvelle.

Il se coucha sur le sol. Il épiait la rumeur des feuilles, des eaux et des croissances. Puis le cœur

de la terre se mit à battre dans sa poitrine; il écoutait la sève bondir dans ses artères, cependant que son propre sang se mêlait aux couches profondes.

Il balbutia de suprêmes bénédictions. Des clartés le soulevèrent. L'espace se développa jusqu'aux limites du ciel. Il ouvrit la bouche pour sourire et expira, tandis que se déployaient les horizons immenses, les plaines heureuses, le pays fastueux qu'il avait rêvé, la vision sereine de l'œuvre accompli.

X

CLÉOPÉ

CLÉOPÉ

Ces cigares hollandais que van der Meulen, le diamantaire, m'apporte en contrebande, ont une vertu sensuelle; et quand nous sommes quatre ou cinq à fumer dans mon cabinet de travail, séparés l'un de l'autre par des voiles violâtres qui se suspendent horizontalement dans l'air enclos, il nous arrive souvent de parler de nos amours.

De nous trouver entre amis dans la chaude atmosphère de ce tabac précieux, il semble qu'une réserve nous conduise à ne point parler des femmes que nous avons seulement connues, mais de celles que nous avons aimées. Et bien qu'il y ait parmi nous un débauché, un cynique et deux autres qui, jadis, étaient tendres, mais dont

la vie de Paris a bronzé le cœur, nous retrouvons tout de suite, au milieu de nos propos, le rêve de l'amour unique, entier, impérissable, qui hante l'âme et la chair de tous les hommes.

C'est peut-être l'ennui qui pousse un libertin à rechercher les aventures, la grande soif d'inconnu et de mystère, l'exotisme de la volupté. Nous sommes toujours en quête de nouveaux paysages, nous nous embarquons chaque matin sur la nef Argo ; et cependant, nous préférons à tous les autres le pays où nous sommes nés. Il y a de la douleur dans l'inquiétude amoureuse. Nous ne demandons peut-être qu'à nous fixer sur une rive enchantée : mais nous ne la trouvons jamais ; et quand bien même nous l'eussions découverte, nous ne croirions pas que c'est la plus belle, et nous la quitterions pour en chercher une autre.

Ces cinq hommes que les soirs de Paris réunissent dans une chambre, à fumer, à boire et à parler de leurs conquêtes, tous les cinq ont à l'égard des femmes qui se sont livrées trop vite une ingratitude singulière. Sous le pourpoint du Ténorio, ils gardent, malgré tout, un cœur sentimental. Sans doute leur arrive-t-il de le nier, et de faire de leur corruption une vaine parade. Mais si l'un d'eux se laisse aller à un peu d'aban-

don, il entraîne les autres à dévoiler leur tendresse.

C'est ainsi que nous évoquions ces figures heureuses qui ont mis de la splendeur sur nos trente ans. Il semblait bien, à nous entendre, que ces amours fussent imprégnées d'un sentiment chaste, illuminées d'une flamme spirituelle, bien que toujours la femme qui en était l'objet eût été nôtre. Mais nous enlevions aux voluptés leur importance dans la mesure où notre amour avait été plus fort. Et nous comprenions ainsi pourquoi les grandes passions mystiques, comme celles chantées par Dante et Michel-Ange, ne savent plus rien de la possession et se développent dans un monde étranger à la caresse.

Or, ce soir-là, nous avions été plus sincères et nous avions même avoué nos tourments, au mépris de notre amour-propre. Chacun de nous portait en lui une image intacte, un souvenir de câlinerie, celui de l'homme qui redevient enfant et qui sanglote sur une épaule. C'étaient sans doute nos heures les plus vraies : nous en avions parlé avec émoi, peut-être même avec regret... C'est alors qu'Arnoul, le plus âgé d'entre nous, refermant le livre dont il regardait les estampes,

nous conta l'histoire de Cléopé, l'enfant qu'il aime encore et dont il ne sait plus rien.



— Le sentiment dont nous parlons, je ne l'ai connu qu'une seule fois dans sa plénitude.

« Vous connaissez Riomaggiore, l'un des villages des Cinq-Terres, sur la côte ligurienne, nid de pêcheurs planté dans une crevasse de la roche, en sorte qu'on y naît, vit et meurt entre deux murailles de granit. Le bourg ne s'ouvre que sur la mer : devant la calangue qui forme le port, il y a une *osteria* de planches grande comme la table, et une fontaine : toute l'enfance du village y vient puiser l'eau dans des fiasques et des seaux de cuivre. C'est un va-et-vient continuel de gosses demi-nus, de fillettes gracieuses, de garçonnets bouclés, tels que les a peints Benozzo Gozzoli dans les fresques de Pise où l'on voit le sacrifice d'Abraham et les vendanges de Noé.

« Je m'installais chaque jour devant le cabaret et je regardais passer les enfants. Au bout d'une semaine, je les connaissais tous : Beppé, qui n'avait qu'une culotte et des bretelles de cuir ; Lélia, qui tenait une fiasque sur un bras et un bébé

de trois mois sur l'autre; Irma, Lidia, Marina, qui étaient brunes, jolies et marchaient avec élégance; Moïsé, le fils du savetier, et Orféo, son camarade, traînant un seau de bois aussi gros qu'eux; Giové, Marc-Antonio, Livia, qui représentaient la mythologie et l'histoire. Tous me saluaient en allant à la fontaine et me souriaient en revenant, car ils devaient garder la tête immobile, ayant leurs récipients pleins jusqu'au bord. Derrière eux la mer et la roche faisaient un décor violet.

« C'est ainsi que je vis pour la première fois la petite Cléopé qui avait douze ans.

« Vous savez ce que peut être dans ces pays-là une fille de douze ans. C'est une femme en bouton. La chair se modèle, la bouche fleurit, le regard se couvre de morbidesse, une indolence charmante ennoblit tous les mouvements. Telle était Cléopé quand je la vis venir, un vase plein d'eau sur la tête, posant l'un devant l'autre ses pieds nus, avec une eurythmie naturelle, ainsi que les vieux sculpteurs de la jeune Hellas nous montrent les canéphores.

« Je lui dis bonjour en hochant la tête. Elle me répondit par un sourire : il posait sur ce visage délicieux une clarté je dirais pulpeuse, une lumière veloutée. Pour vous décrire ce qu'il

éveillait en moi, il me faudrait retrouver tous les éléments de l'idylle, tels que les concevaient les poètes d'autrefois : des fruits, des parfums, de la musique, des crépuscules. Il gardait pourtant quelque chose d'enfantin ; son charme était fait d'ingénuité.

« Il ne m'a plus quitté ce jour-là. Je l'ai porté sur la mer où je suis allé rêver dans ma barque. Je l'ai gardé toute la nuit devant mes yeux qui ne lisaient rien du livre que j'avais ouvert pour occuper mon insomnie. Et le jour suivant, j'attendais Cléopé devant le cabaret, à l'heure où le pays descend vers la fontaine. Elle est passée, elle a souri, mais je n'ai pas osé lui parler. Cela dura trois jours. Puis j'eus recours à notre habituelle industrie : je me fis présenter au père, un *marinaïo* toujours gris ; et je devins ainsi l'ami de Cléopé.

« Ne donnez pas à ce mot un sens équivoque. Le sentiment qui m'entraînait vers elle était si chaste et si ardent que je ne lui eusse pas baisé la main, mais que je pâlissais lorsqu'une mèche de ses cheveux m'effleurait la joue. Je connaissais tous les émois des jeunes gens à leur première aventure : je vivais au sein d'une ivresse rayonnante, la poitrine tumultueuse, avec des envies

de pleurer ou de rire sans motif, et ne me retrouvant moi-même que lorsque je voyais Cléopé.

« C'était vers midi, sur le port. Elle posait à côté d'elle sa jarre ou son flacon. Elle me parlait de ses frères, de ses médailles, de son chien... Je faisais l'enfant pour lui plaire : ce n'était qu'en propos, car, dans ces régions, les filles ne jouent pas. Cependant, j'aurais joué avec elle. Nous remontions ensuite la rue du village, qui est un torrent desséché. Il n'est pas de mode, en Italie, qu'un homme porte de l'eau : aussi gardait-elle sa jarre sur la tête, avec une démarche prudente qui avait quelque chose de religieux. Elle continuait de parler sans me regarder, et nous arrivions ainsi devant la porte que le marinaïo remplissait de clameurs et de salutations.

« A la Saint-Georges, ce fut la fête du pays. Il y eut un grand feu à l'entrée du port et des échoppes dans la ruelle. Nous ne nous sommes pas quittés de la journée. J'ai pu lui offrir un chapelet de noisettes et des boucles d'oreilles à perles bleues. Le soir, désespéré d'être seul, je me suis saoulé en compagnie du père qui m'appelait « son gendre » en riant aux éclats. Je me demande pourquoi je ne l'ai pas tué...

« Le lendemain, à l'heure où j'avais coutume de prendre la mer, j'ai trouvé la fillette près de l'amarre de mon canot. Elle avait une robe de coton blanc nouée par une ceinture de cuir, les bras et les pieds nus, mes perles bleues aux oreilles. Elle battit des mains en me voyant venir et s'offrit à tenir la barre pendant la promenade. J'ai sauté dans la barque pour cacher ma pâleur; je sentais mes genoux trembler sous moi, et ma gorge s'étrangler. Mais Cléopé levait les bras et laissait aller vers moi son jeune corps que je cueillis au vol avec un grand frisson. Et l'ayant déposée à la poupe, je fis semblant de m'absorber dans la manœuvre des voiles.

« La brise était enjouée ; les avirons pendaient dans l'eau et la faisaient bruire sous leurs pales. Assis à côté de l'enfant, je tenais l'amure sous le pied, lorsque la voile prit le vent et fit pencher toute la barque. Cléopé se mit à rire; et chaque fois que le canot s'inclinait jusqu'au bordage, elle le relevait d'un coup de barre. Je regardais ses dents luire entre ses lèvres, je ne voyais plus que sa bouche, humide et fraîche, ouverte comme un fruit... Et tout à coup je me penchai sur elle...

« Non, mes amis, je n'ai pas connu sa bouche.

Je me mis à pleurer dans son cou, en murmurant :

« — Cléopé, ma petite fille, ma chère petite fille...

« Elle ne disait rien. Elle croyait — m'a-t-elle dit plus tard — que j'avais reçu de mauvaises nouvelles; et elle attendait que je fusse consolé.

« Nous n'avons jamais eu d'autre caresse; et cependant nous partions chaque jour dans notre barque, au large des récifs, ou suivant la côte pleine de grottes sonores comme des absides. Nous ancrions notre canot dans les plus vastes, et nous passions des heures, parmi leur pénombre lunaire, à pêcher l'anguille et le poulpe. La voix de Cléopé faisait sous les voûtes une musique cristalline. Elle plongeait ses bras nus dans l'onde lumineuse et riait de les voir s'argenter sous les eaux. Elle voulut même s'y baigner; mais je lui racontai je ne sais quelle histoire de monstre sous-marin qui se cachait dans les grottes.

« D'autres fois, nous allions au hasard de la brise, ramassant l'air dans nos voiles tendues. Les jours d'embellie, la mer était couverte de floraisons vivantes, pétales mauves et transparents que la fillette cueillait au passage. Elle me nommait toutes les baraques dont les voiles bigarrées pavoisaient les flots : elle les reconnaissait aux

emblèmes dont elles étaient peintes, ancres, sirènes, géométries. Nous allions si loin que nous ne revenions qu'au soleil couchant. Le canot sillait avec lenteur sur la mer amarante. Je m'étendais sur les cordages, la tête dans les genoux de Cléopé. Je ne pensais à rien, je me sentais absorbé par l'ivresse d'être là, près de ma blanche petite fille, et de la voir, et de l'entendre, et de la respirer, et de ne rien lui dire de tout l'amour qu'elle ignorait.

« Et nous regardions les grandes barques de pêche nous dépasser une à une. Avec leurs hautes voiles bariolées, décorées de figures, d'étoiles et de fers de lances, elles défilaient comme un cortège d'étendards. . . . .

« C'est ainsi que j'ai connu pendant six mois la seule passion qui ait embelli ma vie. Maintenant encore, je me tourne quelquefois vers elle et je retrouve un peu de sa lointaine extase. Mais je suis devenu trop vieux pour connaître l'enfance même pendant six mois ».

Il y eut un long silence où chacun sans doute évaluait le bonheur dont il pouvait jouir. Ensuite, Etienne Pascal, chez qui le cynisme doit cacher

une profonde meurtrissure, laissa tomber ces paroles :

— Oui, Cléopé fut parfaitement aimée parce qu'elle était une enfant. En somme, nous n'aimons que l'enfant dans la femme.

— Et qu'est-elle devenue? — dis-je à Arnoul, car j'ai gardé, comme un lecteur naïf, le goût des conclusions.

— Je n'en sais rien — répondit-il — et peut-être vaut-il mieux que Cléopé, pour moi, ait toujours douze ans... J'ai dû rentrer dans la géhenne de Paris, j'ai rencontré Myrtale, la danseuse pseudo-grecque, et je suis retombé avec elle dans la banalité du vice, les baisers fastidieux, tout ce que nous appelons l'amour, par indigence du vocabulaire.

XI

PAPHA

(Manuscrit trouvé dans une poubelle)

PAPHA

(MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE POUBELLE)

Au sein de la très haute assemblée des livres, incliné du crépuscule à l'aurore, sans répit, des années durant, sur des in-folio et des papyrus, j'avais recherché les éléments de la matière et les principes de la vie. J'analysais patiemment les systèmes philosophiques, les interprétations de la morale et du théurgisme, les dogmes religieux, les maximes du bien-vivre et du bien-être. C'est pour moi seul que des savants laborieux, à la sueur de leurs fronts polis comme le miroir de la Vérité, déchiffraient des stèles et des volumes, effaçaient les surcharges des palimpsestes, déroulaient des bandelettes, fouillaient des sols trimillénaires dans un glorieux nuage de cendre.

Je compulsais le fruit de leurs travaux. Pierre à pierre le monde s'édifiait. Je commençais à comprendre le pourquoi de toutes choses. L'ignorance des hommes m'apparut plus monstrueuse à mesure que je m'élevais dans l'empyrée du savoir. La douleur et la joie roulaient sous mes fenêtres comme les flots confondus d'un double torrent de boue. J'écoutais la rumeur lointaine de mes semblables, et je les méprisais dans mon cœur.

J'établis alors les bases d'une cosmogonie nouvelle. Je voulais recomposer la création selon une harmonie plus large, refondre les éléments et, parvenu à l'essence des êtres, produire une humanité plus pure, sereine, immuable, consciente et majestueuse : une âme de diamant dans un corps de basalte! Je rêvai ce pays où la face des choses est solennelle et définitive, où les heures déferlent une à une aux pieds de celui qui songe et dont la méditation s'assimile sans hâte les énigmes insolubles, en suivant dans l'éternité la guirlande des déductions.

De mes entrailles, comme de celles jadis de Booz endormi, je croyais voir surgir et se ramifier la généalogie du surhomme : il y avait à tous les étages un poète ou un savant, parfois les deux. Et

les rameaux, à leur extrémité, portaient le chef d'Orpheus ou celui de Plotin.

Parfois, dans la pénombre de ma bibliothèque — *in bibliothecæ meæ tenebris* — je croyais voir paraître l'homoncule : il dansait par la chambre, comme un pygmée dérisoire, glissait à coupretons sur les incunables ouverts, ou me tirant par la barbe, s'enfuyait avec un rire de gond rouillé. Mais je sais ce qu'il faut croire du diablotin du Doute, et je prononçais contre lui les paroles hermétiques, qui tout en le chassant bien loin, me rasseyaient plus solidement dans ma croyance.

Et je formais ligne à ligne, phrase à phrase, dans mon *Tractatus de ratione vivendi*, la nature et l'humanité que je voulais donner à l'univers : des ciels invariables, des arbres toujours verts, des eaux transparentes et immobiles, des carnassiers pleins de mansuétude, des oiseaux, ornements de nos forêts, nés pour embellir les nuits de leur ramage et les jours de leurs coloris éclatants, des paysages composés comme par la main de l'Architecte suprême ; et l'homme pacifique et silencieux, levant son front vers les cimes, contemplant les étoiles,vivant parmi les sphères de la Connaissance, loin des passions bestiales, dans l'attitude aux bras croisés d'un osirien...

C'est alors que survint Papha. Elle entra dans ma vie comme la plus belle de mes pensées. Papha!... Certes, aucune femme digne de ce nom — ni Diotime de Mantinée qui conversait avec Socrate, ni la prêtresse Cléa que Plutarque entretint des mythes originels, ni Aganice Hégétoride qui connaissait le cours de la lune et le temps des éclipses, ni la sage Eumétis habile à proposer des charades — aucune femme n'eut jamais ce front impérial où palpitait encore l'ombre des lauriers, ni ces prunelles étranges que traversaient des étoiles, comme un ciel crépusculaire, ni ces mains dont les gestes évoquaient la trajectoire des mondes, les paraboles sidérales — *astrorum conversiones* — et la géométrie fatale des constellations.

Elle était universelle; ses connaissances résumaient les plus fécondes encyclopédies. La Morella d'Edgard Poe n'en fut jamais au syllabus de son domaine. D'ailleurs, comme l'Adrianus Turnebus de Montaigne, elle savait tout. Et sa parole, docte à élucider les arcanes les plus obscurs, semblait vous prendre par la main, telle jadis Béatrice au Paradis, et vous mener vers des aurores boréales radiant (de *radians*, part. prés. de *radio*) au delà des

horizons de l'intellect qui s'illuminant pour la première fois...

(Ici nous avons à regretter une lacune dans le manuscrit. — Note de l'éditeur.)

... et posa ses doigts sur mes paupières.

C'est à cette époque que je terminai mon *Tractatus de ratione vivendi*. On a beaucoup parlé de ce livre; personne ne peut ignorer ce que j'y démontrais. Dans un latin classique et musical, j'y décrivais les temps prochains, leur harmonie constante, la nature et l'humanité telles que je les concevais; et je donnais, comme conclusion, les formules pour y parvenir : car j'ai toujours pensé que vaines sont les lois qu'on ne peut appliquer. Formules intuitives, cela va sans dire, mais qui avaient leurs possibilités, comme Papha sut l'établir.

Mon œuvre fut traduite dans toutes les langues vulgaires, même en français, et je devins bientôt riche et célèbre. Le philosophe allemand Canisius — il connaissait l'influence mystérieuse de Papha — m'écrivit ce quatrain laudatif :

In alba Necessitatis stola
Conditiones hominum cepisti,
Atque Parca Lachesis sicuti
Orbem pepulisti vi novella.

Cela, et d'autres lauriers pleuvant des quatre segments du monde, cela, entre autres, pour dire si je devins célèbre, célèbre et riche, et par quelle fantaisie somptuaire, que me permettait enfin ma fortune gagnée par l'encre et le roseau (j'écris toujours avec un roseau, comme saint Jean), par quelle fantaisie, Papha l'inspiratrice, Papha aux écoutes de mon âme, réalisa la vie et la nature telles que les concevait mon œuvre.

C'était, en une chambre ronde et voûtée comme l'intérieur d'une coupole, un paysage surnaturel, fait de longues tapisseries qui, de la frise au bas des murailles, et tout autour de la pièce, montraient des perspectives tissées, des ombrages de haute lice, d'un vert chanteur, des lacs de soie tendue où sillaient des cygnes d'argent, des bosquets tramés de laine et peuplés d'oiseaux en pierreries dont les couleurs gazouillaient. Les fontaines de paillettes pleuraient dans les vasques de velours. Des fleurs aux corolles de soie exhalaient des parfums bibliques : santal, benjoin et galbanum.

La voûte s'évidait, d'un cristal violâtre, doux et profond comme un ciel nocturne. D'un lent mouvement circulaire, à peine perceptible, elle entraînait les figures d'un zodiaque inconnu et des

étoiles scintillantes, vertes comme les émeraudes, rouges comme les escarboucles, bleues comme le bdellion du Bereschit (*vide caput II, versum XII*). Et une clarté lunaire et tièdement polaire tombait de la voûte en nappes soyeuses, sur le paysage à l'infini de laine et de laine, sur le sol enfin, dont le tapis figurait un pré d'asphodèles où des élyséens, muettement, semblaient marcher.

C'est ainsi que Papha, de ses doigts créateurs, éveilla le jardin conforme à mon idée, plus beau peut-être que ne l'avait songé le *Tractatus de ratione vivendi*. Et dans l'ivresse de voir la coupole étoilée évoluer à ma guise, de sentir la nature à jamais immortelle, une fois pour toutes fixée, fixée une fois pour toutes, avec ses couleurs, ses parfums et sa lumière, dans une immobilité presque divine, je vivais là, dans cette chambre, seul et silencieux, les bras croisés sur la poitrine, selon le geste des osiriens. Le zodiaque, avec la lenteur égale d'une horloge, circulait au-dessus de ma tête. Et j'aspirais avidement le parfum de régions nostalgiques, très lointaines, qu'exhalaient, ici et là, les corolles de soie.

Comme Adam, je donnais aux choses qui m'entouraient des noms sonores ou mélodieux, conformes à leur nature. Ils n'avaient point de

sens, mais qu'importe le sens des mots! leur vertu n'est-elle pas intuitive ? intuitive, je l'ai déjà dit. Il en était dont la vibration chantait longtemps à l'oreille, comme le heurt de deux cymbales, ou comme un appel glissant sur des eaux tranquilles. Je ne veux point vous en donner d'exemple, mais ils étaient si beaux que j'en garde à jamais la bouche emparadisée.

Papha, certains jours, embellissait ma retraite de sa chère présence. Elle connaissait les attitudes que je préfère et le silence où je me complais : assis en face l'un de l'autre, le buste droit, les mains étendues sur les genoux, nous nous taisions; mais nos âmes, baignées dans la lueur de lune, s'entretenaient à voix basses. Elles se disaient les paroles de pierre — *in parietibus incisa* — que prononcent en caractères subtils les dieux de Memphis et de la lugubre Abydos : Teuth qui enseigna les nombres et à traduire par des signes les pensées, Phtah, dispensateur de l'eau, père du feu; elles évoquaient, ces paroles sans bouche, une existence abstraite et parfaite, toute cérébrale, d'une beauté sereine et symétrique. Et leur écho s'élargissait en nous, comme l'aube au front de la Nuit.

Mais un jour, un tremblement de terre fendit de haut en bas le pavillon de mes délices. La muraille, du côté du soleil, s'abattit d'un seul coup, entraînant le paysage de tapisserie et le firmament de cristal. Je demeurai quelque temps aveuglé par la poussière et la clarté qui m'inondaient, assourdi par le fracas de la ruine, et plus encore médusé dans la stupeur de me trouver intact au milieu des décombres. Des rondelles lumineuses virevoltaient sous mes paupières; je me sentais palpé, sur toute la chair, par des milliers de doigts invisibles. Et une musique majestueuse et inouïe chantait à mes oreilles avec un large balancement.

C'est alors qu'ouvrant les yeux, j'aperçus dans le cadre de la brèche un paysage, des hommes et des choses dont mon *Tractatus de ratione vivendi* n'avait peut-être pas suffisamment tenu compte et que la sagesse des anciens livres ne m'avait jamais montrés. C'était une lumière prodigieuse, d'or, et fluide! et tombant à flots, à flots! et chaude! et odorante! Elle pleuvait sur mes mains ouvertes comme d'une urne d'azur, et mes doigts tout à coup devenaient transparents. C'étaient encore des arbres aux ramures gorgées de sève, des fleurs magiques, les unes closes comme des

capsules lourdes de germes, les autres entr'ouvertes et souriantes, ou clairement épanouies et recevant comme des vasques l'averse des rayons. La force de l'eau était partout, sa voix féconde bruissait hautement. L'air portait d'arbre en arbre sa caresse rude et fraîche.

Et des hommes passaient dans ce séjour élu, semblables à moi par leur structure générale, mais plus grands, plus forts, et comme illuminés d'une clarté interne. Je ne sais d'où leur venait ce rayonnement; ce n'était point l'esprit de sagesse, car ils semblaient s'abandonner à leurs passions. Leur vue, cependant m'animait le cœur d'étranges secousses, et j'avais à la gorge un serrement que je n'avais jamais senti.

Je regardais de tous mes yeux et de toute mon âme. Les choses m'émerveillaient par leur révélation soudaine, et je ne trouvais plus rien, dans la nature, des descriptions et des synthèses données par les philosophes. Des phrases de ma cosmogonie me revenaient par lambeaux : elles me semblaient absurdes et désuètes. Je compris alors que tout, absolument tout ce que j'avais fait, était à refaire, et qu'il me fallait reprendre, nu comme un pauvre, le chemin de la vie. Mais je suis hanté par l'esprit des livres — *librorum*

anima — et je désespère de renaître avant de mourir.

Toutes ces pensées, dans une grande confusion, s'éveillaient en moi, tandis que je considérais pour la première fois les hommes. Leurs voix, celles des eaux, le bruissement des feuilles, le murmure du vent, la rumeur pleine et continue de la foule, formaient cette musique glorieuse qui m'avait enivré et m'enivrait encore.

Je baissai la tête sous l'abondance d'une joie *surhumaine*; mais mon cri d'extase fut un gémissement d'horreur : à mes pieds, parmi les décombres, gisait le cadavre de Papha.

XII

L'AVEUGLE

L'AVEUGLE

Chaque matin, depuis qu'il avait perdu la vue, on l'asseyait dans un fauteuil, près de la fenêtre ouverte, en face du verger. L'odeur des pommes entrait dans la chambre avec le chuchotement des arbres. Il se rappelait le soleil sur l'herbe, les fruits rouges entre les feuilles, le clocher et les collines lointaines, le puits circulaire, les gestes diligents des servantes dans les allées : celle qui tendait le linge en levant ses bras nus, celle qui sarclait les plates-bandes et dont les seins tremblaient sous la chemise. Puis il entendait la voix de sa petite Claire et le bruit mat de la balle contre un mur. Et songeant qu'il ne verrait plus rien de tout cela, et rien d'autre, jamais plus, il pleurait. Ses larmes tom-

baient sur ses mains. Il finissait par rire, affreusement, à la pensée que ses pauvres yeux ne lui donneraient plus que cela : des larmes!

Ceux qu'il chérissait venaient s'asseoir auprès de lui. Il devinait leurs regards tournés vers le jardin, vers les coteaux somnolant sous le midi, vers le ciel immense et bleu où voguaient des nuées.

Tous disaient :

— Comme il fait chaud! Les roses ont plus de parfum cet automne. Entendez-vous le cri des bouviers ?

Personne n'osait évoquer la splendeur solaire, la couleur des roses, l'effort conjugué des bœufs, ni la poussée féconde de la charrue: parce qu'ils l'aimaient, ils parlaient comme des aveugles.

Au soir, on allumait les lampes. Un moustique bourdonnait. Le vent faisait bouger le rideau. Les cloches menaient les hommes au repos.

Il murmurait :

— Voici: le crépuscule vient parmi nous.

Mais il faisait déjà nuit, et nul n'osait répondre.

Il se réveilla peu à peu dans ses ténèbres. Il goûta les bruits clos de l'hiver, le pétillement des

bûches, le lustre dont les cristaux tintent lorsqu'on l'allume, les tic tac des pendules dans toute la maison et leurs timbres déterminés. Les meubles lui devinrent familiers, avec leurs reliefs et la géométrie qu'ils composent dans la chambre. Puis il connut la joie d'entendre lire, de sentir les mots libres et aériens, dégagés de la page, créer une harmonie par leur seule résonance. Lentement, un monde nouveau se découvrait à lui.

Quand revint le printemps, il se fit conduire chaque jour à la lisière d'un petit bois, au pied de la colline. Il demandait qu'on le laissât et prenait possession de cet univers inconnu. Il se couchait dans l'herbe, rassemblait des feuilles, à poignées, et les laissait couler à terre pour les ressaisir à nouveau : elles avaient une douceur fraîche, un parfum mouillé dont il dégustait la saveur.

Ensuite, il se levait en titubant comme un enfant, et marchait, les mains étendues. Il tâtonnait le tronc des arbres, se plaisant à les reconnaître : celui-ci dont l'écorce était lisse d'un côté, et de l'autre tapissé de mousse, c'était un hêtre; celui-là, rugueux et odorant, un pin. Il recueillait de la résine et la roulait dans ses doigts : son arome ne lui évoquait rien de mystique, mais une sensualité

bruyante et colorée. Chaque plante, du reste, avait son odeur propre, et chaque odeur sa teinte particulière; certaines devenaient palpables : leur violence l'arrêtait comme un obstacle; elles avaient de la résistance ou de la fluidité, du poids et de la forme. Il les séparait comme on décompose un accord musical.

Il distingua bientôt l'odeur de l'eau qui coule, celle de l'averse et celle de la rosée. Les effluves du soir n'étaient pas semblables à ceux de l'aube ou de la nuit; les rayons du soleil avaient des parfums différents, selon les heures.

Puis il épia les murmures, les souffles imperceptibles, les voix confuses. Les jours de pluie, il demeurait assis près de la fenêtre et tendait l'oreille au frissonnement de l'ondée : il en déduisait la nature des nuages, l'aspect du ciel et la lumière répandue sur la campagne.

Il reconstituait ainsi, à travers les odeurs et les sons, le monde visuel qu'il avait perdu.

Il en vint à parler comme ceux qui ont des yeux. Quand sa fillette venait se jeter dans ses bras, il promenait les mains sur les joues de son enfant, sur son front et sur ses tempes. Il lui disait :

— Clairette, comme tu es rouge. Repose-toi.

Et jouant avec les petites mains tièdes, il leur trouvait des souplesses inconnues : les phalanges pliaient, se tendaient, avec une intelligence sûre et précise. Il sentait les muscles agir sous la peau, les nerfs se contracter et le sang fluer à larges secousses. Le corps humain lui apparaissait plein de vies merveilleuses. Il admirait le travail profond des veines et des artères; tous les organes s'harmonisaient en vue d'un œuvre commun, et leur labeur portait son action jusqu'aux fibres les plus subtiles.

Maintenant, tous les sens, pour l'aveugle, se confondaient en un seul qui n'avait pas de nom, qui n'appartenait qu'à lui. Un rayon de lumière, en s'épanchant sur ses mains, avait la mollesse de la soie et la sonorité d'un arpège. La voix grasse de sa femme était de pulpe au toucher, comme les pêches, et ondulait en s'éloignant, avec la nonchalance d'un fleuve par des prairies fertiles. Certaines mesures de Scarlatti avaient le parfum vert des chrysanthèmes.

Il ne se plaignait plus :

— Parlez-moi, disait-il, des êtres et des choses que vous contemplez avec vos yeux.

On lui découvrait la sérénité de l'heure, l'oc-

cident pourpre et doré, les arbres immobiles dans le silence entier des choses.

Il souriait. L'infini qui lui fermait les paupières était plein de nuances, de moires et d'éclats. Des images s'y dressaient, embellies de mille sensations. Tournant son être vers la campagne, il la sentait frémissante de bruits secrets, de naissances, de germinations, de lentes poussées. Une vie mystérieuse, innombrable, prodigue et magnifique s'agitait autour de lui.

Il appelait alors tous ceux qu'il aimait :

— Viens, maman, viens, chère compagne, et toi aussi Clairette, bien que tu sois trop petite pour comprendre ces choses. Mais qui pourrait les comprendre parmi ceux qui ont des yeux? Je n'ai plus de tristesse, parce que j'ai retrouvé dans la nuit une lumière que vous ne connaîtrez jamais. Voici que la vie me remplit, alors qu'elle vous est étrangère. Je porte en moi le monde que vous voyez autour de vous. Et je jouis profondément, ô mes aimées, de tout ce que vos pauvres yeux vous empêchent d'entendre, oui, d'entendre, de sentir, de voir...

XIII

FANELLA

FANELLA

Avec ses regards tranquilles, ses gestes brefs, ses robes étroitement fermées, d'étoffe rugueuse et impénétrable, cette Fanella semblait braver la meute de nos vices.

La chevelure en torsade ceignait son front d'un diadème. Les lèvres droites, blêmes, sans fard, laissaient échapper, à de rares instants, un sourire ambigu ou des paroles vibrantes comme des ordres. Il y avait de la sécheresse dans ses mains jointes. Un camée d'onyx accroché au drap de son corsage scellait d'inconnu sa chair ensevelie.

Cependant, nous l'avions tous possédée, et cha-

cun de nous avait connu ses râles, ses morsures et l'horrible extase de ses grands yeux dans les minutes amoureuses.

Mais nous ne parlions jamais de ses caresses, nous n'osions même pas les évoquer en nous : il y a des régions terribles que le souvenir même hésite à traverser.

Je cherche pour dire ces voluptés arides d'impossibles analogies : un signe rouge sur une porte d'ébène, une victoire dans une nuit de novembre. Il y a des accords somptueux et souffrants, dans les lieder romantiques, dont la mélancolie m'a fait songer aux mots de passion de Fanella. J'ai connu des paysages magnifiques et désolés qui m'ont transi la chair comme si le baiser de Fanella avait tremblé sur elle : la rive de Pæstum par un crépuscule d'automne ou la campagne romaine un jour de grand vent.

On passait dans le lit de cette femme, non point les nuits ferventes où la volupté a des cris de conquête, ni celles pleines de paresse et de voix alanguies, mais les nuits d'angoisse et de dégoût que seule la faculté de se détruire permet de traverser. Ce n'était pas la forte joie primitive, le rire de deux enfants enivrés de leurs jeux, mais une lutte âpre et silencieuse, des étreintes inassouvies,

l'accablement de l'ennui sexuel. Nul d'entre nous n'avait joui de Fanella qui n'eût, en l'étreignant, éveillé l'image d'une autre maîtresse, absente ou morte.

Elle recevait la luxure comme une rafale : tout son corps secoué de spasmes s'agitait sur la couche. Elle happait le baiser, d'une bouche vorace, et le buvait avec une lente ivresse; les siens étaient plus douloureux qu'un sanglot et semblaient retenir l'amour avec les dents. Quelquefois elle demeurait inerte et comme frappée de léthargie; ou pantelante et ravie, elle balançait la tête languissamment sur les oreillers défoncés.

Quand son délire s'exaspérait, elle se faisait canaille et soumise, elle avait des complaisances de fille ou d'épouse. On trouvait en elle l'âcreté des amours crapuleuses; et le luxe dont elle s'entourait n'effaçait point cet avant-goût de choses infâmes. Nous avions respiré près d'elle l'haleine, puant le gin, des prostituées, ou le relent de vaisselle et de zostère des servantes. Elle crachait des mots obscènes, dans toutes les langues et tous les argots, comme en savent les garces des ports et les radeuses qu'on saboule entre les barriques, sur les docks. Elle rappelait des communions lamentables, dans une mansarde d'hôtel, un soir de

pluie, quand la femme rabat ses jupes crottées, et que les gouttes d'eau clapent dans la cour. Et comme en ces heures de détresse charnelle, on ne savait que répondre à ses caresses : des injures ou des paroles de pitié. Certains d'entre nous l'avaient battue; d'autres avaient baisé ses yeux de bête meurtrie, comme on fait à un pauvre l'aumône de sa tristesse.

Mais quand nous étions tous réunis autour d'elle, nous ne savions plus rien de cette tragédie obscure et saignante. Nous devisions sous la lumière tranquille des lampes. Nos propos évoquaient l'enseignement des sages, les attitudes des héros. Nous rêvions une humanité abstraite, conduisant le cours serein de ses pensées. Des gestes blancs comme les marbres s'éveillaient dans une clarté spirituelle.

Ou bien, analysant les aspects de la vie, l'apparence des actes et des faits, nous recherchions le principe vers lequel ils convergent : nos esprits tendus vers l'Idée étaient comme des voyageurs qui s'orientent.

Fanella se tenait assise au milieu de nous, paisible et chaste. Elle ne se mêlait point à nos discussions mais, d'un mot, elle précisait nos pensées,

marquait les hasards heureux ou découvrait des perspectives immenses. Sa parole était simple et belle comme une ligne.

Parfois mes yeux rencontraient les siens : notre détresse au fond de nous s'avivait. Nous nous revoyions poignants et nus. Nos corps s'étreignaient tristement dans ce regard.

Puis elle frémissait en détournant la tête, avec la honte d'être femme.

XIV

LES DEUX NATIVITÉS

LES DEUX NATIVITÉS

Lorsque Bouddha descendit vers Kapila, ville sainte et royale, pour s'incarner en la personne de Siddhârta, le cœur de la terre se mit à battre, et toutes les créatures qui peuplent le sol, les eaux, l'air et le ciel s'émurent à sa venue.

Aussitôt le firmament se remplit d'étoiles et d'oiseaux : les étoiles se joignirent et dessinèrent, sur l'azur éveillé, des maximes de prudence; les oiseaux s'abattirent sur le palais, couvrant ses terrasses, ses balustrades et ses portiques, de chants et de battements d'ailes. Les lions, les tigres et les ours sortirent des forêts et accoururent vers la cité en criant de plaisir; mais ils demeurèrent devant les portes, avec les bœufs, les moutons et

les chèvres, sans leur faire aucun mal. Les poissons bondirent hors des fleuves et s'acheminèrent sur les routes. Toutes les cigales se mirent à chanter, toutes les abeilles sussurèrent en interrompant leurs travaux. Les voix menues de mille millions d'insectes couvrirent les montagnes d'un bourdonnement allègre. Les serpents tressaillirent et, mordant leur queue, figurèrent le cercle de l'éternité. Cinq cents éléphants, plus blancs que l'ivoire de leurs défenses, gravirent les escaliers du trône et vinrent caresser de leur trompe les pieds du roi Çakya, père de Siddhârta.

Dans les maisons, les hommes se regardèrent avec bienveillance, et des sentiments tendres et caressants occupèrent leur pensée. Toutes les souffrances s'adoucirent, tous les deuils furent taris. Le menteur avoua et n'en ressentit aucune honte. L'adultère oublia son péché. Les ennemis s'assirent à la même table et mangèrent des aliments frugaux qui leur semblaient délicieux : à mesure qu'ils les consommaient, le vin, le beurre, le miel et les sucreries comblaient à nouveau les récipients, et la huche était toujours fournie de pain frais. Les parquets se trouvèrent luisants comme des jades; toutes les poussières disparurent. Les harpes, les cymbales, les cithares, les tambours, sans être

touchés par personne, résonnèrent mélodieusement. Le feu cessa de brûler dans les âtres. Tous les vases se remplirent de fleurs; tous les cierges s'allumèrent en répandant des parfums. Et dix mille urnes pleines de liqueurs agréables apparurent sur le flanc des montagnes et firent le tour de Kapila.

Les étangs et les canaux se couvrirent de lotus; il y eut des roses sur les cyprès; la terre s'entr'ouvrit, et de jeunes scions, se développant tout à coup, déplièrent leurs folioles. En même temps, les fruits gonflèrent et mûrirent, des régimes se balancèrent entre les feuilles des bananiers; les vergers furent pleins de pommes et d'oranges, les vignes plièrent sous le poids des grappes. Les prairies, fleuries d'orchidées, exhalaient des senteurs surabondantes.

Puis les simandres des pagoles s'animèrent toutes seules, et le ciel et la terre furent peuplés de dieux innombrables.

Ils venaient des dix horizons et descendaient sur des nuées, sur des rayons, sur des écharpes de pluie. Les déesses, montrant leur tête, leurs épaules et leurs seins, se balançaient dans les airs; dix mille vierges s'éventaient au milieu de l'azur avec des palmes rondes et des plumes de paon; cent mille

filles des dieux, ornées de ceintures et de colliers, glissaient toutes droites sur un chemin de fils d'or. Une grande splendeur les faisait chavirer par instants dans la lumière. Les divinités des bois et des forêts se dégagèrent de l'écorce, firent trembler leurs feuilles et se balancèrent harmonieusement, comme si la brise passait dans leurs ramures. De chaque flot, de chaque ride des étangs, de toutes les sources, s'élevèrent les Apsarasas, avec leur vêtement glauque semé de pierreries.

Sur le palais, sur les jardins, sur la ville, sur les campagnes et sur les bois, des rayons de cent mille couleurs se répandirent. On vit des colliers de perles et de rubis se suspendre aux corniches, aux arceaux des portes et des fenêtres, des guirlandes s'enchaîner aux verdures, des parasols s'épanouir dans les airs, des éventails palpiter et de petites flammes oblongues luire à la cime des arbres.

Ensuite, un grand silence enferma le monde. Toutes les choses devinrent immobiles. La brise resta suspendue; les rivières et les fleuves cessèrent de couler; les torrents s'arrêtèrent sur les pentes. Le soleil demeura fixé dans le ciel, au milieu d'une couronne d'étoiles. La lune cessa de tourner sur elle-même. La vie lente des végétaux et la vie

plus lente du minéral s'interrompirent pour la première fois. Toutes les respirations tombèrent.

Au milieu du recueillement de tous les êtres, la reine marchait dans les jardins enchantés; elle ne voyait rien des merveilles qui l'entouraient : ni les herbes qui poussaient leur tige sous ses pieds, ni les arbres inclinant leurs branches pour la caresser, ni les fleurs qui dénouaient leurs corolles et semaient leurs pétales sur son passage. Elle s'arrêta, eut un baillement, un sourire; et elle demeurait debout en regardant le ciel.

Alors Bouddha jaillit de son côté sans lui faire de blessure : un lotus qui venait de s'épanouir le recueillit dans son calice, et pour le bercer, se balança sur sa tige. Des eaux tièdes et parfumées sortirent de la roche. Un parasol se détacha de la nue et couvrit Siddhârta. Des abeilles vinrent déposer le miel sur ses lèvres, et des colombes lui apportaient le froment trituré. Une lumière blanche revêtait le dieu de langes impalpables.

L'épiphanie s'étant révélée, toutes les choses se murent à nouveau. Les astres reprirent leur place dans le firmament et continuèrent leur course immuable. Les dieux rentrèrent dans l'onde et l'arbre, dans l'air et le vent. Les fleuves recommencèrent leur marche lente et sublime entre les

rives populeuses. Tous les animaux s'agenouillèrent, frappant du front le sol, par trois fois, et se dispersant ensuite de tous côtés, ils reprirent leurs travaux et leurs luttes, au nom des saintes lois de l'existence. Seul, le miracle végétal subsista, et les fruits et les fleurs renaissaient à mesure qu'on en dépouillait les branches.

Les hommes, de tous les points de l'Asie, s'acheminèrent vers l'Enfant qui venait de naître, mais possédait la sagesse immobile.

Des plus lointaines provinces, des rives océaniques, les cortèges se détachaient et montaient vers Kapila. Tout le pays triangulaire tremblait d'une grande rumeur de foule. Les routes palpitaient sous les roues amassées. D'un bout à l'autre des équipages, les couleurs et les musiques flamboyaient. La soif du peuple en marche tarissait les fleuves; mais sa faim ne pouvait épuiser la fécondité des arbres.

Chacun portait les trésors de son foyer. Les villes envoyaient des offrandes sur des palanquins de bois précieux, sur des chars tirés par des vaches blanches : on y voyait des statues aux bras multiples, avec leurs gestes d'or, des palmiers aux fibres de bronze, des temples d'ivoire tout bruissants de clochettes, et le relief de la cité, avec ses

jardins, ses maisons et ses pagodes taillés en proportions minuscules dans l'ambre et la sarde. Les guerriers portaient leurs armes, les femmes leurs parures, les vieillards des livres, et les enfants, des rayons de miel. Et toujours, un roi, sur un éléphant chamarré, marchait en tête du cortège.

Quand ils arrivaient devant le palais d'albâtre aux huit mille terrasses, il y avait tant de monde aux alentours et tant de richesses parmi ce monde, que la montagne et ses pentes piétinées par la cohue semblaient une jonchée mouvante de pierreries.

Vers la même époque — car dans l'infini du temps les siècles n'ont pas de durée — un dieu naissait dans une étable, d'une mère triste et d'un vieillard. On le coucha sur la paille, près d'un âne, d'un bœuf et d'un pourceau. Les bergers des environs apportèrent à ces pauvres gens de quoi boire et manger. Et trois chefs de tribus nomades qui passaient par là, ayant vu luire une comète, se souvinrent d'anciennes traditions et apportèrent ce qu'ils avaient : de l'encens, de la myrrhe et un peu d'or.

XV

L'AUBADE DEVANT L'HOPITAL (1918)

L'AUBADE DEVANT L'HOPITAL
(1918)

Avec cette poitrine de verre que la guerre m'a faite — il me semble qu'elle va se briser, et que mes poumons et mon cœur vont tomber sur le sol — je me promène, aux heures de soleil, dans ce mélancolique jardin d'évêché, en poussant devant moi les feuilles de platane qui font un bruit de jupes de taffetas — ainsi vos robes de jadis, ma pauvre chérie, et ces feuilles en tombée qui ont la couleur de vos cheveux...

Naguère, il fut taillé, ce jardin triste, comme un parc seigneurial. Le pouvoir laïc l'a mis à l'abandon. Dans les parterres, un jardinier municipal a planté des choux et des poireaux : c'est

la partie défendue aux malades. Nul ne songe à traîner par ce site potager sa chair valétudinaire, mais un écriteau, de place en place, en renouvelle la défense. Chaque midi, à coups de pied taciturnes, j'en abats un dans l'herbe. Je m'éloigne ensuite, l'âme plus douce, et je m'en vais sous les bosquets d'automne où jamais mortel ne croise mes pas. Je défile à moi seul, avec ma capote incolore, par les allées épiscopales; je longe les grands murs velus qui nous enferment, nous tous, les bronchiteux et les galeux, les chiragres, les fébricitants, les éclopés, les balafrés, les manchots et les bancroches, les poitrinaires suspects qui interrogent, au fond de leurs poumons, le feu qui les ronge. Il faut que l'hôpital soit encore une prison. J'en longe les hauts murs dont je sais toutes les brèches par où l'on s'évade vers les félicités banales de la ville : tel le pilastre de départ creusé d'échelons par la patience des fugitifs; et le poteau du tramway électrique, adossé contre la muraille, et qui permet les retours nocturnes...

Je sais toutes les brèches, mais j'éprouve un plaisir sec à ne pas en user, parce que ce n'est peut-être pas utile, et qu'après tout, le même ennui m'attend de l'autre côté de l'enceinte.

Aujourd'hui, assis sur le banc, près de la pièce

d'eau qui n'a plus d'eau depuis que l'Eglise et l'Etat sont brouillés, je décompte, pour la centième fois, des jours dont j'ignore le dernier. Cette arithmétique m'exténue. Je voudrais attendre dans l'inconscience que se guérisse ma double maladie : car je souffre encore plus de la servitude militaire dont je n'ai pas connu la grandeur. Soldat de plume et de drap, comme le disait Blaise Cendrars, n'ayant rien conquis, pas même un grade, mais décimé dans ses forces relatives.

Voici combien de mois que je ne me suis plus assis à ma table, dans le silence entier de ma « librairie », au milieu de mes livres bien ordonnés, attendant la révélation de la phrase, ou cherchant parmi les formes l'image complétive? Il est bien vrai que l'inspiration n'est qu'une habitude mentale, et la science un entretien sportif de la mémoire. Je ne saurai plus rien, j'ai la tête saoule d'ignorance et le cerveau relâché dans la paresse. Tous les ouvriers retrouveront leurs outils rouillés et chercheront vainement les gestes professionnels...

Au fait, qu'est-ce que je fais là, replié sur moi-même, remuant l'arrière-fond de mes amertumes? Comme le disait l'adjudant Le Lotte : « Un soldat ne doit pas penser. » La sagesse de ce sous-officier m'impose des vérités primitives. Je m'effor-

cerai de ne plus penser. Avec ça que j'ai une pose ridicule, les genoux en dedans et les jambes repliées comme des pattes de grue. Je suis un peu honteux de ma propre faiblesse et je ne sais plus si la volonté n'est pas tout simplement l'action d'un organisme solide. J'ai besoin de sang frais, de soleil méditerranéen et de vigoureuse solitude.

En remontant vers la geôle des grabataires, je me trouve en présence d'un spectacle inattendu : la fanfare de la garnison américaine vient régaler d'un peu d'harmonie les matriculés mis à mal. Elle s'est installée dans la cour d'honneur, sous la façade dont toutes les fenêtres sont ouvertes, montrant des groupes de malades en pyjama et les voiles de Jérusalem des infirmières. Depuis longtemps, dans cet obscur hôpital de province, depuis longtemps il n'y en a plus de jolies : les plus belles s'en sont allées tout de suite, les autres ont attendu que leur tour vienne, et leur tour est venu.

Les belles sont mariées
Lon, la
Les jeunes fiancées.
Les vieilles resteront
Ron, ron
Les vieilles resteront.

Il y a aussi, dans la cour, un petit tas de capotes qui contemplent l'installation du xylophone et les tubes du carillon. Les artistes sont assis sur des bancs, en demi-cercles concentriques; debout, seuls, le tambour, énorme et rose, l'homme qui tient la grosse caisse, et le chef d'orchestre, court et grassouillet, qui ressemble, que c'en est vraiment bizarre, à notre Pierre Mille. Mais ce n'est pas lui...

Il a de grandes lunettes d'écaille dont l'ovale disparaît à demi sous la visière de sa casquette. Il marque la mesure à petits coups, d'un mouvement toujours pareil, ne tirant jamais, du bout de son bâton, un largo émouvant, non plus qu'un point d'orgue sensationnel. Il n'a pas de ces gestes pathétiques qui vont évoquer dans les antres musicaux la clameur solennelle des trombones, ni de ces bercements voluptueux et lents qui portent la mélodie sur une vague harmonieuse. Il préside au partage équitable des mesures, parcimonieux et froid, taillant dans l'air léger tout un cimetière de petites croix identiques. Le morceau qu'il administre est toujours semblable à lui-même; qu'il s'intitule valse, marche brillante ou chant patriotique, il s'encanaille en rythmes de bastringue, évoque des danseurs enlacés au fond d'un bouge

de cinéma, ou l'entrée des clowns dans un cirque pauvre.

Maintenant, tout l'orchestre fonctionne comme un mécanisme bien huilé, avec une trépidation régulière. Il accomplit scrupuleusement sa besogne mélodique, sans hâte et sans retards, établissant, note par note, la balance des sons. Il beugle, nasille, grince, barronne, jacasse, grommelle, rauque et mugit, dans un bel ordre. Nul ne songe à détacher un solo d'amour-propre et à se pavaner au frontispice du morceau. Chaque instrument s'exprime dans sa totalité, chante à plein souffle, retentit à plein poing et remplace les variations de la nuance par l'intégralité du bruit.

Les quatre trombones, peinant comme des scieurs de long, tirent du sol, avec leurs quatre branches, les grands cris de cuivre qu'ils lancent à travers la mélodie. Le bassiste, enveloppé dans les replis de son appareil, semble un charmeur de cobras qui joue avec ses bêtes. Et les clarinettistes enroués sucent mélancoliquement leurs anches de réglisse.

On admire le soldat qui martèle les tiges du xylophone. Il court sur le clavier d'ébène, avec un dédain professionnel, jongle de ses notes de bois, s'arrête à de longs trémolos où l'on voit ses

doigts se multiplier, scande à grands coups affirmatifs, le thème. C'est un monsieur qui tenait le haut du programme dans les music-halls : il fait son numéro avec élégance et les mains qui agitent les menus marteaux sont gantées de cuir frais. Il a de l'agilité, de la vélocité et de la dignité. Il ne fait pas de saut périlleux par-dessus sa machine, mais il doit s'y livrer quand il est en scène et qu'il est en frac.

Son voisin, le carillonneur, encagé derrière ses tubes de métal, remue lourdement, comme un ours. Il sème à coups de maillet, dans les cake-walks et les tangos, la solennité religieuse des cloches.

Le tambour est une sorte de géant puéril et paisible, avec un profil retroussé. Il a, contre sa poitrine volumineuse, le petit tambour de Fanfan la Tulipe; et ses mains énormes battent la peau tendue avec de minces baguettes de bois blanc. Il suit d'instinct la mesure toujours la même, en regardant le ciel, d'un visage candide. Ses pattes velues, comme détachées de son être immobile et rocheux, se livrent à toutes les fantaisies d'un virtuose : tantôt frémissant d'un vol léger sur le vélin sonore, tantôt scandant du plat de la paume la cadence martiale, ou tapant du gros bout de ses

baguettes le bois de la caisse, ou encore les croisant et les décroisant d'un double geste agile et net, ou les aiguisant comme des couteaux, l'une contre l'autre, avec un bruit de fémurs dans une danse macabre, pour retomber toujours à l'unisson de l'orchestre, sur la peau ronflante. Tout cela d'un grand air inconscient, les yeux noyés dans un rêve enfantin.

On se repose. Un enthousiasme de souffreteux descend des fenêtres où les infirmières battent des mains et sourient. Les capotes, au milieu de la cour, commentent les acrobaties des artistes. Ceux-ci respirent, émondent leurs appareils. Les trombones se renversent comme des urnes et font sur le pavé des libations de salive. Le bassiste décompose les mille pièces de son labyrinthe de cuivre, en restaure l'édifice compliqué et s'enfonce à nouveau dans ses méandres. Il y a des râles de piston et des soupirs de flûte; puis un long silence où sonne tout à coup l'appel de la baguette magistrale.

Un grand gaillard en uniforme s'est installé au front de l'orchestre, et sur la sourdine instrumentale, il chante, à pleine voix de baryton, une romance de trottoir. Je ne connais guère l'américain, mais il s'agit d'amour et de Paris, sans doute

parce que celui-ci résume — pour l'outre-mer, hélas! — les ivresses de celui-là. Le chanteur roule les yeux, épanouit un sourire d'extase, porte les mains à son cœur bondissant et se dandine avec une lenteur amoureuse.

La fanfare guerrière glougloute comme une femme pâmée. Des trilles gringottent, ainsi le rossignol des keepsakes romantiques. C'est le sentimentalisme des filles, les banquettes de velours des restaurants nocturnes, cocktails, champagne frappé, langueurs de gitanos, cigares à vingt francs, origan de pacotille, baisers à la pâte de framboise, tout ce qu'attend le transatlantique des voluptés parisiennes. Sous les strophes énamourées que clame le baryton, ondule et se balance la voix déclinante de l'orchestre des batailles.

Un ténor remplace son confrère applaudi, et la symphonie reprend son rag-time infatigable. Le couplet doit être plaisantin; le chanteur s'anime, va et vient sur un tréteau imaginaire. Avec son bonnet de police, sa tunique de gros drap et ses bandes molletières terminées par d'énormes godillots, il imite les grâces rondes et mignonnes d'une diseuse en jupe pailletée. Il envoie des baisers vers les fenêtres, du bout des doigts, il marche sur les

pointes en remuant la croupe, esquisse un pas de boston et tourne, les bras étendus...

Je suis stupéfait et ravi. Nous n'en sommes vraiment plus au protocole des auditions militaires. J'admire ces gens d'Ouest qui ne craignent rien du ridicule. Ils se révèlent avec ingénuité dans leurs ébats d'enfants ; ce sont de grands garçons qui s'amusent quand et comme il faut et n'hésitent pas à piétiner les formules. Ils ignorent l'à-quoi bon et les pourquoi du nihilisme européen.

Nous sommes paralysés par notre amour-propre : il nous épie et nous tracasse, il nous arrête dans l'élan de nos passions, il demande à nos actes un sens et des raisons qui n'existent point ; il nous tient, face au public, sur une scène trop éclairée ; et nous sommes de mauvais acteurs parce que nous pensons à la foule qui nous observe.

Ces gens-là s'expriment d'emblée, comme les pousse leur instinct. Ils dispensent le meilleur et le pire de leur vitalité, ils se risquent dans les domaines les plus fermés, avec une jeune audace, et en sortent toujours indemnes et triomphants. Ils ont une affirmation d'eux-mêmes naïve et colossale. Ils traversent le monde sans inquiétude, vers

un but unique, qu'ils savent bien, qui est vivre, et dont ils ne discutent pas la valeur.

Allons, boys, bons garçons! Quel bouleversement dans la hiérarchie des genres! La fanfare guerrière s'accommode aux refrains de trottoir, un peu de music-hall rajeunit la tragédie, des rythmes déhanchés se trémoussent au milieu du lyrisme déclamatoire, et Charlot-Charlie-Chaplin tombe du cintre en plein *Polyeucte!*

Mais l'orchestre, rendu à nos usages, entonne une *Marseillaise* accélérée.

Je vais et je viens, car un petit froid m'oppresse la poitrine.

XVI

L'ÉCORCHÉ

L'ÉCORCHÉ

Comme nous sortions, Dominique et moi, de la Casa Buonarroti où j'avais admiré les dessins de Michel-Ange, je crus percevoir chez mon ami une irritation que je connaissais bien. C'est une sorte de réaction naturelle qui suit de très près, chez cet homme singulier, l'enthousiasme ou la curiosité. Cela ressemble à de la défensive, que le caractère féminin de son esprit rend peut-être nécessaire, et se traduit par des gestes nerveux, de longs silences coupés d'exclamations, et un petit bruit continu qu'il produit avec la bouche en faisant éclater des bulles d'air aux commissures.

Je supporte facilement cette attitude capricieuse chez un homme en qui je reconnais de la fécondité

et du talent, bien que ses qualités, à la manière des femmes, soient les filles de l'instant et du hasard. Mais ce qu'il a donné pour l'illustration des Lettres ne nous permet plus de le juger à la mesure ordinaire. Il a su se libérer de toutes les contraintes en faveur de l'idée qu'il porte en lui. C'est d'après elle seule que nous devons juger Dominique. Je sais bien que cela n'est pas commode, mais tant pis pour les indolents.

Il faisait très chaud. Le soleil florentin, ce midi de juillet, nous frappait sur la nuque avec une telle violence que nous sommes entrés, pour trouver un peu de fraîcheur, dans l'église franciscaine de Santa-Croce. Cette église présente un contraste inattendu. Humble dans ses éléments, elle est glorieusement ornée. Le sol en est pavé de carreaux d'argile ; la nef n'a pas de voûte, mais une charpente de cyprès. Les piliers sont rares et d'un sens primitif. Le chœur et les transepts forment des arches successives, par courbes symétriques, comme la route cintrée d'un viaduc. Florence, cependant, a fait de ce temple modeste un panthéon magnifique : Michel-Ange, l'Arétin, Galilée, Alfieri, reposent en ces lieux. La « mère de peu d'amour » y éleva le cénotaphe expiatoire de Dante dont l'orgueilleuse Ravenne garde les os.

Et sur les murailles du transept, Giotto fait raconter à ses fresques la vie embaumée de saint François.

Environnés de si hautes présences, nous nous sommes assis sur un banc de bois, près du mausolée dantesque. Dominique s'allonge, les mains dans les poches, les pieds appuyés sur un relief du monument.

— Prenez garde — lui dis-je — le Poète vous plongera dans le cercle des blasphémateurs.

— Je me fiche du Poète — répondit-il en haussant les épaules. — Tous ces bonshommes m'agacent.

— Michel-Ange aussi?

— Michel-Ange aussi! tous ceux qui nous entourent! et tous les tabous que l'on vénère ailleurs!

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait?

— Ils sont trop encombrants.

— Libre à vous de ne pas vous en occuper...

— C'est bien ce que je fais, mais je ne vous dis pas ce qu'il m'en a coûté, ce qu'il m'a fallu de patience et d'énergie pour secouer ces colosses de mes épaules, sans compter l'amertume qui nous remplit le cœur quand nous abandonnons ceux-là que nous avons le plus aimés. Il n'est pas facile de

renoncer à de tendres habitudes. De plus forts que moi ont préféré garder le joug.

— Vous n'êtes pas respectueux — lui dis-je, pour dire quelque chose.

— Je n'ai pas besoin d'être respectueux. Si vous croyez que ces gens-là ont respecté leurs maîtres! La plupart du temps, ils en ont presque anéanti la mémoire. Voyez Michel-Ange : il a passé sa vie à démolir les œuvres de ses devanciers. Son orgueil n'admettait rien qui ne fût pas lui-même. C'est peut-être à cause de cela qu'il a fait quelque chose. En art, comme en tout le reste, il faut manger les autres ou être mangé. *To be or not to be* : c'est le principe créateur. Si vous vous consacrez à l'admiration des grands hommes, vous ne ferez plus rien. En d'autres termes, et pour parodier la phrase de Montesquieu dans les *Lettres persanes* : Si vous admirez toujours, on ne vous admirera jamais.

— Dominique! — fis-je en riant — vous êtes un iconoclaste.

— Pour mon profit personnel, c'est possible. Je ne vous parlerais pas de cette manière si des imbéciles nous écoutaient, parce que leur impuissance les condamne au respect. Nous pouvons parler ainsi parce que nos travaux nous en donnent

le droit. Je veux bien qu'on bâtisse un temple à la gloire des grands hommes, mais je ne veux pas être de ceux qui l'édifient. Je préfère, comme le sage Solness, construire des maisons pour les hommes de mon temps. Ceux qu'on admire n'ont pas fait autre chose, et c'est pour cela même qu'on leur élève des temples.

— Vous avez peut-être raison — concédai-je — mais vous devez au moins du respect à d'aussi hautes mémoires.

— Je ne leur dois rien du tout — reprit-il avec vivacité. — Ils m'ont empêché, pendant combien d'années, de regarder la vie avec mes propres yeux; ils se sont mis entre elle et moi, ils m'en ont caché, à leur bénéfice, la beauté véritable, ou pour être plus exact, au bénéfice d'une interprétation qui leur est toute personnelle, car la vie est si riche en interprétations qu'elle confère à l'art des possibilités toujours nouvelles. Si je n'avais pas une âme d'aventurier, j'en serais encore à regarder le monde à travers eux, je coulerais ma phrase et ma pensée dans leurs vieux moules. Mais je ne veux pas me laisser étouffer par ces figures colossales. Ces molochs de la gloire ont fait assez de victimes. Vous connaissez le cas d'Arthur Wolfgang?

— Arthur Wolfgang?... J'ai dû voir ce nom quelque part...

— Oui, vous avez vu ce nom quelque part, mais vous ne savez même pas où vous l'avez vu. C'était pourtant un cerveau bien équilibré, une nature sensible, trop sensible, une intelligence universelle, trop universelle. Il n'a jamais pu se limiter à lui-même, il n'a jamais vécu dans sa propre peau. C'est à cause de cela que vous l'ignorez.

— C'est possible, mais votre admiration pourrait se borner à de la courtoisie.

— Théophile! — s'écria Dominique — si je vous racontais l'histoire, la terrible histoire d'Arthur Wolfgang, vous commenceriez à me pardonner mon imprudence, ou mes blasphèmes, ou mon courage, comme vous voudrez...

— Racontez, mon ami; vous savez combien je suis friand de ces drames de l'esprit, les seuls qui renouvellent l'univers tragique.

— Il se nommait quelque chose comme Rouault — m'expliqua Dominique — mais il avait choisi ce pseudonyme d'Arthur Wolfgang parce qu'il admirait passionnément Schopenhauer et Gœthe : il s'était fait un nom de leurs prénoms. De ces deux-là, et d'autres encore, tels que

Michel-Ange, Dante, Shakespeare, Cervantès, Beethoven, Wagner et *tutti quanti*, il avait lu, relu, entendu, étudié les œuvres, analysé les biographies, interrogé les gloses, au point que, secondé par un esprit pénétrant, par une sensibilité consciente et par un singulier pouvoir de déduction, il était arrivé à les connaître jusqu'à l'âme.

« Il en écrivit des portraits émouvants où tout ce que le sujet pouvait avoir de didactique s'atténuait dans la splendeur de l'évocation. Nul mieux que lui ne pourra jamais réveiller autour de ces grands hommes l'atmosphère sublime ou quotidienne de leur existence : ils nous apparaissaient tels qu'ils avaient vécu, travaillant, méditant, amoureux, combattifs, pleins de zèle ou de lassitude, Prométhées aujourd'hui, enfants demain, tiraillés par tous les caprices de leur nature complexe, ou dominant les faits avec une sérénité olympienne, et toujours retrouvant, après les triomphes et les angoisses, le rythme majestueux de leur œuvre. Wolfgang connaissait tous les recoins de leur pensée, dégageait leurs principes les plus lointains, indiquait leurs contradictions, expliquait le développement de leur idéal, depuis les balbutiements de leur adolescence jusqu'à la forte symphonie de leur maturité.

« Est-il singulier ou fort naturel qu'en les décrivant, Wolfgang ait retrouvé leur style, leurs détours, l'ellipse de leur raisonnement, ce qui ne laissait pas de faire de ces pages de très beaux morceaux. Ses portraits des maîtres étaient admirés de ceux qui connaissaient les maîtres, parce qu'ils les voyaient paraître devant eux, et de ceux qui ne les connaissaient point, parce que leurs images, tracées par l'écrivain, avaient toutes les qualités de la construction, du nombre et de l'idée.

— Savez-vous — dis-je à mon ami — que cela contenterait bien des gens. On a mis une auréole à Sainte-Beuve qui n'en a pas fait le tiers.

— Je le sais — reprit Dominique — et je ne veux point comparer Wolfgang à Sainte-Beuve : Wolfgang avait une autre envergure. Son existence même était empreinte de noblesse, car elle s'inspirait des enseignements de tous les grands hommes qu'il admirait. Elle était retranchée, unie, à la fois simple et hautaine, construite avec prudence, parfaitement distribuée.

— Evidemment — interrompis-je — il n'y avait pas de femmes là-dedans...

— Il y en eut deux ou trois, mais c'étaient de grandes et nobles figures, analogues à celles qui

hantèrent les cerveaux considérables dont nous parlons, des femmes idéales, en dehors du côtoiement et de l'étreinte, des femmes inspiratrices, comme on dit, dans le genre de Vittoria Colonna, de Béatrice ou de Mathilde Wesendonck. C'est l'aliment passionnel des hautes spiritualités. Wolfgang aimait ces « dames de pensée ». Je ne lui ai connu qu'une maîtresse, une extraordinaire créature, avec un front d'airain, une bouche volontaire et des yeux de bête orgueilleuse : elle vivait au piano et brassait sur le clavier, de ses mains viriles, la passion grandiose de Beethoven. Wolfgang lui-même était un parfait interprète de Sébastien Bach, et surtout de Wagner. Quand il jouait, l'âme de ces maîtres pénétrait en lui : il en exprimait les plus subtils émois et les déchaînements torrentueux. Sa faculté de pénétration, je dirais presque, de transsubstantiation, était servie, dans la musique, par une rare virtuosité, comme elle l'était, dans la littérature, par ses dons naturels. Cependant, il n'en fit jamais rien, si vous voulez bien me concéder que l'artiste ne vaut que par ses qualités imaginatives.

— Je vous le concède très volontiers, Dominique. Le génie est créateur de formes, et ce qu'il possède d'analyse ne lui sert qu'à modeler les

formes qu'il a créées. Dante, Shakespeare et tous les autres appliquaient leur critique à leurs propres ouvrages : elle n'était pour eux qu'un élément de perfection.

— C'est ce que je vous disais en commençant. Toutes les facultés d'un artiste doivent être concentrées sur son propre ouvrage, y compris l'admiration. L'attention accordée à l'œuvre d'autrui est un vol que l'artiste se fait à lui-même. Il n'a d'autre raison d'être au monde que de susciter des formes nouvelles. Cette terrible vérité, Arthur Wolfgang la connaissait aussi bien que nous. Le culte qu'il vouait aux grands personnages et l'exemple que ceux-ci lui offraient par leurs œuvres, le portaient à suivre leurs enseignements et à créer comme ils avaient créé. Mais c'est ici que commence la tragédie. Il s'essaya plusieurs fois dans la poésie, dans la satire, dans le roman, car il se sentait plus près de l'expression littéraire que de la peinture ou de la musique. Mais dès qu'il se mettait à l'œuvre, les figures immenses qui dominaient sa vie étendaient leur ombre sur son ouvrage. Toute la projection de sa volonté, je dirai même, de son talent, ne pouvait le faire sortir du puits ténébreux que ces colosses formaient autour de lui.

— L'envoûtement de la grandeur...

— J'allais vous le dire. Arthur Wolfgang était la victime de son admiration. Il avait épousé si étroitement l'âme de ces créateurs qu'il en avait aliéné son âme à lui; il avait perdu la faculté de regarder les choses avec ses propres yeux; il ne pouvait plus exalter la vie qu'à travers l'exaltation que les grands hommes en avaient faite. Il s'était fait, sans le savoir, le gonfalonier d'une gloire étrangère à la sienne...

— Comment finit cette histoire, Dominique?

— Comme toutes les histoires de ce genre, Théophile, et elles sont très nombreuses, parce qu'elles ont quelque chose de symbolique. Wolfgang, qui était né, sans doute, pour créer de belles œuvres, est mort, comme tant d'autres, en ne laissant, qui vaille, que des études et des portraits critiques. Vous voyez qu'il est bon de se défendre et de s'emmurer dans un fécond égoïsme. Renier le passé, c'est sanctifier son individu. Et vous savez bien que la société n'existe que grâce aux individus qui la dominent.

— Vous avez peut-être raison, Dominique. Mais laissez-moi vous rappeler l'un de vos derniers mots. N'avez-vous pas dit que Wolfgang

était né, *sans doute*, pour créer de belles œuvres.

— Je dois l'avoir dit, en effet.

— Eh bien, je crois, *sans aucun doute*, qu'il était né pour ce qu'il a fait. On naît toujours pour ce qu'on doit faire.

— A condition de réagir contre les influences extérieures.

— A condition de créer dans la plénitude et le calme, ô homme féminin, et de ne pas chercher le comment ni le pourquoi de ce que l'on crée. Faisons comme l'arbre qui donne ses fruits parce que tel est son destin. Suivons en tout la sagesse de l'arbre.

— Ne nous occupons donc que de mûrir nos fruits.

— Parfaitement. Mais ne méprisons pas le bon terreau spirituel des maîtres anciens. Je vous assure qu'il est riche en substance.

— Si vous voulez — fit Dominique.

Et nous nous sommes levés tous les deux : lui, parce qu'il avait faim; moi, pour marquer mon respect.

— Après tout — lui dis-je en le prenant par le bras — il nous faut rester dans notre propre peau : c'est la forte moralité de votre histoire. Votre Arthur Wolfgang est une figure tragique.

Il me fait penser à une planche que dessina Titien pour l'*Anatomie* d'André Vésale : c'est un écorché, assis sur un billot de bois, tenant de la main gauche sa peau comme un maillot fripé, et comprimant, de l'autre main, son crâne aux muscles nus, comme pour en faire jaillir sa pensée absente...

FIN

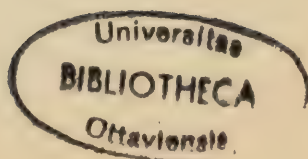
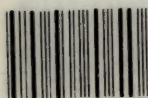
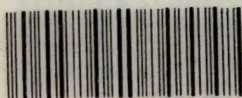


TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

ASSOCIATION LINOTYPISTE

23, rue Turgot, PARIS. — *Téléph.* Trudaine 61-79.

ALBIN ... ens, PARIS

Vol.

ARNOU...
Abisag 1

BARBUSS...
L'Enfer. 1

BENOIT (Pierre)
L'Atlantide (*Grand Prix du Roman 1919*). 1
Pour Don Carlos. 1
Les Suppliantes (poèmes). 1
Le Lac Salé. 1

BERGER (Marcel)
Les Dieux tremblent. 1

BERNIER (Jean)
La Percée. 1

BLANCHE (Jacques-Emile)
Tous des Anges. 1

BOULENGER (Marcel)
Marguerite. 1

BOYLESVE (René)
de l'Académie Française
Tu n'es plus rien. 1

BRUNO-RUBY (J.)
L'Exemple de l'Abbé Jouve. 1

CHADOURNE (Louis)
L'Inquiète Adolescence. 1

CONSTANT (Jacques)
Quand le livre est fermé. 1

CORTHIS (André)
Pour moi seule (*Grand Prix du Roman 1920*). 1

CROCIKIA (Edouard)
Le Roman du Chérif. 1

DAIREAUX (Max)
Timon le Magnifique. 1

DELARUE-MARDRUS (Lucie)
Toutoune et son Amour. 1

DERENNES (Charles)
Vie de Grillon. 1

DUMUR (Louis)
Nach Paris! 1
Le Boucher de Verdun. 1

DORGELES (Roland)
Les Croix de Bois (*Prix Vie Heureuse 1919*). 1

ELDER (Marc)
Thérèse ou la Bonne Education. . . . 1
Le Sang des Dieux. 1

FORTHUNY (Pascal)
Le Vendeur d'Huile et la Reine de Beauté. 1
Un Cœur... et des Ailes... 1
Le Miracle des Pruniers en Fleurs. . 1

FRAPIÉ (Léon)
La Maternelle (*Prix Goncourt*). . . . 1

GALOPIN (Arnould)
Les Poilus de la 9ᵉ. 1
Sur le Front de Mer (*Prix de l'Académie Française*). 1
Les Gars de la Flotte. 1

HARLOR (Th.)
Le Pot de Réséda. 1

HIRSCH (Charles-Henry)
Le Tigre et Coquelicot. 1

...T (Emile)
... . 1

...X (Edmond)
(*Grand Prix de littérature 1920*)
L'Incertaine. 1

KEYSER (Edouard de)
La Baraka. 1

LORRAIN (Jean)
La Maison Philibert. 1

MAGRE (Maurice)
L'Appel de la Bête. 1

MALHERBE (Henry)
La Flamme au Poing (*Prix Goncourt 1917*). 1

MEUNIER (Mario)
Pour s'asseoir au foyer de la Maison des Dieux. 1

MIOMANDRE (Francis de) et SPARK (Tommy)
La Saison des Dupes. 1

PELLERIN (Jean)
Le Copiste indiscret. 1
Sous le Règne du débauché. 1

PERNETTE-GILLE
Un Amour. 1

PHILIPPE (Charles-Louis)
Bubu de Montparnasse. 1

SCHNEIDER (Edouard)
L'Immaculée. 1
Ariane, ma Sœur. 1

t'SERSTEVENS (A.)
Les Sept parmi les Hommes. 1
Un Apostolat. 1

TRUC (Gonzague)
Tibériade. 1

VALDAGNE (Pierre)
Ce bon M. Poulgris 1

VALMIGERE
Légendes de Provence et de Septimanie. 1

VAN OFFEL (Horace)
L'Oiseau de Paradis. 1
Nuits de Garde. 1
Le Tatouage bleu. 1
Le Don Juan ridicule. 1
Suzanne et son Vieillard. 1
L'Exaltation. 1

VAUDOYER (Jean-Louis)
Les Papiers de Cléonthe. 1

VILLETARD (Pierre)
(*Grand Prix du Roman 1921*)
M. et Mᵐᵉ Bille. 1
Les Poupées se cassent (*couronné par l'Académie française*). 1

VINEUIL (Laurent)
L'Erreur. 1

VOISINS (Gilbert de)
Le Mirage. 1

WERTH (Léon)
Clavel Soldat. 1
Clavel chez les Majors. 1
Yvonne et Pijallet. 1

Catalogue franco sur demande

Association Linotypiste 23, rue Turgot, Paris (9ᵉ). Tél.: Trudaine 61-79.